



PROVINCIA DI TORINO
BIBLIOTECA

MS. - b - 27

DONO dell'Avv. Luigi Lombardi

Torino, 17 MAG. 1957

Histoire
de Victor Amédée II
Duc de Savoye
et Roi de Sardaigne
par M.^r l'Abbé Denina



Histoire de Victor Amedée II. Duc de Savoie et Roi de Sardaigne

Charles Emanuel II n'ayant point d'enfans
de son premier mariage avec Françoise de Bourbon, I.
Naissance de
qu'il perdit l'an 1664, épousa en secondes nocces Victor Amedée.
Marie Baptiste de Savoie fille aînée de Charles
Amedée Duc de Nemours, dont elle étoit l'
héritière. Cette Princesse qui par son mariage
avec Charles Emanuel II réunit à la Couronne
de Savoie le Comté de Genevois, la Baronnie
de Faucigny, et de Beaufort, que possédoit
depuis près de deux siècles la branche de Nemours,
issue de Philippe Duc de Savoie, et de Claudine
de Brosse, unissoit à une belle figure un esprit
juste et solide, une éducation digne de sa
naissance, et beaucoup de capacité pour les
affaires. Quoiqu'elle ait vécu près de dix ans
avec le Duc son mari, elle n'eut d'autres
enfans que Victor Amedée. Ce Prince naquit
à Turin le 14 Mai 1666. Il paroissoit d'abord

2.

d'une santé si faible qu'on appréhendoit de le perdre avant qu'il sortit de l'enfance. Après qu'on eut consulté tous les plus célèbres médecins de l'Europe, ce fut par le conseil d'un nommé Pecchio qui exerçoit la médecine à Lans, que S. A. R. acquit de la vigueur. Il lui prescrivit pour tout remède du petit pain sec au lieu des bouillies dont on le nourrissoit. Dès que le tempérament parut affermi on prit soin de son instruction. Il eut d'abord pour gouverneurs le Comte de Monasterol, et le Comte de Diossasque : mais comme on s'apperçut qu'il y avoit entre ces deux personnes de la division, qui pouvoit retarder les progrès du Prince, on fit Grand Maître de l'Artillerie le Comte de Diossasque, et l'on mit à sa place le Marquis de Mouroux qui joignoit à un esprit fort solide une grande douceur, qualité fort propre à gagner le coeur d'un jeune Prince, et lui inspirer des bons sentimens. Pour directeur des études, ou Precepteur on choisit le Comte Tesauri, qui étoit sans contredit le plus savant homme du Piémont

II.

Son éducation :

Mem. de la
Régence Mss.

surtout en philosophie, en belles lettres, en histoire, en politique. On lui substitua quelque tems après l'Abbé Gioffredo Vicari, connu par quelque ouvrage sur l'histoire de son pays. Il étoit alors Curé de S.^t Eusebe, et un des plus savans Ecclesiastiques qu'on connut à Turin. Mais le Prince fit bientôt voir qu'on seroit redevable du succès de son éducation plutôt à son génie, qu'à l'instruction de ses maîtres.

Il n'eut guère le tems de se former sur l'exemple de son Père soit en imitant ses vertus, soit en réfléchissant sur le succès de ses entreprises, et de sa conduite. Il est vrai que la guerre malheureuse de Gènes, dans laquelle Charles Emanuel II se laissa engager par de mauvais conseils, et par les instigations de Raphael de Torre banni Génois, qui s'étoit réfugié en Piémont, dut faire quelque impression sur l'esprit du jeune Prince, et lui inspirer dès lors la maxime qu'il pratiqua dans la suite, et qu'il recommanda à son Successeur de marcher toujours à la tête de ses troupes.

4.

Depuis cette guerre qui fut presque la seule que Charles Emmanuel ait eu après celle de la Régence, il prit encore plus de goût pour la paix qu'auparavant. Il s'appliqua à régler la police, à faire des réparations utiles à l'Etat, ce qui lui procura les moyens d'élever tant de bâtimens en peu de tems, et de laisser une épargne considérable après lui.

III.

Régence de la
Duchesse sa
mère pendant
la minorité.

Victor Amedée n'avoit qu'onze ans lorsque son Pere mourut. La Duchesse sa mere, qu'on appelloit Madame Royale se chargea du gouvernement. Jamais régence ne fut plus tranquille, ni plus paisible. Comme personne n'avoit ni titre, ni même pretence de la contester, elle disposa librement des charges de l'état, aussi bien que des revenus, et de l'épargne que le feu Duc son mari avoit laissée. Ce fut une grande ressource pour la Nation, qu'elle eut trouvée des sommes considérables dans l'épargne, parce que dans la premiere année de sa régence le Piémont, comme le reste d'Italie fut affligé d'une horrible disette de bleds, de sorte que la

Régente dut en faire venir de Hollande, et de Sologne pour subvenir au besoin de ses peuples. En même tems elle fit continuer, et achever les bâtimens que Charles Emmanuel avoit commencés; entr'autres la Venerie, l'Académie, le Collège pour l'éducation de la Noblesse. Elle procurait ainsi à une partie du bas peuple le moyen de gagner la vie. On ne manqua pas de faire des prières publiques pour obtenir du ciel quelque soulagement aux calamités qui affligeoient l'état. En effet l'année 1678 la récolte fut fort abondante, les peuples commencèrent à respirer, et la Régente put songer plus librement à d'autres affaires.

La piété et son zèle pour la Religion la portoit à procurer à ceux qui avoient le malheur d'être séparés de l'Eglise Catholique toute commodité de s'instruire de ses dogmes, et de se convertir. Elle fit rétablir le hospice appelé la Sainte Maison que Charles Emmanuel I. avoit fait bâtir à Thonon, et fit un pareil établissement à Turin, dont on donna la direction

6.

aux Chevaliers des S. S. Maurice et Lazare.

C'est cette maison d'éducation pour des pauvres enfans qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom d' Albergo di virtù, quoiqu'en ait changé quelque chose à sa destination première.

IV.
Ambassade
à cette
occasion.

Cependant on reçut de toutes parts des Envoyés et des Ambassadeurs de Rois et autres Princes Souverains, qui vinrent faire de complimens de condoléance à Madame Royale, et au jeune Duc. Parmi ces Ambassadeurs il y en eut qui étoient chargés d'autres commissions que de pur cérémonial. Le Duc de Giovinazzo Ambassadeur d'Espagne, après les complimens accoutumés en pareille occasion, déclara qu'il avoit ordre de son Roi de rester sans caractère à Turin pour les affaires de S. M. Catholique. Madame Royale voulut bien le lui permettre. Le Marquis de Villars Ambassadeur de France parla fort haut comme contre une nouveauté, qui auroit déplu au Roi T. C. qui étoit en guerre avec l'Espagne, et fit ce qu'il put pour empêcher le séjour du Seigneur Espagnol. Il y avoit

long-tems à la vérité que la Cour d'Espagne. 7.
n'avoit point eu de Ministre à Turin. Les
Ambassadeurs François pour qui le feu Duc
Charles Emanuel avoit beaucoup d'égard, et de
déférence, n'auroient point voulu avoir des
concurrents à cette Cour. Madame Royale
quoique très-affectionnée à la Cour de France
fit répondre au Marquis qu'elle ne pouvoit
pas refuser le Ministre d'un Roi à qui son
fils appartenoit de si près, et avec qui on étoit
en paix : que ce seroit une infraction de
la neutralité qu'on vouloit garder.

L'Ambassadeur de France n'insista
pour lors pas davantage. Mais voyant ensuite
les dépenses que faisoit le Duc de Giovinazzo,
et l'estime qu'il s'étoit acquise, il fit encore
éclater sa jalousie, et les Ministres de la
Régente n'avoient pas peu de peine à l'
apaiser. Ces bravades et tracasseries que le
jeune Prince ne pouvoit ignorer, lui firent sans
doute prendre d'assez bonne heure des mesures
pour empêcher qu'aucune Puissance ne s'avisât

de le gêner chez lui.

V.
*Traité de mariage
 du Duc de Savoye
 avec l'Infante
 héritière présom-
 ptive de Portugal.*

La Cour de Lisbonne envoya aussi un Ambassadeur extraordinaire qui fut reçu avec distinction. La Reine de Portugal Marie-Françoise étoit sœur de Madame Royale. Elle avoit épousé d'abord le Roi Alphonse VI : ce mariage ayant été déclaré nul, et Alphonse incapable de gouverner, Marie-Françoise épousa D. Pedro frère du Roi, qui fut déclaré Regent du Royaume. Le Comte d'Athalaia qui fut destiné à cette ambassade, après les complimens ordinaires avoit commission de proposer à Madame Royale de la part de ses Maîtres, le mariage de l'Infante Isabelle, fille unique de D. Pedro, et de la Reine Marie, et par conséquent leur héritière présomptive. On souhaitoit en Portugal de marier cette Princesse avec quelque Prince de maison Souveraine, en sorte qu'Isabelle et son Mari, au moins jusqu'qu'on eut assuré la succession restassent en Portugal. Le Comte d'Athalaia en fit l'ouverture. Madame Royale n'ayant point agréé cette proposition, se chargea

plutôt de négocier le mariage de l'Infante⁹
avec un fils de l'Electeur de Baviere. --
Pendant qu'on y travailloit, un gentilhomme
Savoyard l'Abbé de la Tour qui commençoit
à se mêler des affaires, et qui parvint dans
la suite à des charges très considérables, dressa,
et fit présenter à la Régente un memoire, dans
lequel il tâchoit de persuader à S. A. R. qu'
au lieu de traiter le mariage de l'Infante avec
le Prince de Baviere, on auroit dû penser à la
faire épouser au Duc Victor Amédée. Il ne
manqua pas de représenter à Madame Royale
que Philippe le Beau, fils unique de l'
Empereur Maximilien avoit quitté l'Autriche
pour aller épouser Jeanne d'Aragon, et que
de là est venue la grandeur prodigieuse de
Charles V et de sa posterité. Il pria le
Marquis de S. Thomas d'appuyer ce projet.
On regarda d'abord ce memoire comme un
trait d'esprit d'une personne qui cherchoit à
se faire connoître, et on n'y fit presque point
d'attention. L'Abbé de la Tour ne se découragea

pas pour cela . Il le donna ensuite à un autre Ministre dont il ne fut pas plus satisfait que du Marquis de S. Thomas . Il s'adressa au Grand Chancelier Luschemi — personnage estimé par ses talens et son expérience et respectable à cause de son âge et de sa charge . Le vieux Magistrat se laissa persuader par l'éloquence du jeune homme, et se chargea d'en parler à la Régente . Il le fit effectivement avec tant de vigueur que Madame Royale en fut ébranlée, et consentit d'entrer en négociation . On le fit savoir à la Reine de Portugal, qui dès lors entretint une correspondance immédiate avec sa sœur pour cette affaire . Elle demanda qu'on lui envoyât à Lisbonne quelque personne de confiance, mais sans caractère pour ne point donner de l'ombrage aux Ministres d'autres Puissances, qui pouvoient avoir intérêt à traverser cette affaire . Car non seulement le Duc de Bavière, mais le Prince de Conti et le Grand Duc de Toscane avoient aussi des partis à la Cour de Lisbonne pour faire épouser l'Infante à quelqu'

11.
un de leurs fils. On choisit pour cette commission
un Abbé Linelli Chanoine de Carmagnole, qui
avoit été Secrétaire du Cardinal Roberti pendant
sa nonciature de Turin, et de France, et sa
legation de Ravenne; et dans le conclave de
Clement VIII. Cet Abbé avoit par conséquent
tant d'autres relations que les Ministres, et
les Envoyés des Princes étrangers qui étoient
à Lisbonne ne pouvoient soupçonner le sujet
de son voyage. On le fit donc partir pour le
Portugal. Lorsqu'il fut à deux lieues de
Lisbonne, il reçut ses instructions, qu'on
avoit envoyées par le courier ordinaire à
la Reine même, pour qu'elle les lui fit
avoir à point marqué. Le Duc de Cadaval
et le Père de Ville, qui avoient beaucoup de
credit auprès de la Reine, l'introduisirent
à la Cour, et il eut avec cette Princesse
plusieurs conférences. Dès qu'on eut par son
moyen les éclaircissemens qu'on souhaitoit,
et des informations exactes de la santé du
Roi Alphonse, et des conditions principales

Novembre.
1677.

dont on souhaitoit convenir à l'égard du mariage que l'on projettoit, on commença à négocier avec moins de reserve. Il en fallut sans doute informer d'avance Victor Amédée, qui se trouva pendant quelque tems dans de grandes inquiétudes. A la fin on le persuada, et dans un Conseil qu'on tint en sa présence, il fut arrêté qu'il iroit en Portugal l'an 1682.

1679.

Toutes les mesures étant prises on convoqua en 1679 à Lisbonne les trois États pour expliquer et déroger en tout ce qui put être nécessaire la loi de Lamego, par laquelle il étoit ordonné qu'une Princesse héritière de la Couronne ne pût se marier avec un Prince étranger. On envoya dès lors un gentilhomme pour y résider auprès de S. A. R. en attendant son départ. On équipa une flotte de douze vaisseaux, qui devoit transporter le Duc et sa Cour au tems fixé. A Turin, à la Venerie, à Moncalier on n'étoit occupé que de ce mariage, et des moyens de tenir le Duc de bonne humeur, et en bonne santé, pour qu'il fut en état de se

mettre en voyage. J'ai vu des billets qu'il écrivait à un de ses Précepteurs, dans lesquels avec la naïveté propre de son âge, il marquoit que depuis qu'il s'étoit déterminé à ce voyage, il étoit bien avec Madame, et vouloit passer gaiement le tems qu'il avoit encore à rester en Siémont. On fit imprimer un livre contenant la description de l'état de Portugal pour qu'il servit au Prince, et aux personnes qui devroient le suivre, pour connoître d'avance un Pays, où l'on devoit aller prendre un rang si distingué.

Madame Royale voulut saisir cette occasion pour appaiser les troubles, qui donnoient de l'inquiétude au gouvernement depuis quelques années. Il y avoit dans la province de Mondovì une espèce de soulèvement qu'avoit causé je ne sais quelle nouvelle taxe de sel qu'on y avoit mis. Une partie du peuple de cette province avoit porté la mutinerie jusqu'à la révolte. Les habitans des montagnes prenoient les armes au moindre prétexte. Ils ne recevoient les ordres qu'on publioit qu'autant qu'ils leur plaisoient.

VI.

Soulèvement de la province de Mondovì.

On vendait publiquement du sel de contrebande : les bandits faisoient impunément mille violences. Ces desordres augmentèrent encore davantage dans le tems qu'on se préparoit au voyage de Portugal, parce que ces mutins pensoient que dans cette conjoncture on y prendroit moins garde, et qu'on ne voudroit point s'occuper d'eux. M. R. qui pendant la régence avoit employé inutilement des remèdes plus doux envoya en 1681 des troupes pour ranger les mutins à leurs devoirs. Ils se soumirent pour le coup, mais les troupes n'étoient pas encore revenues à leurs quartiers qu'ils reprirent les armes. La rédition devint presque générale et le feu que l'on avoit voulu éteindre, se ralluma avec plus d'ardeur que jamais. On craignoit même qu'il se communiquât au Marquisat de Cêve. On reconnut un peu tard que le tems n'étoit pas propre pour une telle entreprise. M. R. jugea plus convenable de ramener les séditieux par la voye de la clémence. Après avoir envoyé une seconde fois des troupes pour faire respecter les ordres, elle se contenta

de les décharger d'une partie de la taxe qui avoit causé la révolte.

Un événement de très-grande importance. VII.
 pour l'Etat, et la Maison de Savoie qui - Casal rendu au
 arriva en 1681 devoit faire prévoir les suites Roi de France.
 qu'auroit eu le mariage de Victor Amédée
 avec l'Infante de Portugal, et son absence de
 ses anciens états. Casal capitale du Montferrat
 étoit encore sous la domination des Ducs de -
 Mantoue. Cette ville par la salubrité du -
 climat, la commodité du So navigable qui passe
 sous ses murs, la fertilité des collines, et des
 plaines au milieu desquelles il se trouve par
 le grand nombre de familles, qui l'habitoient,
 faisoit à tout prendre la meilleure ville de leurs
 Etats, sans faire tort à Mantoue. Mais ils
 ne la posséderent jamais tranquillement. Ils n'
 ignoroient pas les droits de la Maison de Savoie,
 qui avoit toujours réclamé contre la disposition
 interinale de Charles V. D'un autre côté Casal
 étant séparé des Etats de Mantoue par une
 vaste partie du Milanois, ils étoient toujours

en querelle à cause de cette Place avec les Espagnols maîtres de Milan, qui ne dissimulaient guère l'envie qu'ils avoient de s'en emparer. Le Duc Charles IV par une ancienne concurrence avec le Duc de Savoie à l'égard du Montferrat, et par les querelles recentes avec les Espagnols, ne pouvoit vaincre l'appréhension extrême que cette ville passa sous la domination ni des uns ni des autres. Cependant il n'étoit pas loin de s'en défaire. La Cour de France qui n'eut pas de peine à pénétrer les dispositions de ce Prince, entra avec lui en négociation. Les premières avances pour cette importante acquisition que la France méditoit se firent à Venise. Le Duc de Mantoue envoya ensuite à Versailles le Comte Matheoli, qui y conclut le contrat qu'on avoit concerté à Venise avec l'Abbé d'Estade Ambassadeur de France. A son retour passant par Turin, soit par zèle vers la Maison de Savoie, soit qu'il n'eut point été content des François dans la suite de sa négociation, le Comte Matheoli confia au Président Truqui le

Mem. de la
Régence Mss.
Cav. Solar Tratt.
e. fatti di
Vittorio Amedeo.

17.
sujet de son voyage. Truqui en informa la
Régente, qui vit fort bien les conséquences de
cette acquisition que faisoit la France. On
fut d'avis d'en informer le Gouverneur du
Milanois, qui n'eut pas de peine à se
persuader qu'il falloit prévenir ce coup qui
étoit d'aussi grande conséquence pour l'Etat
de Milan que pour le Siémois. Le moyen
de le prévenir étoit de surprendre Casal, et
en raser les fortifications avant que les François
s'en fussent emparés. Mais la Cour d'Espagne
qui craignoit trop dans ce tems-là d'entrer
en guerre avec la France, ne fit aucune
démarche pour parer le coup. Ainsi la
connoissance d'un secret très important devint
inutile. D'ailleurs la Cour de France qui
connut combien il auroit été de notre intérêt
d'empêcher l'effectuation de ce contrat avec le
Duc de Mantoue, avoit pris de grandes precau-
tions pour prévenir les obstacles. On avoit fait
avancer sous différens prétextes en Dauphiné
des troupes tant à pied qu'à cheval. Le Marquis

*Mém. de la
Régence. Mss.*

de Trosses qui les commandait, se présenta avec l'Ambassadeur d'Estrade qui étoit à Turin pour demander quartier à trois mille chevaux, qui étoient sur les frontières, de sorte qu'en ne fut point en état de le refuser. M. de Catinat eut ordre de se tenir caché à Signerol pour être prêt au premier ordre d'aller prendre possession de la place qu'on venoit d'acheter. Il en sortit tout à coup dès que le contrat fut signé, et ratifié, et marcha à Casal dont il fut fait Gouverneur: il y entra sans difficulté: Victor Amédée trop jeune alors, et trop peu initié dans les affaires pour prévenir cet événement sut y réparer quatorze ans après.

VIII.

*Incidents qui
empêchent l'
accomplissement
du mariage
avec l'Infante
de Portugal.
1682.*

Cependant on entra dans le printemps de l'année 1682 le tems destiné au départ de Victor Amédée pour le Portugal approchoit, c'étoit au commencement de Juillet qu'il devoit partir: une partie de ses équipages avoit déjà été envoyée à Lisbonne. La flotte Portugaise composée de douze vaisseaux arriva à Villefranche. Le Duc de Cadaval qui la commandoit vint à

Turin pour faire sa cour à S. A. R. et l'¹⁹.
accompagner ensuite à son bord. Le hasard
porta que quand l'Amiral Portugais arriva,
Victor Amédée étoit à la Vénérie incommodé
d'une fièvre quarte. On jugea à propos de lui
faire changer d'air. Il vint pourtant à
Moncalier le premier jour de Juillet. On comptoit
que de là il seroit passé à Nice aussitôt qu'
il se porteroit mieux. Il se peut bien que
l'agitation dans laquelle il se trouvoit à cause
de la parole qu'il avoit donnée, et le regret
de quitter son pays et ses anciens sujets, l'
empêchèt de se bien rétablir, et avoit peut-
être été cause de sa maladie. Il est certain
après tout, que trois ou quatre des plus grands
Seigneurs de sa cour le persuadoient à rompre
le mariage qu'on avoit arrêté, et paroissent
disposés à s'opposer à son départ à force
ouverte, supposant qu'il y eut quelque cabale
qui entraînat le Duc malgré lui à s'embarquer.

On n'oseroit croire que M. R. pour
se continuer le plaisir de gouverner l'Etat

en absence de son fils, l'ait engagé dans ce mariage, et l'ait voulu tenir ferme dans l'engagement qu'il avoit pris. Mais il se peut bien, que ceux qui avoient du crédit auprès d'elle fissent tout leur possible pour que le Duc allât en Portugal, se flattant avoir plus de part dans l'administration, si Madame continuoit dans la régence. Louis XIV ne dissimula point la satisfaction qu'il avoit que Victor Amédée effectuât le mariage projeté, et fit offrir à Madame des secours pour contenir les Seigneurs qui s'opposoient au départ du jeune Duc. Ces Seigneurs étoient le Marquis Charles Emile de Sarelle, le Marquis Charles de Simiana de Pianezza, et le Comte Provana de Druent. Les deux premiers étoient bons Capitaines, et Chevaliers de l'Ordre; le Comte de Druent étoit une espèce de Philosophe, et grand homme d'honneur. Il y a toute apparence qu'ils agissoient de l'aveu du Duc même, qui ne se sentoit point porté à ce mariage, mais ne voulant pourtant pas se compromettre avec Madame, ou avec les

Mem. du Marq.
Sarella Mss.

Ministres de France, laissoit faire à ceux qui s'étoient engagés à le tirer d'embarras. D'autres ont cru que des personnes sensées avoient fait voir à la Duchesse qu'elle étoit la dupe de la France, et que si le mariage s'effectuait, au lieu de rester Régente d'un Etat souverain, elle ne seroit bientôt que gouvernante d'une province de France; que persuadée de la vérité de ce qu'ils disoient, elle contribua elle-même à empêcher son fils de partir non obstant le traité de mariage qu'elle avoit conclu. Le Marquis de Sarella agissoit avec plus d'ardeur, et moins de ménagement. On fut bientôt informé de ses démarches. Le Comte Maffei Veronois qui servoit depuis long-tems dans les troupes de Sardaigne, et qui étoit dans ce tems-ci Gouverneur d'Ast, fit voir à Madame Royale une lettre par laquelle on lui apprenoit de Venise, que le Marquis-Sarella se prévalant du crédit qu'il s'étoit acquis parmi le peuple, tâchoit de faire un soulèvement sous prétexte d'empêcher S. A. R. d'aller en Portugal. La personne qui donnoit

*Hist. univers.
tom. 29. p. 571.
Cit. Coleb
memorie.*

cet avis paroîssoit zélé. pour le bien public d'Italie, et marquoit même quelque appréhension que le mal se communiquât du Piémont aux Etats voisins. Sur cet avis, et sur d'autres preuves qu'on avoit des desseins de ce Marquis, on donna ordre de l'arrêter : mais comme il avoit à la Cour beaucoup de parens et d'amis, il en fut averti, et se sauva dans ses terres du Canavois, et de là sur les montagnes d'Orope au dessus de Bielle. Il avoit quelques centaines d'hommes qui lui servoient de garde, et ne discontinua point d'encourager de là ses adhérens pour résister au parti de ceux, qui conseilloyent toujours le mariage de l'Infante de Portugal. Ses amis, et la Marquise de la Monta sa femme lui obtinrent un congé pour qu'il alla à Ferrara, ou à Rome s'il le souhaitoit. Madame la Régente qui étoit bien aise de l'éloigner des états, et de l'occasion d'intriguer dans sa Cour, ne soucioit guere quelque part qu'il allât. Le Roi de France avoit pourtant donné ordre aux Gouverneurs

Lettres origin.
de la Marquise
de la Monta.

23.
du Dauphiné, du Lyonnais, et de la Provence.
de le faire arrêter s'il paroissoit dans leur
district.

Cependant l'éloignement du Marquis ne
fit point cesser les obstacles qui empêchoient le
départ de S. A. R. L'avis de ceux qui
conseilloient le Duc à ne point quitter son
Etat avoit presque généralement prévalu : l'on
n'usoit de ménagemens, que pour ne point
effaroucher les Ministres de France, qui insistoient
toujours pour le départ, et l'accomplissement du
mariage. Le même Abbé de la Tour qui avoit
agi avec tant d'ardeur pour faire goûter son
projet de mariage, en étoit probablement revenu,
puisque je trouve que dans le tems que l'on
étoit déterminé de rompre le mariage en
question, il avoit la principale confiance de
S. A. R. Le Duc de Cadaval désespérant
enfin que le Prince voulut passer à Lisbonne
s'en retourna à Nice, et reconduisit sa flotte
en Portugal à la fin de Septembre. Quelle qu'
ait été l'intention de ceux qui conseilloient le

24. mariage, et sollicitoient le départ de Victor Amédée, on peut néanmoins regarder tout incident, qui dérangerait les mesures qu'on avoit prises, et empêcherait le départ de S. A. R., comme une preuve toute particulière de la protection Divine, qui veilloit sur le sort de cette auguste famille, et sur ces Etats. Alphonse de qui on désespéroit positivement de voir la succession, eut un fils, dont la naissance changea tout à fait la condition de la Princesse Isabelle, qui d'héritière présomptive dut se contenter d'un simple appanage. Ainsi Victor Amédée aurait inutilement risqué sa santé dans une longue navigation, et dans un climat fort différent de celui du Piémont. De plus il aurait laissé ses états héréditaires exposés aux desseins ambitieux des Suissances voisines.

IX.

Fin de la
Régence.

Le Marquis de Pianezza et le Comte de Druent, qui avoient été de la partie du Marquis de Sarelle pour retenir le Duc en Piémont, jugeant avec raison que la Régente ne dût point les regarder favorablement, ou

qu'il fut de l'intérêt de l'état qu'elle ne continuât pas davantage dans l'administration comme auparavant, tâchèrent de porter le Duc à reprendre le gouvernement. Madame eut encore assez de pouvoir sur l'esprit de son fils pour lui faire signer l'ordre de les arrêter. Ils furent envoyés l'un dans le château de Montmeillan, et l'autre dans celui de Nice.

Cependant Victor Amédée, qui avoit trop d'esprit pour ne pas s'appercevoir des cabales qui cherchoient à le tenir loin des affaires en lui ôtant tous ceux, qui montraient plus d'attachement pour sa Personne, et sa gloire, s'ouvrit avec quelqu'un de ceux, qui lui restoient, et cherchoit les moyens de prendre les rênes du gouvernement sans faire du bruit, et sans se compromettre avec une mère, qu'il aimoit et respectoit. Il ne falloit pas une trop grande expérience, ni des confidens bien rusés, pour soupçonner que Mo R. accoutumée depuis neuf ans à commander avec une autorité absolue ne s'en verroit pas dépouillée avec plaisir. Je

tiens de quelques vieux Seigneurs qui avoient dans leur jeunesse ouï parler beaucoup des affaires de la Regence, que Victor Amédée résolu de gouverner par lui même, se confia au Prince de la Cisternc, qu'il honoroit de sa plus intime familiarité. On délibéra sur les voyes qu'il falloit prendre pour aller au but, qu'on se proposoit. L'Abbé de la Tour, le même qui avoit dressé le projet de mariage avec l'Infante, dont apparemment il étoit revenu, ainsi que je viens de dire, étoit même depuis quelque tems dans les bonnes graces du Duc. Ce fut lui qu'on choisit pour dresser les dépêches nécessaires. Le Duc feignant d'aller se divertir, se rendoit un jour à Rivoli, sans que Madame se doutât de ce qu'on alloit faire. On y signa les lettres adressées aux Magistrats, et aux Ministres, par lesquelles S. A. R. déclaroit, que dès ce jour là c'étoit sa volonté qu'on s'adressa à lui seul pour les affaires dont il prenoit par cette déclaration le manement absolu comme Souverain Majeur. L'

27.
auteur des memoires M^{rs}. de cette régence.
rappelle d'une autre maniere cet événement.
Elle dit; que M. R. voyant que c'étoit le
tems de remettre au Duc son fils le gouver-
nement, sans attendre qu'il le lui demandât,
songea aux moyens de le faire d'une maniere
noble, et qui marquât de la grandeur d'ame,
et de l'élevation: qu'elle lui écrivit en -
conséquence de cette résolution une lettre fort
tendre et touchante, dans laquelle elle lui -
marquoit que le voyant à la veille de son
mariage, et dans un âge à n'avoir plus
besoin d'elle pour gouverner ses états, elle
le prioit d'agréer qu'elle lui rendit le dépôt
de son autorité, qu'il avoit eu la bonté de
lui continuer depuis sa majorité. On pourroit
concilier ces différentes relations en supposant
que M. R. ayant été d'abord avertie des
lettres que le Duc avoit envoyées au chef de
la Magistrature, ou aux Principaux Ministres,
elle le dissimula, et se hâta de lui écrire
la lettre que nous venons de rapporter, pour

1684.

Mem. de la
Régence vers
la fin.

ne parôître forcée à se démettre malgré elle,
de l'autorité qu'elle avoit conservée jusqu'
alors. Quoiqu'il en soit la Régence finit
l'an 1684, et ce changement se fit sans
aucune de ces crises violentes qui les accompagnaient
ordinairement. Tout parut se passer avec la
plus grande tranquillité. Il est vrai
néanmoins qu'on ne tarda guere à faire
croire au Duc que l'administration de la
Regente avoit dissipé ses finances: on a
encore la lettre qu'elle écrivit à S. A. R.
pour se justifier sur cela..

Cependant comme le traité avec le Portugal
fut absolument rompu, le Roi de France fit
insinuer à M. R. par son Ambassadeur
à cette Cour, qu'il auroit agréé que S. A. R.
se mariât avec une fille de Philippe Duc
d'Orleans son frere unique, et de Henriette
Le Duc épouse d'Angleterre. Ce mariage fut arrêté le 9.
Anne d'Orleans. avril 1684, et la Princesse épousée à Versailles
le 10. fit son entrée à Turin avec toute la
magnificence, que demandoit sa qualité, et

celle de son époux.

29.

L'ardeur avec laquelle la Cour de France XI.
se porta à exterminer les hérétiques, que l'Guerre contre
l'Edit de Nantes avoit laissé subsister, depuis les Vaudois.
près de quatre vingt sept ans, engagea le Duc
de Savoie à prendre les armes contre une partie
de ses sujets. Il y a depuis quatre siècles
dans les montagnes qui séparent le Piémont
du Dauphiné, une reste des sectateurs de
Pierre Valdo, qu'on appelle Vaudois du nom
de leur maître. Ils s'y étoient réfugiés *Fleury tom. 8.*
presque dans l'origine de leur secte. Comme *liv. 23. c. 55.*
ils n'avoient au commencement d'autres
opinions singulieres, qu'un amour outré
de pauvreté, qui les portoit à blâmer le
Clergé à cause de ses richesses, et du pouvoir
temporel, dont il jouissoit, ils restèrent dans
ces vallées d'abord par le même principe de
pauvreté dont ils faisoient profession, puis
par la facilité de se réfugier tantôt sous les
Dauphins de Vienne, tantôt sous les Marquis
de Saluces, d'autres fois sous les Comtes de



Raynald
Hading
ap. Fleury.

30. Provence. On ne sait presque rien de leur histoire pendant le tems que les Princes d'Achaïe étoient maîtres de Signeret, si ce n'est qu'un frere Albert de Castellaire leur fit quelque procès. Mais dès que les Ducs de Savoie eurent réuni à leur couronne les états de la branche d'Achaïe, ils prirent à tâche de les ramener à l'Eglise. On commença - pourtant dès la fin du XV siècle à donner des ordres soit pour les ramener à l'Eglise, soit pour empêcher qu'ils ne se répandissent davantage. La nouvelle doctrine de Luther, qui en plusieurs choses étoit conforme aux maximes des Vaudois, obligea les Pasteurs d'y faire plus d'attention. Claude de Seyssel Evêque de Turin écrivit pour combattre leurs erreurs un livre, qui fut imprimé l'an 18... Mais les François s'étoient emparés du Piémont quelque tems après, et lors même qu'une partie de la nation étoit infectée du Calvinisme, loin de convertir les anciens Vaudois, ils ne firent que ^{les} confirmer dans leur

31.
fausse croyance, et étendre les limites dans
les quelles ils auroient été bornés. Emanuel
Philibert ayant recouvré ses états, et Charles
Emanuel I son fils se mirent en devoir de
les réduire lorsqu'ils prétendirent empiéter
sur la tolérance avec laquelle on les souffroit.
L'Edit de Nantes qui permettoit en France
l'exercice de la Religion prétendue réformée,
avroit presque rendu inutiles les efforts, qu'on
auroit pu faire pour les contraindre d'embrasser
la communion Romaine, surtout dès que
Victor Amédée I avoit cédé Signerol à la
France. Mais leurs vallées devinrent plus
chères aux protestans François qui les regardèrent
comme un asile, et une Jerusalem sacrée,
lorsque la révocation du même edit, et les missions
qu'on appella Dragonades parce qu'on les
accompagnait de forts détachemens de Dragons
pour les contraindre ou d'abjurer leurs erreurs,
ou de sortir de la France, obligèrent une partie
des protestans François à se réfugier dans ces
vallées. Louis XIV résolu de faire tout le -

possible pour les exterminer, n'aimoit point qu'ils eussent une retraite si proche. C'est pourquoi il sollicita le Duc de Savoie de suivre son exemple, et de chasser aussi des vallées de Piémont les Vaudois. Victor Amédée auroit voulu les ramener doucement, et avec patience au sein de l'Eglise, en leur procurant sans les effaroucher les moyens de s'instruire, et de se convertir. Mais la Cour de France dirigée par les directeurs de Mad^e. de Maintenon ne cessoit de presser celle de Turin de les contraindre sans délai ou d'embrasser la communion Romaine, ou de quitter le pays. On se prêta à ses insinuations, et on proposa aux Vaudois cette alternative. On ordonna aux Huguenots réfugiés de sortir, on défendit aux anciens habitans des vallées l'exercice de leur religion qu'on avoit auparavant toléré: on envoya des renforts de ses troupes à M. de Catinat Maréchal de Camp du Roi de France, qui fut destiné à cette expédition. Le Duc s'y rendit lui même pour commander

les troupes Françaises et les siennes dans un
 Pays où la guerre étoit difficile. On l'avoit
 prouvé plusieurs fois sous les règnes précédens,
 et les François qui dans cette conjoncture atta-
 quèrent les Vaudois près de S.^t Germain furent
 repoussés avec perte. Victor Amédée s'y -
 conduisit avec tant d'habileté et de vigueur
 qu'il força ces misérables de quitter le pays.
 Il fit venir d'autres Provinces des Catholiques
 pour habiter et cultiver les Vallées.

Ceci arriva presque au même tems que fut XII.
 signée la ligue d'Augsbourg, le chef d'oeuvre Ligue d'
 de la politique de Guillaume Prince d'Orange Augsbourg
 beau fils de Jacques II Roi d'Angleterre. 1686.
 Ce Prince habile et ambitieux pensoit dès lors
 à occuper le trône de la Grande Bretagne
 avant même la mort de son beau-pere, dont
 il prévoyoit les malheurs. La persecution qu'
 on excita contre les Huguenots François, -
 reveilla l'enthousiasme religieux des protestans
 d'Allemagne et de Hollande, qui avoient d'
 ailleurs trop de sujet de prendre garde à la

34.

puissance extraordinaire de Louis XIV. Les Cours de Vienne et de Madrid, qui avoient toujours été si fermes, et même si ardens contre le parti Protestant, par des raisons d'état très-évidentes, ne firent point de difficulté de s'allier avec les principaux chefs de ce parti: la ligue fut donc signée à Augsbourg le 9. juillet 1686, entre l'Empereur, le Roi d'Espagne, la Couronne de Suède (Charles XI. absolu et despotique gouvernoit sous ce nom) l'Electeur de Baviere, les Cercles de Baviere, de Franconie, de Souabe, et tous les Princes de la maison de Saxe, les Hollandois et le Prince d'Orange principaux auteurs de cette confédération n'y parurent point. On ne vouloit pas qu'elle parut si formidable à la France au cas que le secret fut violé, de sorte qu'elle se servit des circonstances de la guerre des Turcs pour les déconcerter. On n'avoit point vu depuis la ligue de Cambray contre les Venitiens, qui au commencement du XVI. siècle, quoique dans une position,

et sous un gouvernement très-différent de celui de France, avoient donné les mêmes craintes à l'Europe, que fit Louis XIV. vers la fin du XVII; on n'avoit point vu d'exemple d'une conspiration générale contre une seule puissance.

Il n'est guère possible, que de telles confédérations échappent long-tems à la connoissance des Princes intéressés. La Cour de France. en eut vent quoi-qu'elle ne pût d'abord en pénétrer la substance, et les particularités. Elle ne doutoit pourtant pas que les chefs de cette ligue ne fissent tout leur possible pour y attirer le Duc de Savoie: et c'est cette crainte qui porta Louvois à prendre avec trop de précipitation, et de violence ses mesures pour l'en empêcher.

Le Duc délivré de la guerre des Vaudois XIII.
fit un voyage de plaisir à Venise pour se divertir Victor Amédée
en compagnie de l'Electeur de Bavière son - va à Venise
cousin qui s'y trouva aussi. Selon l'étiquette an 1687.
établie ils y allèrent l'un et l'autre incognito
pour ne pas gêner ni être gênés par le
cérémonial. Néanmoins ils reçurent tous les

honneurs qu'on peut faire à des Princes, et le Senat leur destina des personnes distinguées non seulement par leur naissance, mais par leurs talens, pour qu'ils leur fissent compagnie; et eussent l'attention de les faire servir. L'abbé Grimani, qui quelque tems auparavant avoit été à la cour de Turin, et qui fut ensuite Cardinal, eut aussi l'honneur de se trouver souvent à Venise fort familièrement avec S. A. R. Ce gentilhomme né avec beaucoup de talens, et instruit par ses études et ses voyages avoit toutes les qualités requises pour entretenir un Prince qui cherchoit à connoître le monde. Comme il passoit dès lors pour être attaché à la maison d'Autriche ses fréquentes conversations avec le Duc de Savoie, la rencontre du Duc de Bavière qui se trouva dans le même tems à Venise donnèrent de l'ombrage à la Cour de France. Le Marquis d'Arzi ambassadeur à Turin eut ordre de se rendre incessamment à Venise sous quelque prétexte que ce fut, pour expier le sujet du voyage de Victor Amédée, et de ses entretiens avec cet Abbé.

A peine fut-il de retour de Venise qu'on lui demanda trois de ses meilleurs régimens pour qu'ils allassent avec les troupes de France faire campagne dans les Flandres. On eut beau représenter qu'en éloignant du Piémont ces trois régimens, on auroit de la peine à contenir les Vaudois, et les réfugiés qu'on venoit de chasser, et qu'on laissoit d'ailleurs l'état exposé aux invasions des ennemis de la France, il fallut condescendre à la demande qu'on faisoit, ou être prêt à une rupture ouverte. On envoya en Flandres les régimens d'Aoste, de Nice et de la Marine, commandés par 3. Colonels, qui étoient le Comte Provane de Frosasque, le Marquis Solar de la Cluse, et le Comte d'Alis de Saint George. Ce qu'on avoit craint arriva effectivement. Les Vaudois, qui pressés deux ans auparavant par le Duc de Savoie et les troupes de France s'en étoient allés en Suisse, et en Allemagne, retournèrent sur leur chemin pour rentrer dans leur pays dès qu'ils crurent trouver en Savoie et en Piémont moins fort-

XIV.

Demandes
de la Cour
de France
1688.

XV.

Entreprise
des Vaudois
1689.

38. obstacle. D'abord une troupe d'environ 900.
hommes s'assembla dans les bois de Srangia, près
de Nion au pays de Taud, ils passèrent le lac
sur des bateaux, et entrèrent dans la Savoie..
Ils s'avancèrent à S.^t Troir et Cluses, où ils
firent prisonniers trois gentilhommes, parmi les
quels un Chevalier de Malthe de Rides. Comme
on pouvoit aisément les combattre au pont de
S.^t Martin à Salanches, qu'ils devoient passer
à la défilée, ils firent marcher à la tête ces trois
gentilhommes avec deux Capucins, et un Jacobin,
menaçant de les égorger sur le champ si quelqu'un
s'opposoit à leur passage. Le peril de telles personnes
retint les gens du pays d'attaquer cette troupe. Ils
trouvèrent ensuite toute la Savoie, passèrent le
Montcenis et se trouvèrent en peu de jours à
Faillon près de Suse. Ils étoient près de passer
le pont de la Doire, et se pencher dans le Drageas,
qui confine avec la vallée de Suse. Le Comte de
Perrue que le Duc avoit envoyé aussitôt qu'il
reçut l'avis de leur marche s'opposa avec 200.
dragons: il fit tirer avec tant de vivacité, et

Solar tratt.

e fatt. p. 13.
et suiv.

garda si bonne contenance avec si peu de monde que
 les Religioneux croyant qu'il en eut beaucoup plus,
 quittèrent les prisonniers et le butin qu'ils avoient
 fait. Mais pendant que les dragons étoient occupés
 à ramasser ce butin, les religionnaires prirent le
 moment favorable pour gagner un rocher qui sépare
 la vallée de Taillon de celle qui aboutit au pont
 de Salbertan. Le passage étoit gardé par des
 François commandés par le Comte de Larré, qui n'
 eut pas la même prévoyance du Comte de Verrue.
 pour faire rompre le pont. Les Vaudois tirèrent
 sur lui, et après quelques décharges se jetèrent
 arme blanche à la main sur les François. Près
 de trois cent furent tués, et le Comte de Larré fut
 blessé. Alors ils ne trouvèrent plus d'obstacle pour
 pénétrer dans la vallée de Luzerne. Ils allèrent
 ayant à leur tête un fameux ministre nommé
 Arnaud, autant habile à conduire une entreprise
 hardie, qu'éloquent pour la persuader. Le
 succès de cette première troupe augmenta la
 hardiesse d'une autre plus nombreuse, qu'on
 faisoit monter à deux mille. Ceux-ci étoient

conduits par un suisse de Neuchâtel appelé Bourgeois : ils s'étoient assemblés dans un bois près de Lausanne. Ils s'embarquèrent sur le Lac à Lutry et descendirent à Milleroy et Gingon pour suivre la route des premiers. Mais le Duc avoit pu prendre des mesures plus assurées pour les repousser. Il avoit envoyé le Comte Carretto de Bernex Colonel du régiment de Chablais, qui prenant d'abord avec lui quatre cent cinquante hommes de pied, et cinquante à cheval, barra le chemin avec ce seul détachement aux religieux. Il y eut une escarmouche assez vive près de Thonon. Le Comte n'eut point une victoire complète : cependant avec très peu de perte de sa part il tua environ trois cent hommes. Le Marquis de Condrai et le Comte de Maubrisson avec deux autres escadrons gardoient les autres passages, de sorte que les Vaudois avertis par un Lieutenant Suisse nommé Cottaré qu'ils avoient envoyé pour découvrir pays, jugèrent à propos de tourner face et de s'en retourner par les montagnes de Morina et l'Abbaye d'Hully.

41.

passant à Legnax au dessus de Thonon, et gagnant les environs de Genève, où ils eurent des bateaux pour traverser le Lac, et se retirer dans le canton de Berne. Dans le même tems qu'on repoussa cette bande de Sautois, le Marquis de Sarelle que le Duc avoit envoyé dans les vallées de Lucerne avec des troupes d'ordonnance et quelques milices fit sortir de l'état ceux qui étoient venu dans la première irruption, qui se cantonnèrent de l'autre côté. Nos troupes firent dans cette petite guerre beaucoup plus que celles de France. Cependant parce qu'on n'avoit point totalement exterminé ces misérables comme la Cour de France desiroit, on se plut à croire que sans la connivence du Duc les Sautois n'auroient point pu regagner leurs-bicoques, et que c'étoit l'effet des intelligences qu'on avoit avec les alliés d'Augsbourg.

Une affaire qui regardoit la police, et la tranquillité intérieure du Piémont, servit encore à augmenter la méfiance peut-être affectée de M. de Louvois. Victor Amédée le 8 février 1690. conclut avec l'Empereur un traité particulier

XVI.
Traité pour l'acquisition de quelques fiefs impériaux.
1690.

par lequel il acqueroit le droit d'acheter des Seigneurs particuliers des fiefs impériaux, qui se trouvoient dans le coeur de ses états, et qui étant d'ailleurs très-peu considérables, servoient pourtant d'asile à des bannis, et des scelerats, désordre qu'on souhaitoit d'autant plus de reparer dans un tems que la revolte de quelques montagnards de la province de Mondovì paroïssoit soutenue par la facilité de ces asiles, et par l'appui de quelques uns de ces Seigneurs même des fiefs impériaux. On convint de payer à la chambre impériale pour cette acquisition de droit la somme de 100 pistoles. Ce fut là aussi un nouveau prétexte de la Cour de France de faire à S. A. R. de nouvelles demandes en compensation de l'avantage que tiroit l'Empereur de ce contrat. La médiation de l'Abbé Grimani / qui avoit ménagé les intérêts des deux Cours de Vienne et de Turin dans ce traité pour l'acquisition des fiefs / donnoit toujours de l'ombrage et de la jalousie aux François. A la vérité le Prince d'Orange, l'Empereur, et le Roi d'Espagne ne manquoient point de lui

XVII.

Patience du Duc.

faire des propositions avantageuses pour l'attirer, à l'égard des
 ni de lui représenter le péril où il étoit aussi ministres de
 bien que tous les autres Princes d'Europe, si on France.
 ne mettoit de bonne heure quelques bornes à la
 puissance, et à l'ambition de Louis XIV. —

Cependant Victor Amédée attaché par tant de
 liens à la maison de France, avoit de la peine
 à se déterminer, et il auroit peut-être continué
 dans le même attachement à sa Couronne, si l'
 impérieuse Louvois n'eut voulu le retenir de force.

Il fit avancer en Dauphiné un corps de troupes: XVIII.
 c'étoit, disoit-on, pour attaquer une seconde fois Catinat demande
 les Vaudois de Bragelas. Catinat destiné au — du secours pour
 commandement de ses troupes arriva à Signerol au attaquer les
 mois d'Avril 1690. Il vint peu de tems après à Vaudois.
 Turin pour demander sous ce prétexte au Duc
 1800 hommes pour cette entreprise. L'A. R. lui
 fit comprendre que dans les conjonctures où il se
 trouvoit, surtout à cause des émeutes qu'on
 craignoit encore dans les montagnes de Mondevi,
 il lui étoit impossible de lui fournir ce renfort.
 Catinat faisant mine d'acquiescer à ces remontrances

44. retourna à Signérol, mais il renouvela ses instances au Marquis de Saxe qui commandoit dans les vallées pour avoir au moins 800. hommes. Le Duc pour ne pas perdre le fruit de la condescendance dont il avoit usé jusqu' alors avec la Cour de France lui en accorda 500. Le Commandant François attaqua les Barbets dès qu' il eut reçu le secours. Mais après quelques actions qui ne lui furent point avantageuses à cause de la neige qui couvroit encore une grande partie des montagnes, où ils se tenoient, il ne retourna plus à la charge. Tout au contraire il fit répandre dans le Milanois des billets par lesquels il demandoit des contributions, et fit insinuer au cabinet de Turin, qu' ayant ordre de s'avancer dans l' Etat de Milan, il souhaitoit qu' on lui envoyât des Commissaires pour régler les étapes, et pourvoir aux fourrages. On envoya à Signérol le Comte Gazelli pour offrir au Général François des vivres, et tout ce qui pouvoit être nécessaire à ces troupes, bien entendu que ce fut pour un simple passage. Catinat répondit qu' il comptoit d' abord d' entrer dans les états de S. A. R. et qu' il se seroit dans la suite expliqué davantage.

XIX.

Nouvelles
demandes des
François.

En attendant un autre corps de troupes d'environ ^{48.}
sept mille hommes pour la plus part de cavalerie,
descendit en Piémont, et se campa près de Veillane.

Le Duc ne jugea pas à propos de s'y opposer, et
ses sujets le reçurent sans résistance. C'étoit
le 9 du mois de mai. Si à cette heure là on eut
été d'accord avec les alliés, il n'étoit pas difficile
de s'opposer à cette armée : mais le Duc ne s'étoit
pas encore déterminé, et il ne visoit qu'à une
honnête neutralité. Cependant M. de Catinat le

XX.

pria de lui envoyer un de ses ministres, auquel il
pût déclarer les intentions de S. M. I. C. Le Duc
chargea de cette commission le Marquis Ferrero,
qui ayant été deux fois Ambassadeur en France,
lui paroissoit très-propre pour ces conférences.
M. de Catinat lui dit en substance que le Roi
son maître avoit sujet de croire que S. A. R.
eut des intelligences avec ses ennemis, et que pour
assurance de son attachement aux anciennes
conventions, il lui demandoit trois mille hommes
de pied, et huit cent chevaux pour servir seulement
au delà des monts. On ne manquoit point de

Entrevues du
Marq. Ferrero
et de l'Abbé
de Verme avec
M. de Catinat.

Solar tratt. e.
fatti di Vittorio
Amico.
Quincy hist. mil.
de Louis XIV.
tom. 2. an.

1690.

46. preuves pour faire voir aux François combien ces soupçons étoient mal fondés, puisqu' on avoit toujours avec beaucoup de zèle secondé les intentions du Roi. Pour l'assurer encore davantage de sa bonne volonté à continuer dans les mêmes dispositions à l'égard de S. M. très-Chrétienne, le Duc en s'occupant avec des raisons évidentes de l'impossibilité d'accorder une telle quantité de troupes sans exposer ses états, il s'offrit de faire une ligue défensive surtout pour garantir à la France les deux places de Signerol et de Casal, pour lesquelles on montrait particulièrement de la crainte, et on prenoit un prétexte de faire des demandes si peu raisonnables, et d'une manière si extraordinaire. M. de Catinat feignant de n'avoir aucun pouvoir d'accepter ni des excuses, ni des propositions, il insista pour une résolution absolue à l'égard de la demande qu'il avoit fait de 3800 hommes tant à pied, qu'à cheval, et il déclara qu'il ne pouvoit accorder que l'espace de vingt quatre heures pour délibérer. Le Duc assembla tous ses ministres aussi vite que l'exigeoit l'importance de l'affaire, et l'empressement d'un

Général armé dans le coeur du Pays. On fut d'^{47.}
avis de céder à la force, et le Marquis Ferrero fut
envoyé au Camp pour faire savoir à M. de Catinat,
que S. A. R. étoit prête d'accorder les troupes qu'on
demandoit, et qu'elles seroient consignées aux
Commissaires du Roi au Pont de Beau-voisin. On
expédia des Couriers tout de suite à Versailles pour
en donner avis à S. M. très Chrétienne. A peine
pouvoient-ils être arrivés à moitié chemin que M.
de Catinat se porta de Veillane à Orbassan, et
fit savoir au Duc qu'il attendoit encore quelque
personne pour conférer d'autres ordres qu'il tenoit
du Roi. Le Marquis Ferrero étoit allé à Bielle
pour ses affaires particulières parce qu'après la
dernière entrevue on croyoit que tout fût arrangé.
On envoya à sa place l'Abbé de Serrue qui avoit
aussi été Ambassadeur à la Cour de France. Catinat
remit sur le tapis les prétendus griefs, exagéra
les sujets de méfiance qu'on avoit. Il dit que
S. M. vouloit outre les troupes qu'on étoit d'
accord de faire partir quelque gage plus sûr des
bonnes intentions de S. A. R. Il se tourna de

toute façon osant à peine prononcer ce qu'il vouloit, honteux lui même de l'énormité des demandes qu'il vouloit faire après qu'on avoit accordé les premières. Il dit qu'on comptoit d'avoir deux places, qui assurassent la communication entre Pignerol et Casal. Il nomma par exemple Verrue, et excepta Villeneuve d'Ast. Pressé enfin de s'expliquer après plusieurs tours et détours il trancha le mot, et déclara que c'étoit Verrue. et la Citadelle de Turin que le Roi vouloit. On auroit dit que c'étoit Scipion en Afrique, qui résolu d'exterminer les Carthaginois, demandoit d'un jour à l'autre quelque chose d'avantage, et cherchoit à les mettre hors d'état de lui résister. Les nouvelles demandes de Catinat jetterent dans la consternation la Cour et la Ville puisqu'on les laissa transpirer sans faire de mystère. Mais le courage du Duc et l'ardeur de la Nation à le servir succédèrent bientôt au premier étonnement. Victor Amédée envoya à M. de Catinat l'Abbé de Verrue et le Marquis Ferrero, qui étoit en diligence revenu de Bielle pour proposer d'abord de mettre dans les

deux places garnison Venitienne ou Suisse, qui s'^{49.}
obligeroit de les remettre au Roi de France aussitôt
qu'on auroit lieu de croire, qu'on fut de concert
avec ses ennemis. Cette proposition n'étant point
acceptée, Monsignor Monti Nonce du Pape se rendit
en personne auprès du Général François pour le
persuader que le Duc n'étoit entré en aucun
engagement avec les alliés d'Augsbourg. Il présenta
des lettres de S. A. R. qui lui renouvelloit les mêmes
protestations. La conférence du Nonce n'eut pas
plus d'effet que celles du Marquis Ferrero et de l'
Abbé de Verrue. Alors le Duc voyant assez clair
qu'on avoit dessein de le réduire à l'état d'un
Vassal prit avec autant de prudence que de fermeté
son parti. Il essaya encore de flechir le Roi par
une lettre fort respectueuse qu'il lui écrivit, par
laquelle il le prioit de se contenter de Verrue, et
de quelque autre place, en le laissant au moins
libre dans sa Capitale, afin qu'il y pût vivre
avec la dignité convenable à un Souverain. Il
ajoutoit même, que si S. M. vouloit bien écouter
paisiblement les remontrances du Comte Sirona son

50. Ambassadeur, celui-ci pouvoit aisément dissiper
les ombrages par les quels ces gens mal intentionnés
ou trompés avoient taché d'indisposer S. M. à l'
égard d'un Prince qui avoit l'honneur de lui
appartenir de si près. La lettre fut portée par
le Comte de Marcenasque à M. Catinat qui étoit
à Carignan, et qui l'envoya par un Courier à
Versailles. En attendant la réponse du Roi, le
Duc prit des mesures pour n'être point surpris
à la dépourvue en cas de refus. Il envoya très-
secrètement à Milan le Comte de Brandis pour
s'assurer des secours des Espagnols qu'on lui avoit
offerts plusieurs fois, et qu'il avoit refusés jusqu'
alors. Comme il auroit été très-dangereux, que
les François eussent connoissance de cette expédition,
le Duc ne consulta pour cela que le Marquis de
Saint Thomas son principal ministre, et premier
Secrétaire d'état. Il ne falloit pas moins de
cette précaution. En effet le Roi de France
répondit froidement qu'il agréoit la disposition,
que S. A. R. témoignoit de lui remettre la
Citadelle de Turin (c'étoit un pas d'avance

20. mai
1690.

qu'on prenoit) aussi bien que Ferrer, qu'il n'^{81.}
avoit pas le tems d'attendre ce que le Comte Brovana
avoit à lui dire, pour ne pas retarder la marche
de ses troupes dans le Milanois. Après une
réponse si peu consolante il n'y avoit plus qu'un
parti à prendre. Toute fois le Duc envoya encore
à M. de Catinat le Marquis de S. Thomas et
le Marquis Ferrero soit pour le porter à adoucir
les conditions, soit pour gagner du tems. Le Général
François loin de rien changer à la dureté des premières
demandes, déclara de plus que les trois mille hommes
de pied, et les huit cent chevaux qu'on étoit convenu
de faire servir au delà des monts, devoient avec les
propres de France marcher dans le Milanois. C'étoit
forcer le Duc à rompre toute neutralité, et entrer
en guerre contre l'Empereur, le Roi d'Espagne, et
leurs alliés. On fit encore proposer à M. de Catinat
de remettre les deux places entre les mains du Pape,
ou des Suisses, et d'y destiner pour Gouverneurs
les personnes que S. M. agréeroit. Des propositions
si raisonnables ne furent point acceptées.

Heureusement les secours que le Marquis de Fuensaldia

Gouverneur de Milan avoit offert n'étoient pas loin.

3. juin
1690.

Lorsque le Duc vit que tout autre moyen étoit inutile pour le garantir de l'esclavage, auquel on vouloit le réduire, on fit donner avis au Comte de Brandis qui étoit à Milan, et qui signa le 3. juin le traité d'alliance offensive et défensive avec S. M. Catholique et ses alliés. Le Duc voulut publier lui même ce traité aussitôt qu'il l'eut reçu du Comte de Brandis qui l'avoit signé à Milan. Il sortit de son Cabinet dans l'antichambre, où une Cour nombreuse de la plus grande noblesse étoit assemblée. Il parla d'une manière fort affable, mais grave et majestueuse des sujets de mécontentement que la France lui avoit donné, et du dessein qu'elle paroissoit avoir de le réduire à une condition indigne d'un Souverain, de la nécessité qui le portoit à accepter le secours que l'Empereur et ses alliés lui avoient offert, et déclara le parti qu'il venoit de prendre.

Les hostilités commencèrent près de Verceil, où la garnison de Casal fit quelques sorties pour surprendre des convois, qui venoient de Milan en Piémont. Les paysans des burgades voisines avec quelques soldats d'

ordonnance aux ordres du Comte. S. George. Gouverneur de Serrail tombèrent sur ces détachemens François, et en pillèrent en partie. Ces avantages quoique peu considérables en soi même, servoient à donner de courage à la Nation, et lui faire porter avec moins de regret les malheurs et les charges qu'entraîne la guerre. Mais les chefs des deux armées avoient en vue des objets de plus grande importance. Le Duc de Savoie avec le secours qu'il venoit de recevoir, auroit pu battre leurs ennemis et les cantonner dans leurs places, ou les chasser du Piémont. Il vouloit les attaquer dès les premiers mouvemens; mais il s'aperçut assez tôt que M.^r de Louvigni flamand qui commandoit les Espagnols, unissant la lenteur de son tempérament à la politique du cabinet d'Espagne, ne visoit qu'à empêcher les François de se porter contre l'état de Milan. Le Prince Eugene qui agissant par d'autres principes auroit secondé les dispositions du Duc de Savoie, n'avoit alors ni assez de monde à ses ordres, ni assez d'autorité pour l'emporter sur l'avis du Commandant des troupes Espagnoles. M.^r de Catinat très-persuadé qu'il n'auroit pu -

84. faire tête à l'armée des alliés, ne cherchoit qu'à subsister en campagne en attendant les renforts qui lui devaient arriver de France. Il méritoit cependant de se jeter à Carignan, parce que la situation de cette ville, et la fertilité de son territoire lui donneroit toute la facilité d'incommoder nos troupes, de tenir la capitale dans l'alarme, et d'avoir tout ce que lui étoit nécessaire pour son armée. C'étoit par ces raisons mêmes que dans les guerres de Siémont sous Charles V et François I. les deux Partis avoient toujours cherché à se rendre maîtres de ce poste.

Le Duc après la déclaration de la guerre s'étoit campé d'abord à Moncalier, et ensuite près de Carignan, ayant sa droite appuyée à la Loggia et aux Cassines de Carpenet, et la gauche au bord du Po. M.^r de Catinat qui avoit pris son Camp à Nonc entre Turin et Bignerol, s'étoit approché de Carignan s'appuyant d'un côté à Lombriasque, de l'autre à Brilland. Il détacha de son camp trois mille hommes de pied et quinze cent chevaux pour surprendre Carignan. Le Duc qui en fut aussitôt averti fit occuper par quelques détachemens d'infanterie et quelques escadrons

de dragons les places de la ville, et le château. 88.

Il y eut une escarmouche assez vive, on perdit de nos gens quelques hommes; les François en perdirent davantage, et furent repoussé.

M.^r de Catinal qui craignoit d'être attaqué
étant à deux mille de l'armée des alliés, trouva
bon de s'approcher de Signerol: d'ailleurs il auroit
voulu tirer le Duc de son Camp, où il étoit très bien
posté. Il eut l'avis la nuit du 2 au 3 d'Août
que S. A. R. étoit allé à Turin, et que M.^r de
Louvigni étoit malade. Il fit partir son armée de
Brillant tranquillement; il lui fit faire une marche
de vingt quatre heures pour aller à Carours qui n'est
qu'à quatre ou cinq lieues de Brillant. Cette ville
est à un mille du So, presque à une distance égale
de Signerol et de Salues. La plaine est petite, et
la ville qui est au pied de la montagne, n'est
point commandée. Il y avoit un Château au sommet,
dont il ne restoit presque plus rien depuis que
Les-Diguieres avoient fait la guerre dans ce lieu
avant le traité de Lyon du 1601. Cependant l'
assiète et les retranchemens qu'on y avoit fait aussi

XXI.

Prise de
Carours.

s. d' Août.

bien qu'à la Ville donnoient lieu de faire quelque
 résistance. En effet on refusa de se rendre lorsque
 Catinat les fit sommer. Sur ce refus Catinat la
 fit attaquer par plusieurs détachemens de grenadiers
 et quatre cent fusiliers. On fit sur eux un très-
 grand feu ; mais le retranchement ayant été renversé,
 la porte rompue, et près de trente toises de muraille
 abattues on ne put plus se soutenir. Les ennemis
 y entrèrent, tuèrent beaucoup de monde et pillèrent
 la Ville. Un détachement du régiment de Montferrat
 avec des milices et des Barbets se retirèrent dans le
 Château ; les milices et surtout les Barbets ne croyant
 pas pouvoir être attaqués, eurent le courage de braver
 les ennemis. Ceux-ci en furent piqués comme d'un
 insulte. Le Comte de Montignac alla reconnoître
 la montagne sur laquelle étoit le Château ; il trouva
 qu'il pouvoit être insulté par deux endroits. On
 y monta avec tant d'impetuosité que nos troupes
 eurent à peine le tems de se mettre en défense.
 Elles furent forcées, et passées au fil de l'épée. On
 prétend que nous perdîmes dans ces deux actions
 plus de quinze cents hommes. Le Marquis de Saxe,

Quincy t. 11.
 pag. 272.

Feuquières IV.
 115.

Hode IV. 470.

à qui le Duc envoya ordre d'aller secourir Cavour, ^{87.}
arriva trop tard. Le Marquis que sa fermeté et son
zèle avoient rendu cher à la Nation depuis l'affaire
de Portugal, et qui avoit acquis depuis lors beaucoup
de réputation dans les guerres de l'Empereur contre
le Turc commandoit depuis quelque tems dans les vallées
de Luzerne, mais avec un but différent, depuis que
les conjonctures avoient changé. Car dès qu'il eut
déclaré la guerre à la France, le Duc trouva à
propos d'accorder sa protection aux Vaudois. Il fit
mettre en liberté ceux qu'on avoit fait prisonniers
dans le tems qu'on leur fit la guerre de concert avec
les François, et en reçut une partie à son service.
Le Marquis de Sarelle qui ci-devant les avoit
poursuivis, marchoit maintenant à leur tête avec
environ quatre mille hommes tant de troupes réglées
que de milices. N'ayant point eu le tems de secourir
Cavour, il s'étoit rendu à Barge, lorsqu'il apprit
que M.^r de Feuquieres Maréchal de Camp de Catinat
s'étoit emparé de Luzerne, et que M.^r de Pailli, et
de S. Silvestre qui commandoient sous lui, prenant de
Lignerol le tour des montagnes, avoient attaqué les

88. Tarbets : il accourut pour l'investir; il surprit sur le chemin l'équipage de M.^r de Mailly, que ce Colonel envoyoit à Pignerol : tailla en pièces cinquante Dragons qui l'escortoient, força les ennemis de quitter Luzerne, leur enleva Briquerasque où ils s'étoient fortifiés, et selon les rapports plus exacts de ces actions, leur tua à cette occasion environ six cents hommes. Peu s'en fallut qu'il ne prit à Luzerne, ou à Briquerasque. Fenquieres même avec toute sa troupe.

XXII.
Bataille de
Staffarde.

Cependant M. de Catinat s'avanca des Hocquets de Cavours vers Saluces, feignant de vouloir s'emparer des hauteurs qui sont aux environs de cette ville. La marche étoit dangereuse. Le Duc de Savoie voulut profiter de l'avantage que l'ennemi sembloit lui donner de le battre en flanc, ou de lui prendre à coup sur l'arrière garde. Il s'avanca pour l'attaquer jusqu'à l'abbaye de Staffarde à trois mille de Saluces. Il se posta dans ces casernes près de cette abbaye. Il avoit sa droite couverte d'un ruisseau qui coule là près appelle Saccabonelle : à la gauche il y avoit des marais. La lenteur de M.^r

de Louvigni qui faisoit toujours des projets, mais qui
 trouvoit toujours des difficultés lorsqu'il étoit question
 d'attaquer l'ennemi, fut cause qu'on n'appuya
 point la gauche à une vieille digue du So au delà
 de laquelle étoit un terrain fort-avantageux, où l'
 on se seroit trouvé à la même hauteur que les casernes
 aux quelles le Duc avoit appuyé son aîle droite. Le
 Général François qui connut l'avantage qu'il pouvoit
 tirer de cet endroit, voulut venir à une action générale.
 Victor Amédée qui avoit marché pour livrer la
 bataille, résolut de la recevoir, quoique M.^r de
 Louvigni qui commandoit les Espagnols fit difficulté
 de le suivre. C'étoit le 17. Août, et le jour fort
 avancé. M. de Catinat en employa le reste, et
 toute la nuit suivante à faire venir les troupes qui
 avoient attaqué les hauteurs de Saluces. L'action
 commença le lendemain à la pointe du jour, on
 attaqua l'Infanterie Piémontoise qui étoit placée
 dans les Casernes; comme elle étoit trop éloignée du
 Corps de bataille, elle fut forcée avant que la bataille
 commençât sur le front des deux armées. Le Marquis
 de Feuquieres qui commandoit au centre l'infanterie

Solar trait. e

fatti di Vitt. Am.

Quincy hist.

mil. Vie du

Prince Eugene.

18. août

1690.

60. François la fit avancer à mesure qu'on emportoit
les caissons. Une partie se porta à la vieille digue
qu'on avoit négligé d'occuper. Le mouvement des
Francois mit l'aile gauche de notre cavalerie sous
le feu, et on la força bientôt à quitter le terrain, et
à se placer plus en arrière que n'étoit l'infanterie.
L'aile droite de la Cavalerie françoise eut ainsi le
moyen d'occuper le terrain que notre aile gauche
venoit de quitter. On se disputa le champ, et la
victoire avec tous les efforts possibles. Victor Amédée
donna des preuves étonnantes de sa bravoure, il
courut lui même de tous côté pour chercher Louvigni,
afin de l'engager à mettre toutes ces troupes en-
action, ce qu'il ne pût obtenir. Il fut enfin
contraint de céder, et de se retirer à Villefranche,
et de là à Pancalier. Les bois et les marais
favorisèrent sa retraite, de sorte qu'il sauva une
bonne partie de son armée. Les françois passèrent
la nuit sur le champ de bataille : le lendemain
marchèrent à Saluces qu'ils prirent sans difficulté.
Ils profitèrent de la consternation qu'avoit répandue
dans le pays la victoire de Staffarde. Maîtres de

Solar.

la campagne ils s'avancèrent à Raconis à dessein de livrer à nos troupes une seconde bataille. Victor Amédée sut l'éviter. Il attendit à Pancalier les secours qui lui venoient d'Allemagne, et du Milanois. Il pourroit en même tems à la sûreté de Carignan. Raconis et plusieurs villages des environs furent forcés de contribuer à la subsistance des ennemis. Revel, et quelques autres bourgs qui entreprirent de se défendre, furent sacagés et brûlés.

Pendant deux mois les deux armées demeurèrent dans leurs camps : le 2. d'octobre M. de Catinat - s'écampa, passa le Po, prit et brula Barge, Bibiane et Luzerne, et força les bourgs et les petites villes qui servoient de retraite aux Barbets.

Feignant d'aller trouver des quartiers d'hiver, XXIII.
il prit la route du Dauphiné ; mais comme il en Prise de Suse.
voulait à Suse, il tira de Signerol de la grosse et Invasion de
artillerie qu'il fit marcher à Chaumont à une la Savoie par
lieue de Suse. En attendant on assembla à Briançon les François.
un Corps d'infanterie. Les troupes qui étoient aux
environs de Signerol, par le Col de la Fenêtre, et
par celui du Collet vinrent se joindre à celles, qui

62. étoient à Chaumont pour assiéger Suse. La Ville se rendoit d'elle-même : la Citadelle bâtie sur le roc qui est le fort qu'on appelle aujourd'hui de S.^{te} Marie soutint l'attaque jusqu'à ce que les assiégeans par un travail grand et pénible montèrent dix pièces de canon sur un rocher voisin. Alors la garnison ne pouvant plus se soutenir, demanda à capituler, et obtint de sortir avec armes et bagages. La prise de Suse facilita aux François la conquête de la Savoie. Il n'y avoit que deux Corps de troupes chacun d'environ 400 hommes : - encore c'étoit la plus part de milices. Un étoit commandé par le Marquis de Sales, l'autre par le Comte de Bernex. Ces deux escadrons se défendirent tant qu'il leur fut possible, gagnant par ça et par là les montagnes : mais à la fin le Marquis de Sales fut pris, et le Comte de Bernex fut obligé de se retirer vers la vallée d'Aoste. Toute la Savoie fut envahie à l'exception de Montmeillan.

Le Duc de Savoie mit à quartier d'hiver les troupes Espagnoles à Turin, les troupes Allemandes et les siennes à Carignan, Pincalier et Carmagnole. Catinat alla passer l'hiver en Dauphiné, où il

Quincy t. 11.
pag. 303-4-5
Hode IV. 476.

attendoit toutes les occasions favorables qui pouvoient
 se présenter de faire quelque entreprise même -
 dans la saison plus rude. On ne vouloit point laisser
 de relâche au Duc de Savoie : on auroit voulu l'
 accabler avant qu'il reçut de renfort, et se délivrer
 de la grande diversion que ce Prince faisoit aux
 entreprises que l'on méditoit d'autres parts. L'
 intention du Maréchal de Catinat étoit de -
 commencer la campagne suivante par le siège de -
 Turin. Pour se faciliter cette entreprise il crut
 qu'il étoit de très-grande importance de prendre
 Veillane, ce qui auroit assuré aux François la -
 communication du Dauphiné et du Piémont pour
 fournir tous les secours à l'armée qui auroit
 assiégé la Capitale.

XXIV.

Attaque

de Veillane

1691.

La disposition du Général François portoit
 qu'on attaquât Veillane au même tems de deux
 côtés. Lui même devoit venir à l'attaque du
 côté de Puse, pendant que le Marquis de Feuquieres
 devoit l'attaquer à l'heure qui lui étoit marquée
 du côté de Turin. Feuquieres ou par trop de diligence,
 ou par envie de faire l'exploit lui seul, arriva

64. quelques heures avant les troupes qui conduisoit le Maréchal. Il força effectivement la place dont il fut maître pendant sept ou huit heures. Il n'avoit pas eu tort de craindre que s'il ne se fût hâté le Duc de Savoie ne vint l'empêcher. En effet, M. de R. sitôt qu'il fut averti du dessein des ennemis marcha au secours de Veillane, et en chassa Feuquieres qui fut même obligé pour se sauver de passer de nuit par la montagne, et gagner Signerol, d'où il étoit venu, le chemin de la plaine lui étant barré par nos troupes. On prétend que ce mauvais succès fut la cause de la partialité avec laquelle le Marquis de Feuquieres tâcha dans ses mémoires de relever toutes les fautes vraies ou prétendues que fit M. de Catinat dans ses campagnes, et surtout dans celles de Piémont. Ce fameux Maréchal apprit à l'aise la précipitation de Feuquieres qu'il tâcha de réparer peu de tems après.

XXV.

Retour
des officiers de
trois régimens
qui étoient
en Flandre.

Le Duc eut encore en ce même tems la satisfaction de voir retourner à son service près d'une centaine de braves Officiers presque tous de naissance distinguée. Nous avons dit ci-dessus que dans les

68.

premiers momens de défiance. le Roi de France
avait demandé trois régimens au Duc de Savoie,
et qu'on les lui avoit envoyés. Lorsque on négocioit
avec l'atinat, ce Corps de troupes se trouvoit en Flandre.
La rupture qu'on ne put éviter, laissa ces trois
régimens exposés à rien de périlleux et de tentations.
Et mesure que la méfiance de Louis augmentoit, on
faisoit arrêter et garder à vue les principaux Officiers.
Dès que la guerre fut déclarée, on cassa les trois
régimens, et on forma de leurs débris deux nouveaux
Corps commandés par d'autres Officiers sujets de
France. Les Officiers Piémontois et Savoyards furent
dispersés. On n'oublia rien pour les séduire, et
les porter à trahir leur devoir : il n'y eut qu'un
petit nombre qui cédat aux sollicitations, encore
c'étoit la plus part des François. Ils restèrent dans
une terrible agitation pendant quatre mois sans recevoir
ni lettres du Piémont, ni aucune solde de la France,
ni passeports pour se retirer. Cependant le Duc avoit
envoyé en Hollande le Président ci-devant Abbé
de la Tour, pour résider auprès des Etats Généraux.
Ce Ministre eut le moyen de faire savoir au Comte

de Frosasque qui étoit le premier des trois Colonels, que si on ne leur donnoit point de passeports avant que tout le mois de Novembre fût écoulé, S. A. R. desiroit qu'ils tâchassent de se sauver avec le plus grand nombre d'Officiers qu'il fut possible. Le Comte de Frosasque en rassembla sous différens prétextes la plus grande partie qu'il entretenoit adroitement sans leur confier le secret, parce que si on eut pénétré le dessein, on les auroit empêchés de l'exécuter. Le 29. de Novembre les trois Colonels, c'est-à-dire le Comte de Frosasque, le Marquis de la Cluse, et le Comte d'Alex eurent ordre de se rendre à Tournai, où M. de la Massée Inspecteur Général, et ministre des ordres de M. de Louvois les attendoit. Ce ne fut pas sans crainte de quelque nouvelle violence ou supercherie qu'ils s'y rendirent. Mais Louvois soit qu'il commençât à se repentir d'avoir poussé à bout le Duc de Savoie, dont l'intrepidité et la valeur dans la première campagne toute avantageuse qu'elle parut pour les armes de France, l'avoit surpris; soit qu'il voulut tâcher encore de gagner ces Officiers, et les affectonner à la-

67.

France, leur avoit envoyé les passeports qu'ils demandaient, et un portrait garni de diamans à chacun. Ils acceptèrent les passeports et s'excusèrent avec respect de recevoir les portraits. Après bien d'obstacles qu'ils surmontèrent, ils sortirent enfin des états de France. Ils étoient environ quatrevingt dix, ils se divisèrent en trois escadres de 30. chacun pour trouver moins de difficultés dans la route. Le Comte de Fréasque, et le Marquis de la Cluse vendirent leur vaiselle, et tous leurs équipages pour en distribuer le prix aux autres Officiers qui manquoient d'argent tous comme eux: quelque personne de qualité que M.^r de Fréasque avoit connu, lui prêta aussi des sommes considérables. Le Comte de Gyon Ambassadeur de Savoie en Suisse leur fit tenir de l'argent à Landau sans quoi ils auroient eu de la peine à continuer leur route. Enfin après cinquante trois jours de chemin dans la rigueur de l'hiver ils arrivèrent à Turin au moment qu'on commençoit à craindre positivement que les ennemis alloient attaquer Vice. Le Duc destina d'abord le Comte de Fréasque pour

aller commander dans le Château, et, pour soutenir autant qu'il pourroit les places qui sont sur le bord de la mer de ce côté-là.

XXVI.
Reddition de
la Ville de
Nice.

La Ville de Nice n'étoit pas en état de faire une longue résistance; mais le château passoit pour une des meilleures places de l'Europe, situé fort avantageusement au sud-est de la Ville sur un roc qui borde la mer entre deux rivières le Saillon et L'Imbia; il étoit devenu célèbre pour avoir servi de retraite à Charles III. et à Emanuel Philibert dans sa jeunesse, et soutenu un siège opiniâtre du fameux Corsaire Barberousse l'année 1543; ce n'étoit pourtant qu'une fortification imparfaite, et irrégulière. Le Prince Maurice y avoit ajouté quelques ouvrages lorsqu'il eut le gouvernement du Comté de Nice après son mariage. Charles Emanuel II. auroit bien voulu la fortifier selon l'architecture moderne comme il avoit fait à Verceil: mais sa mort prématurée ne lui en laissa pas le tems. Victor Amédée avoit pensé de le faire lui même, et l'an 1689 il y étoit allé en personne pour le visiter et y donner ses ordres: mais la

69.
guerre survint avant qu'il pût exécuter les desseins
que M. de la Marche, et M. Guibert habiles
Ingénieurs en avoient donnés. Le Comte de Foscasque
qui fut destiné à la défense de ce Château, aux
premiers bruits qui annoncèrent les mouvemens des
Francois de ce côté-là fit à la hâte ce qu'il put
pour le mettre en état de défense. Il auroit souhaité
que la bourgeoisie eut fait tant de résistance que
l'on pût retarder de quelques jours l'attaque de la
forteresse pour avoir le tems d'achever les ouvrages et
les préparatifs nécessaires pour soutenir sa place au
moins un mois, en attendant le secours de Siémont.
Depuis trois siècles que Nice étoit sous la domination
de nos Princes, les Nicards avoient toujours donné
des marques de leur fidélité et de leur attachement;
mais dans cette occasion on prétend qu'une longue
habitude à la paix les avoit un peu amollis : ils
craignoient les fatigues, et plus encore les dangers
de la guerre, et les maux qu'entraîne un siège.
D'ailleurs plusieurs gentilhommes de la ville et
de la province étoient passés au service de France
avant qu'on doutât de la guerre qui s'alluma

1691.

Rélation du
Comte de
Frosasque.
Solar cit.

entre la France et la Savoie. Ceux-ci avoient des liaisons et des rapports avec les autres citoyens : gagnés par les promesses des Ministres, et des Généraux François, à qui ils s'étoient attachés, ils tâchèrent de corrompre ou d'intimider leurs compatriotes, de sorte que le Marquis de Tournon Gouverneur de la Ville, et le Comte de Frosasque Gouverneur du Château se sont plaints de n'avoir pas été secondés par les gens du pays. Ceux-ci après avoir fait des difficultés de recevoir la garnison en ville, sous prétexte d'un privilège qu'ils alléguèrent de défendre eux mêmes la Ville, arrachèrent presque de force les clefs des mains du Gouverneur pour les rendre aux François. On négligea aussi de garder le passage du Var, par l'infidélité d'un homme à qui le Marquis de Tournon se fioit beaucoup. Cet homme eut ordre d'aller en Provence, et de s'avancer jusqu'à ce qu'il se fut assuré en quel endroit étoient les troupes qu'on disoit destinées contre Nice. On ne le vit plus reparoitre, et on ne sut plus de nouvelles de lui, que lorsqu'on n'y pensoit plus.

En attendant les ennemis ayant passé le Var, ils commencèrent par s'emparer des petits forts qui sont au levant. S.^t Hospice qui n'est qu'un Donjon, ou étoile revêtu sur une langue de terre entre Villefranche et Monaco, céda d'abord. Villefranche qu'on attaqua par terre et par mer ne put pas tenir long-tems. On y entra à cause d'un bastion défectueux. On comptoit que Montalban bâti sur une colline qui sépare Nice de Villefranche dut retarder au moins de quelques jours les ennemis; le Gouverneur avoit même protesté au Comte de Frosasque qu'il ne se seroit rendu qu'aux dernières extrémités, la mèche à la main, et assis sur un baril de poudre. Cependant il se rendit au bout de deux heures sans avoir tiré un seul coup de canon. On avoit aussi quelque sujet de croire que dans les Compagnies que S. A. R. avoit formées deux ans auparavant de gens du pays, et qui faisoient la principale partie de la garnison du Château, il ne se trouva quelque sujet gagné par l'ennemi et qu'on avoit peine à reconnoître, de sorte que

Prise des trois forts
de Villefranche
de Montalban
et de S.^t Hospice.

Mem. Mss. du
C.^{te} de Frosasque
Quincy hist. mil.

le Comte de Frosasque avoit voulu en renvoyer la plus part pour s'assurer de se défaire de ce petit nombre, dont la fidélité lui étoit suspecte. Il avoit écrit au Duc pour le prier de lui envoyer d'autres troupes, qui ne pussent avoir aucune relation avec ceux qui étoient dans l'armée des ennemis. Il indiqua même le chemin qu'on pourroit leur faire tenir pour les faire venir en sûreté. Mais la Ville s'étant rendue trop vite, il fallut penser à se servir de ce qu'on avoit, et comme l'on pouvoit. Une bonne partie n'étoit pas encore remise d'une maladie qui l'avoit attaquée quelque tems auparavant.

XXVIII.

Malheur qui
cause la perte
du Château
de Nice.

Cependant le Comte de Frosasque et sous lui le Chevalier de Villafallet, et le Comte de Briouque étoient bien résolus à se défendre, et sans un accident qui mit le feu et fit sauter le magasin, et renversa la plus grande partie des murailles, qui formoient la fortification, on auroit soutenu les attaques pour un tems considérable : on sut la cause de cet accident lorsque la place fut rendue. Deux soldats sortant du magasin à

73.
poudre avec chacun un baril de poudre qu'ils
portaient aux batteries, entendirent crier gare la
bombe. Effrayés par ce cri, ils laissèrent tomber
les barils dont ils étoient chargés. Il en sortit
une traînée de poudre qui s'étendit jusqu'à
une Tour qui servoit de magasin. Des bombes
tomberent sur le magasin à poudre, crèverent
les voutes qui le couvroient, et le firent sauter
avec un horrible fracas. Une partie du Donjon
fut renversée; le canon démonté, et quatre ou
cinq cens hommes furent tués ou blessés. Cet
accident mit les assiégés en consternation, l'
ennemi put s'avancer plutôt qu'il n'avoit
espéré, et il eut de la peine à croire que l'
on demandât de bonne foi à capituler. Le
Gouverneur qui sut se faire valoir, demanda
des conditions fort-hautes: mais voyant le peu
de troupes qui lui restoit, presque hors d'état
d'agir, il plia adroitement: l'on convint -
enfin que si dans quatre jours on n'étoit secouru
par une armée, on livreroit la porte du Château,
qu'on sortiroit avec armes, ~~et~~ bagages, et tambour

battant, mèches allumées, drapeaux déployés : qu'on pourroit se retirer à Oneille ; qu'on y emporteroit quatre pièces de canon, en s'aidant même pour cela des vaisseaux François. Ces conditions sauvèrent la Ville d'Oneille.

XXIX.

Oneille sauvée

Cette ville est située à l'orient de Nice, elle n'étoit point munie, et presque sans garnison. Lorsqu'une partie de l'armée Française s'y porta après avoir pris le Château de Nice, on étoit si bien disposé de se rendre, qu'on avoit déjà nommé les députés pour régler les conditions. Mais le Comte de Fréasque s'y jeta avec deux mille hommes, et le peu de canon qu'on emportoit de Nice. Il fit tirer sur les vaisseaux François. Pendant qu'on faisoit de part et d'autre tous les efforts, un orage violent obligea les François de se retirer, et la place fut sauvée.

Hist. V. 23.

XXX.

Veillane prise.

Cependant une autre partie de l'armée qui étoit à Nice passa en Siémont avec le Maréchal de Catinat. Ce Général voulut d'abord reprendre Veillane, que Feuquieres avoit prise et perdue. Victor Amédée après la perte de Nice dans la

campagne précédente avoit voulu la fortifier ; mais il n'eut pas le tems . La garnison du Château après quelque résistance fut obligé de se rendre à discrétion .

12. gmbre
1691.

L'armée Française s'empara ensuite de Rivoli, et brûla le Château qui étoit une maison de campagne du Duc de Savoie . Il y avoit une quantité de peintures fort belles et fort estimées : tout cela périt dans cet embrasement , qui ne laissa que de la cendre . Il est sûr que M.^r de Catinat demeura spectateur tranquille de l'incendie , et il parut même le presser en personne , et ce fameux général tant vanté aujourd'hui par sa modération, et sa philosophie , ne donna à cette occasion aucune marque de l'une ni de l'autre , ni même de l'égard qu'on est accoutumé d'avoir pour les maisons des Princes . Le Duc en vit les flammes de la montagne de Turin , et pendant que les courtisans lui en témoignoit leurs regrets, R. dit qu'elle auroit souhaité que toutes les maisons eussent le même sort , pourvu qu'on épargnât celles de ses sujets .

XXXI.

XXXII.

Sentimens
généreux
de Victor
Amedée.

Les Duchesses
de Savoie
se retirent
à Vercil.

Le nombre des troupes, et l'attirail de tout ce qu'il falloit pour quelque grande entreprise, faisoient croire selon toute apparence que le dessein des François fut d'assiéger Turin. Le Duc résolu de faire face à l'ennemi de quelque côté qu'il se présenta, jugea à propos de faire partir de Turin Madame Royale sa Mere, et la Duchesse son Epouse. On choisit pour lieu de plus grande sureté la ville de Vercil très-bien fortifiée depuis peu et la plus éloignée de toute insulte par sa proximité à l'Etat de Milan. Elles partirent le 1.^{er} de Juin, s'embarquant sur le Po un mille au dessous de Notre Dame du Sion. Elles arrivèrent à Trin le même jour, et de là passèrent à Vercil. Leur départ augmenta dans le sece et dans le peuple l'épouvante que l'effet des bombes y avoit jetté, de sorte que la plus part des Dames, et une partie de la Bourgeoisie se retira aussi de Turin emportant ce qu'on avoit de plus cher et de plus précieux. Quelques uns cherchèrent les endroits les plus

reculés du Piémont, d'autres se retirèrent dans
des pays étrangers. Il ne resta presque à Turin
que les personnes capables de porter les armes.
Cependant l'armée Française qui paroissoit sur le
point d'attaquer cette Capitale eut ordre d'aller faire
le siège de Carmagnole.

Cette Ville est au centre du Piémont à une XXXIV.
distance presque égale de Turin, de Signerol, de Suse de Carmagnole
Saluces, de Coni, et d'Asti. Ce fut cette position an 1692.
et cette proximité à la Capitale de son état, qui
porta Charles Emmanuel I. à faire le change de
la Brèche et du Baugey avec le Marquisat de
Saluces, au quel Carmagnole appartenoit. Depuis
qu'elle fut incorporée aux états de Savoie on en
avoit négligé les fortifications. Il y avoit --
cependant une garnison de trois Régimens, Duc de
Savoie, Croix blanche, et Piémont Dual, avec
quelques troupes Allemandes et un Corps de milices,
qui avoit à la tête un fameux Capitaine Sébastien
Sequin qui ayant été un des chefs des mutins de Quincy II. 422.
Mondovì avoit depuis obtenu sa grace. Cette
garnison ne fut pourtant pas suffisante à la --

78.

défendre contre une armée forte et nombreuse d'ennemis, et M. de Catinat qui la commandoit avoit sous lui trois Officiers généraux des plus estimés, Bullonde, Feuquieres et le Duc de la Ferte. En moins de trois jours depuis que l'armée fut campée en ligne de circonvallation la Ville et la Citadelle se rendirent.

XXXV.

Siege de Coni.

Ce ne fut pas de même de Coni que M.^r de Catinat fit assiéger quelques jours après. Cette Ville célèbre par tant de sièges qu'elle soutint avec beaucoup de gloire, et bâtie sur un coin de colline entre deux rivières Gez et Sture, qui s'unissent pour en faire une seule presque aux pieds de ses murailles. C'est de cette position qu'elle a eu le nom de Cuneo ou Coni. M. Feuquieres, qui persuada à M. de Catinat cette entreprise, eut bien sujet de s'en repentir. La conduite en fut donnée à M. de Bullonde, qui se laissa gouverner par Lapara ingénieur habile mais huzardeux. Cependant il s'en falloit beaucoup que cette place fut alors dans l'état qu'on la voit à présent. La garnison n'y étoit pas non plus considérable :

elle n'étoit composée que de cinq cens hommes de milices de Mondovì avec six ou sept cents Religioneux Vaudois, et quelques François réfugiés. L'artillerie n'y étoit point abondante. Mais le Comte Rovero qui en étoit Gouverneur, les Comtes Brogne et Vibo, et M. Julien qui commandoient sous lui; les deux ingénieurs Garroï et Guibert étoient tous hommes de coeur, et résolus. La bourgeoisie témoigna beaucoup de zèle pour le service de son Prince. Les prêtres mêmes et les moines ne se contentèrent pas d'aider avec leurs prières à la défense de la place, mais ils prirent aussi les armes comme les autres citoyens.

*Scudi di Cuneo
pag. 248.*

M. de Fenquieres qui conduisit l'avant garde dès qu'il fut arrivé à Tarantasque à trois lieues de Coni, envoya sommer les Sindies de la ville de se rendre, menaçant en cas de résistance tous les maux qu'on peut craindre en telles occasions. Le Sindie porta la lettre au Gouverneur, on la lut aux Officiers Commandans, et on répondit à M. de Fenquieres qu'on étoit prêt à se défendre jusqu'à la dernière goutte de sang. La place fut investie,

*Marquis de
S^t Simon
hist. de Coni*

et la tranchée ouverte : il y eut plusieurs actions de vigueur. S. A. R. qui n'ignoroit pas l'état de la garnison se hâta de la secourir. En attendant les renforts qui devoient lui conduire l'Electeur de Baviere et le Prince Eugene il fit marcher cinq cens hommes de Mondovì sous le commandement du Marquis de Bernese, et du Comte Garretti de Ferrere. Ils firent si bien leur chemin par leur adresse, et par le soin qu'eut le Gouverneur d'envoyer à leur rencontre un détachement pour les escorter, qu'ils entrèrent heureusement dans la Place. Six jours après arriva aussi le Marquis de Voguere avec le bataillon de Saluces qui battit en flanc une partie des assiégeans du côté de Notre Dame du Bos qui est au levant de la Ville. L'armée ennemie reçut aussi des renforts. Deux bataillons de Flandre, et de Beaujolois arrivèrent deux jours après le comte du Marquis de Bernese. Dans ces entrefaites le Marquis de Fouquieres fut commandé pour aller relever la garnison de Casal. Ce fut précisément dans le tems que le Duc de Baviere et le Prince Eugene approchoient de Coni. Le Duc l'avoit-

22. juin

81.
envoyé en diligence avec quatre mille hommes qui
devaient être joints par six mille hommes de milice
de Mondovì. M. de Bullonde qui restoit seul en
chef au siège de Coni eut peur d'être serré, et pris
au milieu entre la place et les secours qui arri-
vaient. Il décampa de là avec une telle précipi-
tation qu'on lui fit après son procès pour avoir
manqué par sa manoeuvre un siège qu'on croyoit
bien avancé. Parmi plusieurs relations, qui parurent
imprimées de ce siège, on a vu aussi un plaidoyer
qui fut fait pour la défense de ce Général lorsqu'
il fut arrêté, et qu'on lui fit son procès. M.
de Feuquieres qui peut-être par modération ne
parle point d'avoir été absent lors de la levée
du siège, blâme seulement M. de Bullonde, et son
ingénieur Lapara d'avoir contre son sentiment
poussé un bryan qui se portoit à l'angle saillant
de la contrescarpe que les assiégés firent abandonner:
on lit dans l'histoire du Prince Eugène que M.
de Bullonde a été intimidé par une lettre que ce
Prince écrivoit au Comte Rovero pour l'avertir
qu'il venoit le secourir avec dix mille hommes.

Quincy 423.

XXXVI.

Levée de
ce siège.

Tom. IV. c. 97.

pag. 196.

Tom. I. p. 141.

L'homme qui portoit cette lettre, comme le Prince et le Duc avoient bien prévu fut pris par les ennemis qui en furent trompés.

XXXVII.

Divers mouvemens
de Catinat.

Après la levée de ce siège les troupes ennemies se rallièrent dans un seul camp à Villastellon en un endroit qu'on appelle la Gorra. On croyoit que Catinat pensât à faire le siège de Verruc, mais il ne fit que jeter du secours dans Casal. Il craignoit probablement que les nouveaux secours des alliés qui venoient grossir notre armée n'attaquassent cette place. On craignoit d'autre côté qu'il dût marcher avec toute l'armée pour attaquer Coni une autre fois. Quoique supérieur en troupes, il ne voulut pourtant pas s'y hasarder : il se contenta d'accompagner jusqu'à Soirin les détachemens qu'il envoya à Casal, et se rendit au même camp de Villastellon, et de là s'approcha de Signerol passant le Po, et se joignant à un corps de troupes qu'il avoit laissé à Carignan. Le Duc étoit campé sous Moncalier, à deux mille de Villastellon. Lorsqu'il sut que les François s'en éloignoient, il s'avança pour les suivre, et comptoit

de les attaquer. Mais il les trouva si bien couverts
des bois qui étoient à la Loge et à Carpenet qu'
il ne voulut point s'engager dans une affaire où
les ennemis avoient l'avantage du nombre et du
poste. Il retourna par son chemin, passa le Po,
et alla se camper aux granges du Sabbion entre
Carignan et Moncalier. Solaro

Le reste du secours arrivoit en attendant. Le
Marquis de Leganez conduisoit des troupes Espagnoles XXXVIII.
du Milanois. Le Comte Caraffa Maréchal d'armes Electeur de
de l'Empereur, et son plenipotentiaire en Italie, Baviere
comandoit une partie des troupes impériales qui à Turin.
n'étoient pas avec le Prince Eugene. L'Electeur
de Baviere conduisoit les siennes propres. Chombert
commandoit les Anglois. Toutes ces troupes unies
à celles du Duc de Savoie faisoient un corps d'
armée beaucoup supérieur à celle de Catinat, de
sorte qu'on auroit pu non seulement chasser les
Francois du Piemont, mais porter la guerre en
Dauphiné. Mais la jalousie et les vues particu-
lières de tous ces différens chefs rendirent presque
inutiles toutes ces forces. Le Marquis de Leganez

pour faire lui seul quelque action remarquable, et pour éviter d'ailleurs les querelles de précédence avec les Impériaux, en se tenant séparé d'eux, vouloit aller secourir Montmeillan. Chombert aussi étoit porté à tout ce qui pût faire de la diversion du côté de la basse Allemagne et de la Hollande, également prêt à combattre les François en Siémont, ou à les poursuivre en France. Pour l'Electeur de Baviere il souhaitoit de se signaler en quelque occasion que ce fut. On étoit persuadé que ce Prince aimoit autant l'avantage du Duc de Savoie que sa propre gloire. C'est pourquoi on lui fit à Turin et dans tout le Siémont des accueils extraordinaires. Une partie de la Cour alla au devant de lui, et la ville sortit presque toute à sa rencontre. Il alloit alors merveilleusement d'accord avec Victor Amédée, et le Prince Eugene. Mais le Comte Caraffa gâta toute cette harmonie par des prétentions singulières, des vues d'intérêts particuliers, et des maximes peut-être bonnes et justes en général, mais appliquées mal à propos. Il vouloit absolument épargner ses troupes

XXXIX.

Secours d'
Allemagne
rendu inutile
par l'ambition
de C. Caraffa.

avec les quelles il comptoit d'aller exiger des contributions dans les Etats des Princes Italiens de l'Assaux de l'Empire. Il s'opposa en même tems au dessein de Leganez d'aller secourir Montmeillon sous prétexte qu'il ne falloit point affoiblir l'armée en la divisant. Solaro

M. de Catinat ayant décampé de Carignan alla se poster à la Motte de Carmagnole. Le Duc de Savoie, l'Electeur de Baviere, le Prince Eugene étoient également d'avis d'aller l'attaquer dans l'espérance de le combattre en profitant de l'ardeur des troupes nouvellement venues, et de la supériorité du nombre. Après bien de conseils qu'on tint à ce sujet, on résolut d'aller le combattre. On se mit en marche. On devoit passer le So près de Sancalier; l'eau étoit si basse qu'il auroit été guéable même aux gens à pied. Mais comme l'ennemi n'étoit qu'à deux mille de là, le Comte Caraffa s'entêta dans la maxime qu'on ne passe point de rivières en face de l'ennemi. On perdit dans des contestations le tems qu'on devoit employer à s'avancer au.

combat. Catinat d'icampa. de la Motte de Carmagnole, et alla se poster tout au tour de Saluces, pour se couvrir des hauteurs de cette Ville, il brûla sur son chemin tous les magasins qu'il avoit faits, et toutes les granges qu'il trouva. Le Duc de Savoie passant après lui à Moretta, une multitude de paysans se présentèrent à lui pour lui représenter leur misere et la disette des vivres dans laquelle l'ennemi les avoit laissées. S. A. R. tira une grosse bourse qu'il avoit, et la versa devant eux. Cet argent n'ayant point suffi pour secourir tous ces misérables, il prit le collier d'or qu'il portoit au col, il fit en pièce la chaîne, dont il étoit formé, et en distribua les morceaux à ces pauvres gens.

XL.
Générosité
charitable
de S. A. R.

XLI.
Carmagnole
recouvrée.

Cependant il envoya le Prince Eugene investir Carmagnole avec quinze cens chevaux. Il y alla lui même quelques jours après avec le Duc de Daviere, et le gros de son armée. Il reconnut la place, observa autant qu'il put les ouvrages que les François y avoient fait faire depuis qu'ils s'en étoient rendus maîtres, et il détermina

de l'assiéger. Les deux Princes firent travailler ^{87.}
aux lignes de circonvallation, firent ruiner les
ecluses que Catinat avoit fait faire sur le Po,
afin de conduire les eaux autour de la Ville.
On employa dix mille hommes à ces travaux;
de sorte qu'en peu de jours on en vint à bout.
On ouvrit la tranchée le 31. juin, on posta les
gros canons que S. A. R. fit venir de Turin. On
forma trois attaques, un de Piémontois, l'autre d'
Allemands, et le troisieme d'Espagnols. M. de
Catinat n'ayant pu empêcher ce siège, ni secourir
la place, la garnison après avoir esuyé le canon
pendant quelques heures demanda à capituler. On
accorda les conditions honorables à la garnison,
qui fut escortée jusqu'à Signerol. Les ennemis
abandonnèrent ensuite Jossan, Savillan, et
décampèrent de Saluces.

Le Duc après avoir recouvré Carmagnole,
voulut encore faire quelque tentative pour reprendre
Suse, et s'ouvrir le chemin pour envoyer des
troupes en Savoie. Il fit avancer pour cela le
Comte de Grosasque avec deux cens hommes par le

Solaro
Quincy hist.
mil. Tom. IV.

col de la Fenetre, qui est dans la vallée de Serouse et celle de Suse. Le Général françois s'alla poster entre Rivoli et Veillane pour harceler nos troupes, mais il n'y eut point d'action remarquable. Comme l'on étoit à la fin de Novembre, les Espagnols retournèrent dans le Milanois pour prendre quartier, les troupes impériales allèrent le prendre dans le Montferrat, dans le Mantouan, et dans les autres états des Princes Vassaux de l'Empire. Il ne restoit en Piémont que les troupes Piémontoises.

Quincy
p. 429. et
437.

XLII.

Le Duc va à Milan et tâche en vain d'envoyer du secours en Savie.

Victor Amedée alla ensuite à Milan, où l'Electeur de Baviere, le Prince Eugene, et le Marquis de Leganes l'avoient pressé de se rendre pour des fêtes qu'ils lui vouloient donner. Le Comte Caraffa dont le Duc avoit été si peu satisfait dans les opérations de la campagne, lui rendit aussi moins agréable cette partie de plaisir. Il s'avisa d'entrer en concurrence de cérémonial, à cause qu'il étoit plenipotentiaire de l'Empereur, et de marchander les visites. On en fit des remontrances si vives à

la Cour de Vienne. que peu de tems après il fut ^{89.}
rappelé. Mais son obstination laissa perdre
en attendant au Duc une des meilleures places
qui lui restoient. Pendant que les Princes étoient
à un souper chez le Gouverneur, au moment
qu'on devoit commencer un bal, il arriva un
courrier au Duc de Savoie portant avis que
Montmeillan étoit assiégé. M. de Catinat en
avoit ordonné le bombardement et le blocus dès
l'hiver précédent, lorsque par le Dauphiné il alla
attaquer Nice. Le blocus dirigé par M. Ruth,
et ensuite par M. de la Hoguette dura toute
l'année. Catinat qui avoit terminé si glorieu-
sement la campagne, puisqu'avec des forces infé-
rieures à celles des alliés, il n'avoit point été
battu, se porta lui même à en faire le siège
au commencement de Novembre lorsque les troupes
des alliés eurent pris quartier : sur cet avis le
Duc pressa les Généraux des alliés d'envoyer
de leurs troupes pour soutenir cette place. Mais
ils s'en excusèrent sur ce que les troupes
étoient fatiguées par une campagne assez longue,

qu'on ne faisoit que terminer. Victor Amédée, peu satisfait de cette réponse, retourna à Turin, et donna ordre au Marquis de Savelle d'aller à la vallée d'Aoste, et d'y assembler tout ce qu'il pourroit de soldats et de milices. Il fit partir des provisions de bled qu'il avoit fait venir d'Alexandrie. Il se proposa en même tems de gagner une montagne qu'on voit de Montmeïllan pour avertir par des signaux le Gouverneur des secours qu'on lui envoyoit; et il fit pour cela assembler des pionniers. Mais tous les soins et les dépenses qu'on fit à cet effet furent inutiles. Catinat dès qu'il se fut emparé de Suse avoit envoyé douze bataillons pour garder le passage du petit S. Bernard, qui étoit le seul par où nos troupes pouvoient passer en Savoie, depuis que les ennemis étoient maîtres de Suse. On ne pouvoit forcer ces bataillons sans y envoyer beaucoup de monde, et le Duc ne vouloit point d'égarnir le Piémont. Il fallut donc abandonner à ses forces et à sa garnison la Ville et le Château de Montmeïllan.

Le Marquis de Bagnase ne voulant pas trop ^{91.}
affaiblir la garnison du Château pour soutenir la
ville, en laissa la défense à la Bourgeoisie, qui
après avoir soutenu un blocus de douze à quatorze
mois et dix jours de tranchée ouverte, demanda
permission de capituler. Le Gouverneur fit retirer
dans le Château les cloches et tout ce qu'il y
avoit de précieux dans la Ville, et consentit qu'
on capitulât et se réduisit à la défense du
Château avec environ cinq cens hommes qui lui
restoient de sa garnison. Ce château étoit bâti
sur la pointe d'un rocher escarpé : il commandoit
les passages des montagnes. L'épaisseur de ses
murs étoit de vingt trois pieds : les autres ouvrages
qui l'environnoient, le faisoient passer pour
imprénable. L'armée de France y avoit échoué
sous Richelieu l'an 1630. Sous Henry IV.
les Ducs de Crequi, et de Sully s'en rendirent
maîtres plus par la lâcheté du Gouverneur, que
pour leur bravoure. On avoit ouvert la tranchée
quelques semaines avant l'arrivée de Catinat :
il arriva et fit pousser les approches. On fit-

XLIII.

Catinat prend
Montmeillan.

Solar 157-70.

92. Des logemens la nuit du 25 au 26 de Novembre.
du côté de la Ville à un jet de pierre des
ouvrages extérieurs, et du côté de la campagne
à la portée du pistolet. Les assiégés eurent
ensuite beaucoup de peine à continuer la tranchée
jusqu'à la demi-sappe. Ils y trouvoient de
tems en tems des ridans de rocaille, qu'ils
étoient obligés de faire percer par les mineurs :
dix ou douze toises d'ouvrage étoient le fruit
d'un long et pénible travail. Ils établirent des
batteries de canons et de mortiers, tirèrent plu-
sieurs boyaux, et au bout de dix jours se
logèrent sur le bord du fossé, où le terrain
se trouva bon. Il leur fallut percer la contre-
scarpe : quatre jours après le mineur François
trouva la muraille du revêtement du fossé, et
commença à travailler à des ramaux à droite
et à gauche pour sa mine : il fut deux jours
à la charger : aussitôt qu'elle eut joué les
assiégés sortirent des boyaux avec des sacs à
terre, et des sacs à laine. Laparra qui conduisit
les travaux de ce siège, plaça lui même les

Quincy 11.
433.

9. xmbre

travailleurs avec beaucoup d'intrépidité. On fit un feu prodigieux de part et d'autre pour empêcher, et pour favoriser le logement, mais celui des assiégés fut supérieur, et le logement fut fait, et assuré. Deux jours après le mineur fut attaché au bastion de Beauvoisin : c'étoit l'endroit faible de la place, et l'objet Ibid. 436. de l'attaque. La muraille qu'il devoit percer étoit d'une épaisseur prodigieuse, il falloit y creuser dix huit pieds pour que la mine put être avantageuse, et les mineurs n'en pouvoient faire que trois pieds en vingt quatre heures. Les assiégés pour empêcher cette mine travaillèrent à creuser un fourneau, ou plutôt une contremine ; une bombe tirée au hazard y Ibid. 437. mit le feu, et fit sauter une partie du bastion. M. de Catinat qui se trouvoit par tout, détacha promptement des grenadiers pour reconnoître l'état où pouvoit être ce bastion. Ils s'y logèrent sans aucun obstacle. Il y avoit encore dans la place trois cens milliers de poudre, mais elle n'avoit plus que deux cens hommes,

encore étoient-ils presque hors d'état de servir. Le Gouverneur fut forcé de capituler après cinquante jours de tranchée ouverte. Il sortit avec armes et bagages et trois pièces de canon. Comme il étoit très-difficile de les tirer du Château, et presque impossible de les conduire par dessus les montagnes, on convint que les François en donneroient trois de Signerol. On compte la prise de Montmeillan comme l'exploit plus considérable de toutes les opérations qu'ait jamais faites M. de Catinat, d'ailleurs si habile et si expérimenté, et qui eut en récompense le bâton de Maréchal deux ans après. Ce fut aussi une des pertes considérables qu'ait fait Victor-Amédée qui se vit dépourvu de toute la Savoie.

X L. IV.

Nouvelle tentative
du Roi de
France pour
s'attacher le
Duc de Savoie.

Hist. du Prince.
Eugene Solar
ubi supra.

Cependant le Roi de France désiroit toujours ardemment de se l'attacher. Avant que de faire raser Nice et Montmeillan il envoya secrètement à Turin M. de Chamley pour tâcher de l'attirer. Il lui écrivit une lettre de sa main, et lui fit écrire par le Duc d'Orléans son Beau-pere. Par les instructions dont on chargea M. de Chamley, le Roi de France offroit la restitution de tout ce qu'

98.
on lui avoit occupé, la cession de Ségno et de-
Fenestrelles, la neutralité du Milanois, le dépôt de
Casal aux mains du Sape, la garantie de S. Sainteté,
de la République de Venise, et des Suisses. Rien
de tout cela ne put l'ébranler : il refusa même
d'accepter la lettre que le Roi lui écrivit de sa
propre main pour ne pas donner de l'ombrage à
ses alliés. On rapporte à cette occasion une répartie
fière et résolue de Victor Amédée qui montre son
esprit ferme, et la confiance qu'il avoit dans ses
ressources. Comme l'Envoyé de France ne néglexa
rien pour le persuader à accepter la neutralité et
les conditions que le Roi lui offroit, il ne manqua
pas aussi d'insinuer qu'après tant de pertes que
le Piémont avoit faites avec la lenteur des secours
d'Allemagne et d'Espagne, S. A. R. auroit
bientôt manqué tout à fait de troupes : Victor
répondit fièrement : je frapperai un coup de pied,
et je les ferai sortir de sous terre. Le Marquis
de S^t Thomas fit connoître à M. de Chamley -
que S. A. R. ne renonceroit point aux engagements
qu'elle avoit pris, et qu'elle préféreroit la -

continuation d'une guerre malheureuse à tout-
accommodement particulier. L'Empereur pour
remarquer au Duc sa reconnaissance le déclara
Généralissime de ses troupes en Italie, ordonna
à ses Généraux de lui obéir en tout ce qu'il jugeroit
de son service, et envoya à l'armée du Rhin le
Général Caraffa qui avoit donné des sujets de plainte
à S. M. R. comme on vient de le dire, et qui
fut remplacé par le Comte Caprara.

XLV.

Le Duc entre
en Dauphiné
et prend
Embrun.

an 1692.

Quincy II.
1773.

Ce qui arriva dans la campagne suivante fit
assez voir que c'étoit avec raison que la Cour
de France tâchoit de gagner le Duc de Savoie :
avec le secours de cavalerie Allemande on le
croyoit encore si bien en état de faire tête, que
M. de Catinat eut ordre de se tenir sur la
défensive. Il plaça ses troupes entre Suse et
Signerol. Cette disposition devoit barrer aux
alliés tout chemin qui pût les conduire dans
les provinces de France. Cependant Victor Amédée
pénétra en Dauphiné précédé par le Général
Schomberg, qui se fit chemin par les vallées
de Luzerne. Et son approche les François qui

commandoient à Embrun craignant qu'il n'en
voulut à cette place se hâtèrent d'en rétablir
les fortifications. Le Marquis de Larre s'y jeta. *Hode V.*
avec trois mille hommes. La ville est située sur 78. 79.
la platte forme d'un rocher escarpé, qui fait partie
d'une montagne qui la commande. Du côté du
rocher elle est inabordable quoique sans murailles
et sans fossés. Du côté de Gap on y monte -
très-difficilement à cheval : on y peut approcher
avec moins de difficulté de l'autre côté. Le
Marquis y fit construire une demi-lune pour
en empêcher les approches. Néanmoins on l'
attaqua par cet endroit. S. A. R. fit auparavant
sommner le Commandant de se rendre : il fit la
réponse qu'on devoit attendre d'un brave Officier.
Il se défendit avec beaucoup de courage, et l'
artillerie joua violemment contre les assiégeans.
Mais après tous ces efforts on fut obligé de
capituler. Les conditions étoient que la garnison
seroit conduite en toute sûreté à Signesol avec
cinquante mulets chargés de bagages : qu'elle
resteroit six semaines sans servir. Le Marquis

et quatre autres Officiers furent exempts de cette condition. Les habitans et surtout les Ecclesiastiques furent conservés dans la jouissance de leurs biens et de leurs privilèges. La prise de cette place coûta à l'armée Savoyarde six semaines.

Vie du Prince
Eugène lib. 2.

On avoit encore bien du tems de faire des autres entreprises avant l'hiver; c'étoit le 19. d'Août 1692. Le Duc envoya le Prince Eugene avec un fort détachement pour prendre Gap. Il ne restoit que peu de choses à faire pour s'emparer de toute la Provence, après avoir ainsi soumis le Dauphiné. Mais une maladie qui survint au Duc de Savoie déconcerta ses projets. Il fut attaqué quelque tems après qu'il fut entré dans Embrun, de la petite verole. Les alliés qui pendant la maladie de S. A. R. vouloient passer en Provence rencontrèrent des difficultés qui en firent abandonner le dessein; et lorsque Victor Amédée fut passablement rétabli la saison étoit trop avancée pour avoir le tems de revenir pour l'hiver en Piémont. On se contenta pourtant de profiter de la situation

des affaires et de retourner chargés de riche butin
 en deça des Alpes. Le Siémont n'étoit pas
 sans défense pour l'invasion qu'on fit en
 Dauphiné. Le Duc y avoit laissé le Général
 Salfi avec un corps de troupes qui campoit entre
 Turin et Dignérol, et tenoit aussi M. de Catinat
 bloqué entre ce corps d'armée et celle qui étoit
 avec le Duc en Dauphiné. Après la prise d'
 Embrun on ne sait pas positivement si dans l'
 hiver on fit à S. A. R. de nouvelles propositions
 d'accomodement de la part du Roi très-Christien:
 mais les nouvellistes du tems nous assurent qu'
 il se présenta à l'antichambre du Duc de
 Savoie un moine ou au moins un hermite
 qui demandoit à parler à S. A. R. Il fut
 d'abord renvoyé par le Gentilhomme, ensuite
 on l'introduisit, mais on ne sut point pour-
 quoi il étoit venu, ni ce qu'il apporta.
 Les mêmes gazettes portent que S. A. R.
 quoiqu'il se trouvât assez souvent aux fêtes
 de bal, n'étoit pas encore bien de sa santé,
 et il couroit un bruit qu'on lui avoit donné

*Mercur. politiq.
 de Mars 1693.*

pag. 255.

Burnet IV.
191. Note V.
79.

de poison. Un historien Anglois trop acharné contre la mémoire de Louis XIV. ne manque pas de débiter que ce Monarque ne voulant s'attacher le Duc de Savoie, il chercha à s'en défaire. Imputation également improbable qu'injurieuse à la mémoire de ce grand Roi.

XLVI.
Les François
cherchent à
exciter une
revolte à
Mondevi.

Merc. polit. de
Mars 1692.

Les ennemis qui cherchoient tous les moyens de donner des occupations fâcheuses à Victor Amédée, et de l'affoiblir le plus qu'ils pouvoient, tâchèrent d'exciter une rébellion dans la province de Mondevi. Ils espéroient par ce moyen de se faciliter la prise de Coni qu'ils avoient manqué l'année 1691. Depuis le mois de Mars de l'année 1692. on avoit surpris des lettres du Gouverneur de Signeml par lesquelles il faisoit savoir à ceux de Mondevi que le Roi son maître n'entendoit pas qu'à l'occasion de cette guerre ils fussent chargés par de nouvelles impositions : que pour empêcher cela, il avoit ordonné qu'on leur offrit dix mille hommes. Le conseil de la Ville n'eut garde d'écouter de telles propositions : mais il y eut des particuliers qui se laissèrent séduire. Le Marquis de M.....

Seigneur de quelques terres dans les Langhes près de Mondovì, fut accusé de n'avoir pas voulu obéir aux ordres de son Souverain. On envoya le régiment de la Croix Blanche pour se saisir de sa personne, et de sa maison. Il fallut forcer les portes qu'on refusa d'ouvrir. La famille fit résistance : un des fils du Marquis fut tué à cette occasion : l'aîné se retira avec une centaine d'hommes armés, et quelques bas-officiers qu'il avoit fait prisonniers. Le père fut arrêté, et amené à Turin avec d'autres qu'on soupçonnoit avoir trempé dans cette conspiration. Quelques villageois dépendans de ce Marquis prirent néanmoins les armes pour empêcher que dans leurs pays on reçut des troupes en quartier. On y envoya le régiment des Gardes avec quelques escadrons de Dragons et de Cavalerie afin de les mettre à la raison. Une partie de ces mutins fut envoyée d'une extrémité à l'autre du Piémont où ils ne pourroient comploter : quelques autres plus coupables furent arrêtés. Deux nommés Truqui père et fils de Savillan et un Mathieu Busso de Mondovì

Merc. polit.
de Mars 1693.

furent convaincus de haute trahison. Ils s'étoient laissé corrompre à force d'argent par le Marquis de Tèssé Commandant de Signerd, et lui avoient promis de l'introduire dans Coni. On assure qu'ils avoient beaucoup contribué à la perte de Carmagnole l'an 1691. et à une surprise que fit à Savillan de soixante gens d'armes M. Feuquieres dans une nuit, et qu'ils s'étoient engagés avec les ennemis de les faire entrer à Mondovè et à Ceva. Ils furent tous trois étranglés à un poteau sur une place de Turin, et attachés ensuite au gibet pendus par un pied. La France n'avoit pas négligé non plus d'attirer à son service d'autres Seigneurs Siémontois. Le Marquis de S.^t Damien s'y laissa engager à cause qu'il avoit aussi des terres en Auvergne. Il revint en Siémont dans l'espérance qu'il seroit rétabli dans la jouissance des biens qui lui avoient été confisqués, parce qu'il n'avoit point obéi aux ordres de S. A. R. qui le rappelloit du service de France; mais il eut ordre de sortir dans deux jours des États.

Merc. 2^e avril
1693.

Victor Amédée ne s'étoit jamais bien remis
 en santé depuis la maladie qu'il prit en -- Le Duc est
 Dauphiné. Il tâcha de se remettre par le -- encore malade.
 repos et les divertissemens de l'hiver et du 1693.
 Carnaval. Mais son esprit vif, et agissant
 ne lui permettoit point de repos, surtout dans
 des circonstances aussi critiques qu'étoient les
 siennes dans ce tems-là. Il fut même --
 dangereusement malade au mois de Mars. On
 débata en France qu'il étoit mort. Il fit --
 pendant cette maladie un codicille, par le quel
 n'ayant point encore d'enfans il instituait son
 héritier le Prince Emanuel Philibert premier
 Prince du Sang fort âgé à ce tems là, mais
 qui avoit des enfans, et des neveux fils de
 son pere Comte de Soissons. S. A. R. devoit
 cet hiver faire un voyage à Milan. Le Marquis
 de Leganez qui en étoit le Gouverneur vint
 ce même hiver à Turin pour l'accompagner
 à Milan, où il avoit résolu de se rendre;
 mais la maladie dont je viens de parler ne lui
 permit pas de se mettre en voyage. Aussitôt qu'

XLVIII.
 Il attaque
 Signerol et
 prend Sainte
 Brigitte.

il se fut rétabli, voyant que l'armée Française. S'étoit assemblée à Villar entre Luse et Signerol, il assembla la sienne à Carignan. Cependant avec une partie de ses troupes il marcha en Montferrat, prit S. George, fit construire deux autres forts, et tint par ce moyen la ville de Casal bloquée. Dès qu'il fut joint par les Espagnols, et par les Allemands, il se tourna du côté des Alpes, enleva aux Français quelques postes qu'ils avoient occupés pour l'empêcher d'entrer dans les vallées de la Durance et de Pragelas. M. Catinat craignoit que S. A. R. voulut retourner en Dauphiné par Briançon, ou passer en Savie par Luse. Il laissa la garde de Signerol à la garnison, et s'approcha de Fenestrelles, et campa sur une montagne qu'on appelle encore aujourd'hui le camp de Catinat. Le Duc qui n'avoit cherché qu'à l'éloigner, se tourna vers Signerol pour l'assiéger. Il falloit commencer pour attaquer le fort de S.^{te} Brigitte que les Français avoit construit peu de tems avant pour mieux soutenir la Citadelle.

Cette Citadelle étoit sur un roc au nord de la Ville ; une montagne voisine la dominoit ; pour empêcher qu'on l'attaquât de ce côté-là, - après bien d'autres fortifications on avoit commencé à construire un fort de quatre bastions, qu'on appelle Sainte Brigitte. Le Comte de Tessé qui commandoit à Signes fit tout ce qu'il put pour mettre la place et le nouveau fort en état de défense. L'infanterie française étoit campée sur Rochecostel, d'où elle pouvoit défendre aussi bien S.^{te} Brigitte que la Citadelle. L'A. R. s'étant saisie de l'Abbaye de S.^t Pierre déposa de Rochecostel les français, et battit avec tant de vivacité le fort de Sainte Brigitte qu'il le força de se rendre. Il avoit trouvé tant de résistance à ce petit fort, qu'il désespéroit avant la fin de cette campagne, de prendre par attaque la Citadelle et la Ville. Il se contenta de la canonner et de la bombarder, et il fit faire des barraques pour les bloquer dans l'hiver. Mais le bombardement fut si mal exécuté, qu'on n'avance rien. En

attendant M. de Catinat qui s'étoit tenu jusqu'alors dans son camp de Fenestrelles reçut des renforts considérables de Cavalerie. Il descendit par Suse pour venir au secours de Lignerol.

16. gmbre
1693.

XLIX.

Il perd la
bataille d'
Orbassan.

Il conduisoit quarante huit bataillons, et soixante dix sept escadrons. Le Duc alla au devant de lui pour le combattre au sortir de la vallée de Suse. On prétend qu'il tarda un peu trop à s'éloigner de Lignerol, ce qui donna le tems à l'armée françoise, et surtout à la Cavalerie de sortir paisiblement de la vallée de Suse, et s'étendre dans la plaine : S. A. R. étoit campé à côté de la Chivole et de Non, près d'Orbassan, d'une casine appelée la Marseille, et des bois de la Volvera. Lorsque les deux armées se disposoient au combat, on s'avisa trop tard de faire occuper les hauteurs de Diossasque, qui auroient couvert la gauche de notre armée. Cette inadvertence donna de l'avantage aux ennemis, qui y appuyèrent leur droite. D'ailleurs les bois de la Volvera auxquels notre armée appuya sa droite, n'

étant que des broussailles, ne se trouvèrent pas
 assez forts pour empêcher que la Cavalerie --
 Française n'y pénétrât. S. A. R. comptant
 sur sa bravoure et sur celle de ses troupes croyoit
 de battre l'ennemi. C'est dans cette supposition
 qu'il prit l'armée Française entre Turin et son
 camp, pour l'empêcher de tirer du secours soit
 du côté de Suse, soit du côté de Signérol : après
 la déroute il auroit pu aussi lui couper la -- Feuquières
 retraite en France. Il n'avoit pas pourtant -- III. et suiv.
 négligé de prendre ses précautions en cas qu'il Quincy II.
 fut battu. Il pouvoit en ce cas se retirer au So 688. cc.
 des côtés de Villefranche et de Saluces. Le 4.
 d'Octobre on se mit en ordre de bataille. Le
 Duc étoit à l'aile droite avec le Général Caprara;
 cette aile étoit composée de ses propres troupes,
 et d'une partie de celles de l'Empereur. Le
 reste de l'infanterie Allemande, et celle des
 Anglois formoit le corps de bataille commandé
 par le Prince Eugene. Le Marquis de Leganez
 étoit à la tête des Espagnols qui formoient l'
 aile gauche. Le Duc avoit fait de bons --

retranchemens au devant de son front. Du côté des ennemis M. Catinat avoit l'aîle gauche opposée à S. A. R. Le Duc de Vendôme et le Marquis de Vins étoient au centre. Après qu'on se fut canonné l'infanterie Française les bayonnettes au bout des fusils renversa nos escadrons. L'aîle droite tomba sur notre gauche avec tant d'impetuosité qu'il la fit plier. Le retranchement ayant été emporté, la déroute se communiqua au centre où commandoit le Prince Eugène. La droite où commandoit le Duc fut plus difficile à rompre : S. A. R. s'exposa beaucoup pendant le combat, et eut un cheval tué sous lui. Le Général de Catinat avec le Comte Rabutin revinrent plusieurs fois à la charge. Après quatre heures d'action très vive, notre armée plia de toute part : on fut forcé de céder le camp après y avoir laissé près de dix mille : dont deux mille furent faits prisonniers. Les ennemis en eurent quatre à cinq mille tués ou blessés. Le Duc de Schomberg fut blessé à mort et fait prisonnier. Parmi un grand nombre d'Officiers blessés, on

comptoit le fils du Marquis de S. Thomas Ministre
 d'Etat, le Marquis Gallavicini, et le Marquis
 de Savelle. Victor Amédée rassembla le reste de
 son armée près de Turin, et alla ensuite se
 retrancher à Sancalier. Il renforta les places à
 portée d'être assiégées, et fit venir les troupes
 qui bloquoient Casal. Il prit si bien ses mesures
 que l'armée Française après une victoire qu'
 on auroit jugé décisive ne put rien entreprendre
 d'important. Catinat s'étoit bien flatté de
 prendre Coni, et il avoit fait conduire de gros
 canons de Signerol jusqu'à Busque à deux
 lieues de la place, mais lorsqu'il fut pour
 former le siège les difficultés qu'il y trouvoit,
 et les ordres de la Cour de France lui firent
 changer de résolution. Ce ne fut pas sans
 beaucoup de peine, ni sans perte considérable d'
 hommes, de chevaux, et de mulets qu'il renvoya
 l'artillerie où il l'avoit prise. N'ayant pu
 prendre Coni, il ne crut pas non plus d'être
 en état de prendre des quartiers d'hiver en Piémont.
 Après avoir ravagé tout le pays où il s'étendoit,

L.

Il empêche
 cependant les
 ennemis de
 prendre quartier
 en Piémont.

Quincy II.
 697.

il établit une partie de ses troupes dans la vallée de Susse, et de Barcelonette, et passa en Dauphiné. Ainsi tout l'exploit que les ennemis purent vanter de cette campagne fut d'avoir ravitaillé Casal qui étoit bloqué : encore ce secours n'empêcha point la prise de cette place.

1694.

L.I.

Il bloque
Casal.

S. A. R. détacha trois mille hommes de son armée avec lesquels il attaqua une autre fois le château de Saint George dans le Monferrat; il l'emporta dans peu de jours et fit la garnison prisonnière. On bloqua ainsi Casal facilement : car S. George étoit le seul endroit par où la Ville recevoit des rafraichissemens. S. A. R. la tint étroitement bloquée pendant l'hiver, et fit travailler de bonne heure aux préparatifs pour en faire le siège dans les formes. On fit charger à Savie plusieurs bargues de munitions, et on tira de Milan de grosses pièces de canon. Vers la fin de l'hiver le Prince Eugene arriva à Turin, et se trouva au Conseil de guerre que S. A. R. y tint avec le Général Espagnol et Milord Gallorvai qui commandoit les troupes

Quincy III.
163.

28. février.

Angloises. On y convint qu'on auroit sur pied ^{111.}
dix huit mille hommes pour l'entreprise qu'on
devoit faire. Six mille Impériaux, et un
pareil nombre d'Espagnols avoient ordre de se
tenir prêts pour marcher au premier commandement
de S. A. R. qui devoit y joindre six autres
mille hommes de ses propres troupes, outre celles
qu'on avoit destinées à marcher près de Coni pour
garder les passages : car on craignoit que M. de
Catinat, à qui fut continué le commandement de
l'armée française ne tâchât de faire quelque
diversion de ce côté-là. Le Général français
croyant d'abord que le siège de Casal ne fut
qu'une feinte, fit occuper les hauteurs de
Puse par une partie de ses troupes, et forma
un camp à Frossasque près de Signerol. Il
comptoit de pourvoir ainsi à la sûreté de
ces deux places, pour lesquelles il craignoit
toujours, et de garder en même tems les passages
du Dauphiné et de la Provence. Cependant
le siège de Casal se fit sérieusement quoique
la neige qui tomba en abondance le 7. d'Avril,

et le froid pénétrant qui se fit sentir dans la campagne comme au mois de Janvier eurent obligés nos troupes à retourner à leurs quartiers après qu'on les avoit assemblées. Il est vrai que les troupes qui faisoient le blocus de Casal n'avoient jamais cessé de travailler aux lignes de circonvallation qu'on trouva achevées vers la moitié de Juin ; - lorsque toutes les troupes qui étoient destinées au siège s'assemblèrent pour attaquer soit la Citadelle soit la Ville.

LII.

Attaque et
prise de cette
place.

Il fut résolu dans le Conseil de guerre qu'on feroit deux attaques. La principale contre le bastion de la Citadelle opposé à celui qui étoit enfermé dans la Ville. L'autre contre la muraille qui joignoit la Ville à la Citadelle. La première attaque fut partagée entre les troupes de Savoie et celle de l'Empereur que commandoit l'Electeur de Brandebourg : les Espagnols se chargèrent de la seconde attaque. Les Impériaux et Savoyards ouvrirent la tranchée deux jours après qu'on eut commencé les attaques. Ils montèrent alternativement : le même jour qu'on l'ouvrit elle fut

relevée par le régiment de Savrie, et de Montfermit,
 de Gallouai, et de Saconai sous les ordres du
 Prince Eugene et du Marquis de Voquere. Les
 Espagnols qui employèrent quelques jours à faire
 une espèce de place d'armes à la tête de leur
 attaque ouvrirent trois jours plus tard la tranchée
 du côté de la Ville; mais ils l'avancèrent
 considérablement. Le Marquis de Crenan qui
 commandoit dans Casal, n'oublia rien pour
 défendre la place. On attaqua, on se défendit
 avec beaucoup de courage et de fermeté de part
 et d'autre. On voyoit bien que nos troupes
 alloient emporter la place d'assaut; mais on ne
 pouvoit se dissimuler qu'on y perdrait beaucoup
 de monde. Il y mourut entr'autres d'un coup
 de mousquet le Prince Charles de Brandebourg
 qui commandoit les troupes de l'Electeur son frere.
 D'ailleurs le Marquis de Crenan avoit ordre du
 Roi de France de ne pas attendre à l'extrémité
 à capituler, afin de pouvoir obtenir la demolition
 des fortifications. On convint effectivement de la
 capitulation à ces conditions. 1.^o que la Ville.

Quincy III.
 167.

2. Juin
 1698.

seroit rendue au Duc de Mantoue : 2.^o que les fortifications en seroient rasées sans qu'on put désormais les rétablir de part ni d'autre. 3.^o que les démolitions de dehors se feroient aux dépens des alliés, et celles du corps de la place aux dépens de la France. 4.^o que la garnison y demeureroit jusqu'à l'entière démolition. La Ville fut rendue au Duc de Mantoue. On n'ignoroit pas les prétentions de la maison de Savoie sur tout le Montferrat : mais la jalousie des Espagnols ne put consentir qu'on la cédât à Victor Amédée. On travailla à la démolition des fortifications. Les François depuis qu'ils étoient les maîtres de cette place y avoient ajouté des ouvrages ; mais le gros des fortifications avoit été fait sur le dessein de Mathieu San Micheli, et revu par Michel son cousin, qui fut le premier Ingénieur d'Europe, et le restaurateur de l'architecture militaire. - Cependant S. A. R. laissa devant Casal cinq mille hommes qui y restèrent jusqu'au mois de Jmbre, et fit marcher son armée vers Turin. Elle fit aussi travailler avec beaucoup de diligence à des

Quincy *ibid.*

167. et seq.

et pag. 174.

Maffei Verona

illustrata tom. 3.

pag. 218.

De Antoni pref.

adl'architettura

militare.

préparatifs qui paroissent destinés à l'attaque de Signérol ou de Suse. Le Maréchal de Catinat n'oublia rien de son côté pour garnir ces deux places. Il n'y eut plus d'action d'éclat, et la campagne finit avec le transport qu'on fit à Signérol de la garnison de Casal qui étoit encore de 2500. hommes. Ce fut le 18. de Septembre.

Le Sage et la République de Venise qui travailloient dans ce tems-là pour la paix d'Italie, ne cessent de solliciter S. A. R. de la procurer. Le Roi de France qui souhaitoit la paix générale, connut plus que jamais, dit M. de Quincy (p. 245) que le seul moyen d'y parvenir étoit d'en faire une particulière avec le Duc de Savoie. Il choisit pour travailler à cet ouvrage le Maréchal de Catinat, qui n'étoit pas moins habile dans les négociations que dans l'art de la guerre. Victor Amédée ne dissimuloit pas avec ses alliés les propositions que la Cour de France lui faisoit. Il est vrai que le Roi, et les Ministres François voyant que les Princes alliés cherchoient toujours d'empêcher le Duc de faire la paix, et d'accepter les conditions

L. III.

Négociations
de Catinat.Voyage de
Victor Amédée.

qu' on lui offroit, firent tout le possible, pour les porter à ces négociations secrètes. Je me contenterai de rapporter à ce propos ce qu' on en lit dans les historiens de France, et d' Angleterre, d' autant plus que cela est assez conforme à ce qu' en dit l' Annaliste Italien.

Garzoni Stor.
I'en. in 4.
Solar cit.

Contin. de
Rapin Thoiras
Tom. XI. pag.
1696.

Victor Amédée avoit fait long-tems auparavant un vœu à Notre Dame de Lorette, dont il voulut s'acquitter après la prise de Casal aussitôt que la saison le permit. Il se mit en voyage à la fin du mois de février de l'année suivante 1696. Il ne prit avec lui que très-peu de personnes, - puisqu' il voulut éviter l'éclat et le cérémonial. Je ne sais s' il eut à Lorette ou sur la route des entretiens avec les Ambassadeurs de Venise, le Nonce du Pape, et un Envoyé du Maréchal de Catinat, et si l' on y arrêta les conditions de sa neutralité, ou d' une nouvelle confédération avec la France; mais il est bien sûr qu' à son retour il continua ses préparatifs de guerre comme auparavant. Cependant le Marquis de Saint Thomas Ministre et premier Secrétaire d' Etat ne laissa point d'

Quincy III.
247.

écouter les propositions que lui faisoient les Français.
 On prétend qu'il fit plusieurs voyages à Signérol
 pour conférer avec le Marquis de Tefé, et que
 le Maréchal de Catinat y alloit aussi incognito
 de son camp. Dès qu'on fut convenu des articles
 du traité, dont le Sage et la République de
 Venise étoient les garants Victor Amédée prit ses
 mesures pour qu'on ne pût l'empêcher de l'
 exécuter. Il retira de ses places ce qu'il y avoit
 de troupes de ses alliés, il y mit des siennes.
 Le 2. de juillet on publia une trêve d'un mois,
 pendant laquelle les troupes de part et d'autre
 eurent ordre de ne faire aucune hostilité. On
 changea les otages à Vineuf ou le Maréchal de
 Catinat se rendit suivi d'un grand nombre d'
 Officiers. Il ammena à son retour pour otages
 le Marquis Tana Chevalier de l'Ordre, et
 le Marquis Tana Chevalier de l'Ordre, et
 le Marquis d'Aix. De la
 Gouverneur de Turin, et le Marquis d'Aix. De la
 part des Français on donna pour otages le Marquis
 de Tefé, et le Comte de Boussoles.
 Quand l'Empereur reçut l'avis de cette Trêve Quincy ubi
 par les Couriers que le Duc lui dépêcha, il mit supra.

tout en usage pour rompre l'alliance qui alloit suivre cette trêve. Il lui offrit l'Investiture du Marquisat de Montferrat, le mariage du Roi des Romains avec sa fille Adélaïde, la propriété du Duché de Milan après la mort du Roi d'Espagne, et le gouvernement de ce Duché en attendant : l'entretien de douze mille Anglois pour sa défense, outre les troupes qu'on lui avoit données jusqu'alors : et enfin quatre millions d'argent comptant.

LIV.

Traité d'alliance.

avec Louis XIV.

Acquisition

de Lignéról, et

autres articles.

Les conditions étoient à la vérité plus avantageuses que celles que lui faisoit la France : mais Victor Amédée avoit pris son parti, et ne se laissa point ébranler. Le traité fut signé à Turin le 29. d'Août 1696. Il portoit que S. M. très-Chrétienne remettroit à S. A. R. la Ville et Citadelle de Lignéról, le fort Sainte Brigitte, la Serouse, pour le tenir et en jouir de la même forme et manière que le Roi très-Chrétien en jouissoit. C'est en conséquence de cette clause que Signerol est gouverné en certaines choses sur le pied de France. Ce même traité portoit que S. M. rendroit la pleine possession

et jouissance de la Savoie à S. A. R. et de tous^{119.}
les pays que les armées de France avoient occupés,
en particulier Montméilan, Tuse, Nice, Villefranche,
et qu'on remettrait ses places en l'état qu'elles se
trouvoient, sans rien toucher aux fortifications, et
ouvrages que les François y avoient faits. Il fut
arrêté pareillement que les bâtimens François
auroient continué de payer les droits à Villefranche
comme au tems de Charles Emmanuel I, et même
avec plus d'exactitude, et sans opposition de
difficultés, que les couriers et ordinaires de France
passant en Piémont payeroient les droits pour les
marchandises qu'ils porteroient: que les Ambaf-
sadeurs ordinaires et extraordinaires de Savoie
recevroient à la Cour de France tous les honneurs
sans exception, et dans toutes les circonstances que
reçoivent les Ambassadeurs des têtes couronnées, savoir
comme le font les Ambassadeurs des Rois; et que
les Ambassadeurs tant ordinaires qu'extraordinaires
de S. M. dans toutes les Cours de l'Europe sans
nulle exception, pas même de celle de Rome et de
Vienne, traiteront aussi les Ambassadeurs tant

Simier T. IV.

470.

ordinaires qu'extraordinaires, et Envoyés de Savoie de la même manière que aux des têtes couronnées.

On y arrêtoit le mariage du Duc de Bourgogne avec Adélaïde de Savoie fille de Victor Amédée. S. A. R. s'obligeoit de faire publier un édit pour défendre aux Vaudois de la vallée de Lucerne de n'avoir aucun commerce en fait de Religion avec les François. D'ailleurs comme le Duc ne s'étoit point porté à ce traité pour faire la guerre à ses anciens alliés, mais pour établir la neutralité d'Italie, le Roi très-Christien déclaroit de consentir que S. A. R. garda avec eux toutes les mesures extérieures de bienséance, et liberté, telles qu'il convient à un Prince Souverain, ayant chez les Princes des Ambassadeurs et Envoyés, et recevant et retenant dans sa Cour des Ambassadeurs et Envoyés des mêmes Princes, Empereurs, Rois, et Puissances de l'Europe. On travailla ensuite de concert avec le Pape et les Venitiens à établir la neutralité dans toute l'Italie. Un des articles du traité signé avec la France, portoit qu'on entreroit dans le Milanois avec une armée pour

contraindre les Espagnols à consentir à cette neutralité. 121.

A mesure que la trêve qui avoit été continuée jusqu'au 24 de Septembre, approchoit de sa fin, le Général François faisoit marcher ses troupes vers l'Etat de Milan, il passa la Doire près de Turin, il campa à Pettimo, ensuite à Chivas et Monan. Quincy pag. 253. 260.

Il donna quelque ordre pour établir des magasins et des hôpitaux à Casal, et pour y réparer les fortifications, afin qu'on y put loger quelques troupes en sûreté. Le jour que la trêve finissoit on passa le Po pour investir Valence. Deux jours après toute l'armée française étoit campée à Sartirane. Le Maréchal de Catinat accompagné de plusieurs Officiers généraux vint au devant du Duc de Savoie jusqu'à Casal pour le recevoir en qualité de Généralissime de l'Armée. Cependant on dressa une batterie sur une hauteur qui dominoit Valence, et l'on commença à tirer le 20. du même mois de Septembre. On continua à battre la place pendant huit ou dix jours. Les -

IV.
Siège de Valence.
et traité de
Vigevano.

travaux avancoient de toutes parts : on poussa la tranchée jusqu' au chemin couvert du second ouvrage. On approcha une batterie de mortiers. Lorsqu' on étoit au point d'emporter la place, le Marquis de Saint Thomas arriva de Savie avec la nouvelle que les alliés avoient accepté la neutralité. Avant qu' on fit le siège ce Ministre avoit été envoyé à Savie pour convenir de cette neutralité avec le Comte Mansfeld chargé des commissions de l' Empereur et des alliés.

LVI. La paix particulière entre la France et la Savoie dont on voyoit les effets en Lombardie par le commandement que le Duc avoit pris de l'armée de France, ne se publia à Paris que le 10. de Septembre. Par un des articles de ce traité on étoit convenu, comme on vient de le dire, que le Duc de Bourgogne fils du Dauphin, et Successeur présomptif de la Couronne, épouserait Adélaïde de Savoie fille de Victor Amédée. Cette Princesse partit de Turin quelques semaines après, presque en même tems que le Ministre de la Cour de Vienne et de celle de Madrid signèrent à Savie

7. Octobre.

8. octobre.

la neutralité d'Italie.

Tout sembloit conspirer à ramener la tranquillité. LVII.
 et la joie dans le pays. La Duchesse de Bourgogne, Soins pour l'
 étoit partie de Turin au commencement d'Octobre. intérieur de
l'Etat.
 Les accueils qu'on lui fit en France, faisoient
 espérer une amitié sincère et solide entre les deux
 Cours. La paix générale signée à Riswick, dont
 le quinzième article portoit la confirmation du
 traité particulier de S. A. R. avec le Roi de
 France, rétablissoit la sûreté du commerce par
 toute l'Europe. Victor Amédée n'oublia pas
 de profiter de cet intervalle favorable pour l'
 encourager dans ses Etats. On le voit par plusieurs
 Edits qu'il donna dans ce tems pour établir en
 Piémont des manufactures de la première nécessité.

Il y avoit cependant encore dans la Province
 de Mondovì quelque fermentation qui y avoit
 laissée l'espèce de rebellion excitée par les
 François durant la guerre. Quelques uns des plus
 suspects, ou des plus animés qu'on avoit arrachés
 de leur sol natal pour que leur esprit de révolte
 ne se communiquât aux autres, avoient été -

confinés dans la Province de Perceil, comme la plus éloignée de celle de Mondovi, et moins à portée que toute autre à se laisser séduire par ses refractaires. Dès que la paix fut faite ces gens-là crurent qu'on n'aurait plus pensé à eux, & sortent que la plus part se mirent en train de retourner chez eux sans y être rappelés. Le Duc voit qu'il ne crut pas leur crime expié, ou qu'il craignit quelques troubles si ces mécontents retournioient alors dans leur pays, donna ordre à tous les ports de la Doire, de la Sture, et autres rivières pour qu'on ne les laissât point passer. On ne jugea pas à propos d'employer d'autres remèdes pour guerir cette mutinerie.

Évén. de l'an
1699.

LVIII.

La Duchesse
de Savoie
accouche de
deux Princes.

Quoique la Duchesse Anne d'Orléans eût donné assez tôt des preuves de sa fécondité, ayant accouché cinq fois depuis son mariage, elle n'avoit cependant pas encore d'enfants mâles, qui pussent consoler le Prince régnant par l'espérance d'un successeur tel, qu'il étoit naturel de le souhaiter. Elle mit au monde l'an 1697. un Prince qui mourut au bout d'une heure. Elle ne tarda pas

beaucoup à réparer cette perte en accouchant dix-huit mois après d'un autre Prince qu'on nomma Victor Amédée Philippe Joseph, qui par sa vivacité faisoit espérer au Duc son père un héritier digne de lui. Heureusement elle accoucha deux fois de suite de deux garçons.

8. Octobre

6. Mai
1699.

Cependant le Roi d'Espagne Charles II. touchoit à la fin : comme il n'avoit ni de lui, ni de son frère Philippe IV. des fils qui pussent lui succéder, on voyoit cette vaste Monarchie prête à devenir un héritage vacant, dont plusieurs autres Puissances tâcheroient de s'emparer. L'Empereur Léopold chef de la maison d'Autriche régnante en Allemagne, et descendant de Ferdinand frère de Charles V. - étoit le premier. Il prétendoit que la branche aînée venant à s'éteindre, les domaines, selon la plus commune règle du droit féodal étoient dévolus à la cadette. Mais cette prétention étoit combattue par le pacte même en vertu duquel sa famille avoit été investie des Etats Germaniques ; pacte où le cas avoit été prévu et réglé contradictoirement par Charles V. Les Princes qui descendoient

L.IX.

Prétentions
de plusieurs
Princes à la
succession
d'Espagne.

par les femmes de cet Empereur, et de Philippe II. son fils et Successeur en Espagne. Contenaient qu'en qualité de plus proches parens ils étoient préférables aux Archiducs, malgré leur descendance en ligne masculine.

À supposer qu'il falloit exclure la maison de Vienne, et se décider par la proximité et les droits du sang, la préférence étoit due évidemment au Dauphin de France né de Marie Thérèse d'Autriche, fille aînée de Philippe IV. et propre sœur de Charles II. Mais le titre du Prince François et de ses enfans n'étoit pas peu débilité par la renonciation de la même Infante Marie Thérèse, renonciation exigée à l'occasion de son mariage avec Louis XIV dans la vue d'empêcher que les deux Couronnes fussent unies sur la même tête, et que l'Espagne devint Province du royaume de France. Cette renonciation étant maintenue et confirmée, l'hérédité tomboit à Ferdinand-Joseph Prince Electoral de Bavière né de l'Archiduchesse Marie Antoinette fille de l'Empereur Léopold, et de l'Infante Marguerite d'Autriche.

leur cadette de la Reine de France. Au défaut,
ou à l'exclusion de ceux-ci, la succession
regardait au Duc de Savoie Victor Amédée II.
comme descendant de Philippe II par l'Infante
Catherine sa bisayeule femme de Charles Emmanuel I.

La disposition de Charles II. pouvoit terminer
la concurrence surtout si l'héritier agréoit aux
Grands et au Seigneur d'Espagne, dont le penchant
et la faveur auroit beaucoup contribué à l'accom-
plissement de la volonté du testateur; mais les autres
Potentats avoient les yeux ouverts, ils sentoient que
la cabale, l'intrigue, la succession pourroit dicter
la destruction de l'équilibre, l'asservissement
ou la désolation d'une partie de l'Europe. L'
Angleterre et la Hollande, qui n'y avoient rien
à prétendre, et n'y étoient intéressés que très-
indirectement, se portèrent sans en être requises
par aucun des compétiteurs pour arbitres et juges
du différent. Elles ne s'arrêtèrent point à discuter
la valeur des titres respectifs: elles mirent de côté
tous les intérêts particuliers, et ne se déterminèrent
que par la loi de convenance, par l'intérêt général

des Etats de l'Europe. C'étoit un tiers qui arrivoit au milieu de trois ou quatre héritiers prêts à se battre, et qui pour les mettre d'accord, prononçoit un arrêt de partage, avec menace de tomber sur celui qui refuseroit de s'y soumettre.

Cependant le Marquis de Harcourt Ambassadeur de France à la Cour de Madrid déployoit l'art d'éblouir, de séduire, et de plaire. Il éteignoit à force d'urbanité, de magnificence et de profusion l'antipathie que les Grands et le Peuple nourrissoit depuis si long-tems contre sa nation, et les familiarisoit avec l'idée d'obéir à un Monarque François. Il joignoit à tant d'attraits toutes les manoeuvres de la politique, les plus propres à déterminer Charles II. en faveur du Duc d'Anjou. Louis aspiroit inévitablement à capter sous le nom de son petit fils toute la succession d'Espagne; mais dans le même tems pour assoupir les autres Puissances, pour s'assurer à tout événement une portion de l'hérédité, il entretenoit une négociation très-vive avec le Roi d'Angleterre.

V. Tournes

T. 1. pag. 62.

96.

Tandis que par ces négociations il amusoit -

Leopold et Guillaume, ces Ministres en Espagne,
 et l'or qu'il y prodiguoit gagnèrent les Grands et
 le Peuple, et enfin le Roi lui même, ou au moins
 tous ceux qu'on pouvoit juger qu'il consulteroit.
 Charles II. mourut, et l'on vit paroître sous son
 nom un testament où Philippe Duc d'Anjou,
 petit fils de Louis XIV, et son petit neveu en
 ligne transversale, étoit déclaré l'héritier de tous
 ses états. Ce testament donna lieu à une infinité
 de raisonnemens et de conjectures. Il y en eut qui
 le regardèrent d'abord comme faux et supposé,
 ou arraché de force au mourant. Le plus grand
 nombre fut persuadé qu'il étoit l'ouvrage du
 Cardinal Porto Carrero, qu'on savoit être venu
 à la Cour de France, et qui n'avoit écouté à en
 croire celle-ci que la voix de la justice, et de la
 raison. Il en est qui ont avancé quelque chose de
 bien plus étrange encore, que Leopold lui même
 concourut indirectement aux manoeuvres tendantes à
 faire instituer le Duc d'Anjou héritier universel
 de Charles II. et qu'il fut transporté de joie
 à la nouvelle du testament.

LXI.

Quoiqu'il en soit, outre l'avantage que lui
 Le Duc d'Anjou donnoient les dernières dispositions de Charles, le
 lui succède. Roi de France. y. trouvoit une clause insérée -
 probablement à son instigation ou à celle de ses
 agens qui lui fournissoit un prétexte des plus
 spécieux pour rompre le traité de partage, au
 quel il avoit déclaré vouloir se tenir invariablement,
 et non obstant toute disposition de la Cour de Madrid
 en sa faveur. Le testament portoit que dans le
 cas, auquel la France consentiroit à un démembrement
 quelconque de la Monarchie, ou différeroit pour
 quelque motif que ce pût être, d'accepter purement
 et simplement les dispositions du testateur, celui-ci
 entendoit que les droits du Duc d'Anjou, fussent
 dévolus au fils puiné de l'Empereur, et le Courier
 qui portoit le testament à Versailles avoit ordre,
 à la moindre incertitude ou exception de la part
 du Roi de France, de se rendre incontinent à
 la Cour de Vienne. On voit clairement que Louis
 XIV. vouloit faire croire qu'il étoit forcé de
 renoncer au traité de partage, et d'accepter le
 testament. Le Marquis d'Harcourt qui s'étoit

ménage pendant sa longue ambassade avec beaucoup
 d'intelligence et d'amis, étoit à la tête d'une armée
 formidable sur les frontières avant que Charles expirât.
 En conséquence le Duc d'Anjou fut proclamé Roi
 dans Madrid sous le nom de Philippe V. ; partit
 de Versailles le 4. Décembre 1700. il fut sans difficulté
 reçu des Espagnols et reconnu même pour le moment
 de l'Angleterre, de la Hollande, de l'Electeur de
 Baviere et du Duc de Savoie, qui renouvelant le
 traité qu'il avoit fait avec la France, en signa L. XII.
 un autre le 6. Avril 1701. avec les deux Couronnes d'Espagne. Le nouveau Roi
 de France et d'Espagne. On arrêta dans ce traité Philippe V.
 le mariage de Marie Louise Gabrielle seconde fille épouse Louise
 de Victor Amédée avec le Roi d'Espagne Philippe Gabrielle de
Savoie.
 V. qui envoya pour faire la demande le Marquis
 de Castel Rodriguez. Cet Ambassadeur parut à
 Turin avec un train qui unissoit le faste Espagnol
 à l'élégance d'une Cour qui sortoit de celle de
 Louis XIV. la plus polie qui fut jamais. Le
 mariage se fit le 24 de Juillet, et le Prince
 Emanuel Philibert de Carignan épousa la Princesse
 au nom du Roi Catholique. Elle reçut en qualité

de Reine les complimens du Clergé, des Magistrats, et de la Noblesse. Elle partit de Nice, où se trouva le Cardinal Archinto Legat à latere du Pape, qui renouvela au nom du Pape la cérémonie de la Bénédiction : de là elle partit pour Madrid.

LXIII.
Guerre en
Lombardie.

Cependant l'Empereur Léopold qui vouloit de mettre un de ses fils sur le trône d'Espagne, vouloit d'abord s'emparer du Milanois. Il envoya le Prince Eugène avec une armée d'environ trente mille hommes. Le Prince étoit dans le Veronois, et vouloit passer l'Adige pour s'avancer dans l'état de Milan. Les troupes des deux Couronnes, et une partie de celles de Savoie lui en disputoient le passage. Elles étoient commandées par M. de Catinat que le Duc avoit agréé de commander sous lui, et à sa place, pendant que d'autres affaires le retenoient en Piémont. Ce Maréchal passa à Turin venant de France, et alla joindre l'armée dans le Veronois : mais son arrivée n'empêcha point les Impériaux de s'avancer. Le Prince Eugene sut prendre son tems pour battre une partie des François à Carpi ;

le désordre et l'épouvante se mit dans toute l'^{133.}
armée. Le Duc de Savoie à qui le Maréchal en
Donna avis par un Courier, accourut en diligence, Solar p. 440.
et n'attendit pas même le départ de la Reine d'
Espagne sa fille. Cependant on blâmoit fort à
Versailles la conduite de Catinat. Le Prince de
Saudemont fils naturel de Charles III. Duc de Lorraine,
qui avoit été Gouverneur du Milanois sous le Roi
Charles II. avoit été continué dans ce gouvernement
par le nouveau Roi Philippe. Il n'aimoit point
Catinat peut-être plus vertueux et plus estimé que
lui, et trouva le moyen de le faire décrier à la Cour
de Versailles, qui envoya d'abord pour prendre le
commandement de l'armée le Maréchal de Villeroi
plus ancien, mais non pas plus habile, ni plus
heureux de Catinat. Villeroi commandoit un autre
corps d'armée en Allemagne lorsqu'il reçut ordre
d'aller prendre le commandement de celle d'Italie.
Son départ ne laissa pas d'affoiblir l'armée d'
Allemagne, ce qui facilita à l'Empereur le
moyen de renforcer l'armée du Prince Eugène.
Le nouveau Général François qui rendoit M.^r de

Catinat subalterne arriva au camp le 21.

LXIV.
Combat de
Chiari.

Les Vénitiens avoient gardé jusqu'alors la neutralité. Les conditions de cette neutralité portoient qu'ils accorderoient également le passage aux troupes des deux partis, sans qu'on fut obligé de les recevoir dans les Villes. Cependant le Prince Eugène qui étoit arrivé près de Chiari vouloit y entrer. C'étoit une ville appartenante aux Vénitiens mal murée, et presque sans fortifications. Les Bourgeois avec quelques milices Vénitiennes qui la gardoient, voyant qu'on les alloit forcer, n'étant pas en état de soutenir l'attaque, ouvrirent les portes au Prince Eugène, qui s'excusa sur la situation des affaires, qui l'empêchoient d'observer la neutralité. Les troupes des deux Couronnes et de Savoie passèrent l'Oglio, et après cela un marais, qui étoit entre cette rivière et Chiari. Toute l'armée marqua une grande impatience d'en venir aux mains : mais on ne savoit pas la quantité des troupes Impériales qui y étoient entrées. On envoya des détachemens pour reconnoître le poste de plus près. Leurs rapports ne paroissant pas assez exacts, le

Duc de Larrivée avança tant qu'il put pour
 reconnoître le poste avec les deux Maréchaux
 Villeroi et Catinat. Il ne manqua pas de leur
 faire observer que dans Chiari il pouvoit y avoir
 plus de monde qu'on ne croyoit, et que d'ailleurs
 le poste mettoit trop d'avantage du côté de l'ennemi.
 Il étoit d'avis qu'on fit face à l'ennemi au
 passage du Mincio, au lieu de s'engager dans
 une action sans connoître le lieu, et sans savoir
 le nombre des troupes Impériales qui l'occupaient.
 Mais Villeroi répondit qu'il avoit ordre de les
 attaquer par tout où il les trouveroit. L'attaque
 fut donc résolue, et commença une heure et trois
 quarts après midi le 1.^{er} de Septembre, par les deux
 premières brigades, qui poussèrent les gardes avancées,
 et s'emparèrent de quelques casernes et d'une Eglise
 voisine du premier retranchement des ennemis. Elles
 en passèrent deux sans aucun obstacle : mais lorsqu'
 elles arrivèrent au troisième, elles furent reçues
 par le feu de vingt quatre bataillons, et par celui
 de cinquante pièces de canon chargés à cartouches,
 qui bordaient et flanquaient le retranchement, en

Ottien lib. 1.

Sarrutali lib. 1.
 pag. 88.

sorte que les troupes qui soutenoient ces deux brigades furent aussi endommagées du canon que celles qui attaquoiient le furent par la mousquetterie. Ces brigades essuyèrent avec une fermeté héroïque un feu si terrible, et ne voyoient que des chapeaux et des retranchemens inaccessibles. Après un combat de quatre heures voyant qu'il étoit impossible de pénétrer plus avant, on fit sonner la retraite, qui se fit en très-bon ordre. Tous les historiens François attestent que le Duc de Savoie s'exposa dans cette journée comme un simple soldat, qu'il eut un cheval blessé sous lui, et plusieurs coups dans ses habits. Aussi l'aile droite qui conduisoit eut beaucoup plus de succès que la gauche et le centre, que commandoient les deux Maréchaux Villeroi et Catinat, qui ne laissèrent pourtant pas de combattre avec intrepidité. Louis XIV. lui en témoigna d'abord par une lettre obligeante sa reconnaissance. Cependant Villeroi, qui par son inexpérience et sa précipitation avoit reçu cet échec voulut s'en excuser sur la difficulté de commander une armée en compagnie du Duc

Solar ubi sup.

Quincy T. III.

*Sanvitali
lib. 1. p. 88.*

Ottieri

de Savoie : et le Prince de Vaudemont gouverneur
du Milanois, qui n'auroit point voulu être eclipsé,
et gêné par S. A. R. ni dans son gouvernement,
ni auprès du Roi Philippe qu'on attendoit en
Lombardie, fit tout son possible pour jeter des
soupçons, et de la méfiance sur sa bonne foi.

Si il y avoit à douter de quelque intelligence entre
les chefs de l'armée des deux Couronnes, et celle
des alliés, il étoit naturel que ces soupçons
tombaissent sur le Prince de Vaudemont, qui avoit
auparavant servi la maison d'Autriche, et avoit
son fils unique dans l'armée de l'Empereur.

Après cette déroute que causa effectivement l'avan-
tage du poste où s'étoit placé le Prince Eugène,
comme le Duc de Savoie avoit remarqué d'avance,
on avoit envie de venir à une seconde attaque.

On fit plusieurs tentatives pour tirer l'ennemi
hors de ses retranchemens. On alla reconnoître
le Camp du Prince Eugène : on s'en approcha
par trois endroits différens. N'ayant pourtant
rien découvert, parce que le pays étoit tout entre-
coupé, on fut instruit par des espions et des

14. 7^{me}bre

des déserteurs, de la situation de l'armée Impériale. On tomba d'accord qu'une seconde attaque seroit encore plus désavantageuse que la première. Néanmoins quelques jours après le combat de Chiari il y eut une action fort vive près d'un Naviglio qui est entre Lodi et Soncino. Les ennemis perdirent un grand nombre d'hommes et surtout de Cavaliers: nous n'en perdîmes que quinze. Les deux armées restèrent après cela dans la même situation jusqu'à la fin de l'automne, sans qu'on eût rien tenté de part ni d'autre. La neige qui tomba la nuit du 15 au 16 de Novembre obligea les Généraux à donner des quartiers d'hiver à leurs troupes. Les nôtres se retirèrent en Piémont, et S. A. R. vint à Turin le 17. du même mois.

LXV.

Villeroi est
fait prisonnier
et remplacé
par le Duc
de Vendôme.

1702.

Le Maréchal de Villeroi envoya les troupes des Deux Couronnes à Mantoue, à Cremonne, et dans d'autres Villes du Milanois, et alla lui-même à Milan pour conférer avec le Prince de Saxe de Saxe sur l'ouverture de la campagne suivante. Le Prince Eugène étoit toujours en Italie occupé des différens desirins d'entreprises,

qu'il ne comptoit pas de différer jusqu'au printemps.
 Son projet sembloit être de bloquer Mantoue, mais
 on connut qu'il en vouloit à Crémone. Le Maréchal
 de Villeroi s'en doula bien quoiqu'un peu trop tard
 pour lui. Il y vint de Milan le 30 janvier, lorsque
 les Allemands étoient bien près de la Ville. La nuit
 du 31. au 1.^{er} de février, Villeroi fut surpris dans la
 ville même, et mené prisonnier au Camp du Prince.
 Cette entreprise sur Crémone dont on a tant parlé
 comme d'un événement très singulier, n'eut d'autre
 effet considérable que la prise de Villeroi, parcequ'
 on envoya à sa place le Duc de Vendôme Prince
 du Sang, et Général habile et entreprenant, qui
 arriva en Italie vers la fin de février 1702,
 mais il ne commença la campagne qu'au mois
 de Mai. Encore il ne fit pas de grandes choses
 au commencement parce qu'on attendoit le Roi
 Philippe V à qui on vouloit réserver des actions
 plus considérables. Philippe après son mariage étoit
 allé à Naples par mer. Il revint par mer aussi
 jusqu'à Final pour prendre le commandement de
 l'armée en Lombardie, et pour se présenter à

LXVI.

Entrevue du
 Duc et des
 Duchesses de
 Savoye avec
 Philippe V.

Marg. de la
Torre mem. de
Philippe V.
Milot mem.
polit. et milit.
du Duc de
Noailles t. 2.
pag. 14.

Milan. Dès qu'il fut arrivé à Aquil dans le
Montferrat Victor Amédée alla le voir : il eut avec
lui plusieurs entrevues sur la route. On remarqua
à cette occasion que les Espagnols se montrèrent
moins difficiles pour le cérémonial que les François.
Louis XIV. croyoit que le Duc vouloit "exiger des
honneurs extraordinaires. Il ne demanda rien,
se conduisit avec autant de respect que de dignité,
donna même à son gendre d'excellens conseils
sans pédanterie. Pour que le séjour que le Roi
Philippe fit à Alexandrie lui fut plus agréable,
et que la Duchesse de Savoie eut le plaisir de voir
l'Epouse de sa fille, Victor Amédée consentit qu'
elle et la Duchesse Douairière sa mère allaissent
le voir. Le Roi les reçut à l'escalier, les prit
par la main et les conduisit dans sa chambre.

LXVII.

Le Roi d'Espagne
commande l'
armée des deux
Couronnes en
Lombardie.

Après tous ces complimens et les fêtes qu'on
fit à cette entrevue, le Roi se rendit à Milan,
où il fut reçu comme à Naples, et alla prendre
le commandement de l'armée. Le Duc revint
aussi à Turin puisqu'il ne fut point prié d'aller
à l'armée, où d'ailleurs par l'ambition des

Général François sa présence ne pouvoit qu'être utile. Il y laissa cependant un gros corps de ses troupes commandé par le Comte des Hayes et M. de Dresla. Il y eut peu de tems après un combat à Luzzara, où les deux armées perdirent environ cinq mille hommes. Les deux partis s'attribuèrent également la victoire, mais l'armée des deux Couronnes vint au bout de ce qu'elle souhaitoit, qui étoit de passer le Po, prendre le Château de Luzzara, et faire le siège de Guastalla. De l'avis des François mêmes les troupes de Savoie se battirent avec beaucoup de valeur, et le Roi Philippe fit présent au Comte des Hayes d'un beau cheval, de même qu'au Duc de Vendôme.

Quincy III.
686.

Cependant le Roi Guillaume et les Hollandois, qui sentoient de plus en plus l'importance d'attirer dans leur confédération le Duc de Savoie, n'ignoroient pas le sujet de mécontentement que les François lui donnoient, quoique le Duc n'en fit aucune plainte. Ils présentèrent la Cour de Vienne de faire tous les efforts possible pour se l'attacher. L'Empereur voyoit aussi bien que ses alliés de

LXVIII.

Avances faites
de la part de
l'Empereur
au Duc de
Savoie.

quel avantage seroit pour ses affaires l'amitié de ce Prince, principalement depuis que l'Electeur de Baviere s'étoit déclaré pour la France. On fit donc secrètement quelque ouverture à la Cour de Turin. Peut-être le Duc de Savoie laissoit-il pénétrer les offres que lui faisoient les alliés, pour porter Louis XIV à lui en faire de son côté : car, après tout, lorsqu'on ceda Bignerol en 1696, il n'y étoit pas question de partager la succession de Charles II, et il n'étoit pas équitable que le Roi de France s'aidant des forces de Savoie voulut s'emparer au nom de son petit fils de cette vaste Monarchie sans égard aux titres qui y avoit la maison de Savoie, et sans en récompenser les services. Le Marquis de Sniè ci-devant Ambassadeur à Londres étoit alors Ministre d'Etat. La fortune que fit ensuite ce Ministre prouve assez qu'il n'étoit pas moins porté pour les avantages de la Cour de Vienne, que pour ceux de son propre Souverain. C'est à lui que le Ministre de Vienne s'adressa, et qui peut-être jugea à propos d'écouter, et d'insinuer à S. M. R.

les propositions des alliés.

On engagea ensuite S. A. R. à recevoir secrètement à Turin le Comte d'Arversberg, et il n'est pas improbable que cet Envoyé eut des entretiens avec le Marquis de Prié.

Les Ministres et les Emisaires de France dès qu'ils eurent quelques dates de ces conférences, grossirent les objets et les exagérèrent dans leur dépêches à la Cour de Versailles. Il y avoit en ce tems-là Solar cit. à Turin une Dame étrangère (la Comtesse d'Arno) qui y avoit été bien reçue par égard au Duc de Bavière, qui avoit montré pour elle de la considération et de l'estime. La France qui avoit attiré à son parti le Duc de Bavière avoit aussi gagné cette Dame, et l'on prétend que c'étoit le cabinet de Versailles, qui l'engageoit à continuer son séjour à Turin, pour assister dans ces spéculations ministérielles M. ^r Philipeaux qui y étoit Ambassadeur. Apparemment elle vouloit faire valoir son zèle pour les intérêts de la maison de Bourbon. On crut voir plus qu'il n'y en avoit dans les soupers que le Marquis de Prié donnoit à la Vigne, et

Lamberti mem.

pour servir
à l'histoire

T. II. n. 547.

au Lingot, où se trouvoit quelque fois le Comte de.
la Tour Secrétaire de guerre. M.^r Shllipeaux
pressa la Cour de France de s'abuser par quel
moyen que ce fut le Duc de Savoie, et de
prévenir le préjudice qu'on croyoit qu'il alloit
faire au parti des deux Couronnes, soit en le
contentant par quelque cession, soit en l'accablant
de toute force. On aimoit mieux de prendre ce
dernier parti, ne doutant point d'y réussir.

Lamberg II.

560. circa

Cependant la Cour de Vienne craignant toujours
qu'à la fin Louis XIV. ne se déterminât à
faire au Duc de Savoie des conditions équitables qui
pussent le retenir dans son alliance, se servit
d'une ruse pour prévenir ce raccomodement. L'
on confia à un Napolitain des lettres et autres
papiers, pour les porter à Turin. Ces lettres suppo-
soient une intelligence entre le Duc et l'Empereur
de surprendre trois des principales villes du Milanois.
Le Napolitain jouant le traître porta le paquet
à l'Ambassadeur de France qui étoit à Venise.
L'Ambassadeur en donna avis au Duc de Vendôme
qui étoit dans le Trentin cherchant à se joindre

aux troupes de Baviere qui s'étoient déclarées pour la France : c'étoit cette jonction que la Cour de Vienne travailloit surtout à empêcher. Elle y réussit en effet. Le Roi de France par des ordres pressa le Duc de Vendôme de quitter le Trentin, et de se rendre dans le Mantouan pour s'assurer des troupes du Duc de Savoie, les quelles y étoient avec un autre Corps d'armée que commandoit M. de Vaudemont : Sitôt que le Duc de Vendôme fut à S. Benedetto à cinq lieues de Mantoue il disposa dans son Camp les troupes qu'il avoit amenées, de maniere que les nôtres se trouvoient enveloppées par celles de France. Comme en absence du Duc de Savoie, le Duc de Vendôme avoit le commandement en chef de toute l'armée, il donna ordre de faire décharger les armes à nos troupes sous pretexte de les faire mettre en état pour aller aux ennemis. C'étoit le 28. Septembre. Le lendemain quelques bataillons François eurent ordre de s'assembler à la tête de nos troupes et de s'emparer de leurs armes qui étoient en faisceaux à la tête de leur camp. Lorsque tout

LXIX.

Violence qu'
on fait aux
troupes de
Savoie.

Sanvitale
lib. 3. cap. 9.
pag. 171.

fut prêt, le Duc de Vendôme fit venir chez lui
 les principaux Officiers de nos troupes, aux quels
 il lui expliqua l'ordre qu'il avoit de désarmer
 et d'arrêter prisonniers de guerre tous les sujets
 de S. A. R. qui se trouvoient dans l'armée des
 deux Couronnes. Après ce discours qui surprit
 fort les Officiers, les troupes françoises qui avoient
 ordres de s'emparer des armes, le firent, et on
 signifia à nos soldats qu'ils étoient prisonniers
 de guerre. On rapporta que sur l'avis de la
 Comtesse d'Arco, on avoit formé le dessein d'
 enlever le Duc même. On fit venir à la défilée
 des Officiers François aux environs de la Venerie,
 qui devoient s'attrouper tout à coup lorsqu'ils
 seroient avertis que S. A. R. sortiroit à la chasse,
 le surprendre et le conduire à Fenestrelles. On
 eut vent de cette trame, et heureusement on
 évita le piège. Il est aisé d'imaginer combien
 Victor Amédée fut sensible à ce coup imprévu
 dont il reçut la nouvelle dans 24. heures. Il
 assembla son Conseil pour ne rien précipiter
 dans les premiers mouvemens de sa douleur. Il

Solar cit.

dépêcha à l'issue du Conseil des Couriers en Hollande
 et à l'Empereur, mais il n'attendit point leur retour
 pour faire éclater son ressentiment. Il osa tout
 seul presque sans troupes et sans argent, déclarer
 la guerre aux deux Couronnes de France et d'Espagne, et publia sept jours après les raisons qui l'avoient
 porté à cette déclaration. En attendant pour
 représailles il fit fermer les portes de Turin, donna
 des ordres pour arrêter les François qui étoient
 dans ses états, fit garder étroitement M. Philipeaux
 Ambassadeur de France, qu'il avoit sujet de croire
 par ses faux avis, et précipités le premier auteur
 de la violence qu'on venoit de lui faire: congédia
 la Comtesse d'Arco, dont le séjour de Turin étoit
 suspect, fit prendre trois Compagnies de Cavalerie
 Française qui passaient à côté de la Ville près
 des Capucins, dépêcha des Couriers pour aller à
 Asti afin d'arrêter tous les François qui y
 devoient passer pour aller à la foire d'Alexandrie,
 et fit prisonniers tous ceux qui étoient dans Turin.
 Il fit marcher un régiment d'Infanterie à Ivree,
 et un de Dragons à Verceil; celui de Schoulembourg

LXX.

Rupture

éclatante.

148. fut envoyé à la Citadelle. Il fit saisir à la Douane de Turin cent caisses de mousquets, et deux cent autres à Luse qu'on envoyoit à l'armée des deux Couronnes, il fit arrêter tous les Courriers qui venoient de France, et ordonna à tous les bourgeois de se fournir d'armes dans trois jours. Jamais résolution de Prince ne surprit avec plus d'étonnement toute l'Europe. La Cour de France publia de son côté un manifeste pour justifier la violence qu'on avoit faite : elle tâcha de faire croire qu'elle n'avoit fait que prévenir les desseins de la Cour de Sardaigne. Mais dans tout le reste de l'Europe on ne cessoit d'applaudir au parti que prit Victor Amédée. Alors la Cour de Vienne ne trouva plus de difficulté pour le déterminer à l'alliance qu'elle souhaitoit. Le Comte d'Arversberg écrivit au Comte de Saxe-Ministre de Vienne en Hollande que la France avoit plus fait dans un seul jour pour la cause commune, c'est-à-dire pour l'Empereur et les autres alliés que lui n'avoit fait en plusieurs mois : c'étoit de porter

Lamber. II.

563.

S. M. R. à une rupture d'éclat avec la France.

Le traité de lique avec l'Empereur qui certainement n'avait point été signé avant l'arrêt de ses troupes, le fut le 26. d'Octobre. L'Empereur Léopold s'obligeoit d'envoyer et entretenir à ses dépens en Piémont quatorze mille hommes de pied, et six mille chevaux : lui confirma et garantit la possession de Monferrat, lui céda Alexandre avec la Lumelline, la Vallée de Sesia, et le droit de fiefs sur les Langhes, et le Vigevnasque avec toutes ses dépendances. On signa le même jour quelques articles secrets à l'égard des conquêtes qu'on se promettoit de faire soit du côté de France, soit dans le Milanois.

Les Généraux et les Ministres François qui avoient cru par l'arrêt de ses troupes de mettre le Duc de Savoie hors d'état de nuire aux intérêts des deux Couronnes, furent bien surpris de le voir à la tête de nouvelles troupes, et de trouver toutes les places assez garnies de soldats et de milices. Le Duc avoit ordonné une levée de douze bataillons qui se fit en douze Provinces selon la

Sanvitale
ubi supra.
p. 212.

Solus ubi sup.

répartition qu'on avoit fixée. Les vieux soldats qui avoient eu leur congé vinrent s'enrôler dans ces bataillons, et l'expérience de ces vétérans mit les recrues bientôt en état de faire leur service comme des troupes aguerries. Une bonne partie de ceux qui avoient été arrêtés par le Duc de Vendôme trouvèrent le moyen de s'enfuir, et retourner en Piémont.

Beaucoup de leurs Officiers quoique soigneusement gardés dans des Châteaux par différens stratagemmes se mirent en liberté, et particulièrement ceux qui étoient renfermés dans le Château de Saix, trouvèrent des cordes, et d'autres machines, par le moyen desquelles ils se coulèrent en bas, et vinrent prendre les armes avec un désir extrême. On comptoit parmi ces braves Officiers le Comte Tapparel de Genoule, le Marquis de Tournon, et trois frères Damian de Siroque.

LXXI.

Négociations
pour agréger
la Savoie au
Corps Helvétique.

Il falloit en attendant songer à la Savoie que les François n'auroient point manqué d'envahir. Il n'étoit pas possibles d'y entretenir un Corps de troupes en campagne, et il n'y avoit de place soutenable que Montmeillan. Le Duc

s'avisait d'un projet qui auroit pu le délivrer de
 la garde de ce pays : c'étoit l'agréger aux treize Lamberti
 Cantons de Suisse, et par ce moyen convenir de T. II. p. 201.
 la neutralité pour la Savoie. Il en fit faire la
 proposition aux Députés Suisses par M. Mellaredo
 son Envoyé à Berne. L'avantage qu'en espéroit
 le Duc étoit évident; mais l'intérêt que pouvoient
 y avoir les Suisses n'étoit pas moins réel. C'étoit
 de s'assurer une barrière pour leur pays, et de
 prévenir le péril évident que la France s'emparant
 de la Savoie ne prit la Suisse dans sa dépendance.
 C'est ce que M. Mellaredo tâcha de persuader par
 ses discours. Le Marquis Suisiencx Ambassadeur
 de France faisoit de l'autre côté tous les efforts
 possibles pour empêcher cette négociation. Néanmoins
 le gros de la Nation étoit porté à prendre le
 parti de la Savoie. Le jour de la diète qui se 18. Avril
 devoit tenir à Baden étoit marqué, et on alloit 1704.
 arrêter la neutralité de Savoie, ou sa défense,
 si les François ne la laissoient point libre. L'
 Ambassadeur de France qui devoit s'y trouver -
 n'y alla point, et se contenta d'y envoyer un

suboëlégué : mais par des ressorts clandestins il retint les Cantons de Luzerne, d'Uri, d'Unterwald, de Schwitz d'envoyer leurs députés. Il fit croire à ces Cantons que les armes de France étoient bien éloignées d'occuper la Savoie, que les troupes de France étoient parties, et que M. de la Feuillade qui avoit menacé Montméilan s'étoit retiré. La chose n'étoit point sans apparence : car en effet un détachement de nos troupes qui étoit sorti de Suse, après avoir fait quelque excursion dans le Dauphiné, s'étoit tourné en Savoie : deux Compagnies de Dragons ennemis s'emparèrent du magasin que les François avoient fait à S. Jean de Maurienne, et qu'ils devoient transporter à Chambéry. Ce détachement s'étoit joint à quelques autres troupes que le Duc avoit envoyées à Turin. Tout ce Corps uni marcha à Aiguebelle, fit encore prisonniers quatre vingt soldats avec deux Officiers : de là s'avance à Montméilan qu'il trouva libre. Les François ne firent tête nulle part soit par frayeur, soit qu'ils eussent ordre pour lors d'évacuer la Savoie.

pour avoir un prétexte de s'opposer à l'union
 au' on alloit décréter à la diète de Baden. -
 Effectivement le Marquis de Suisieux, et le
 Chevalier de Limagne autre ministre de France
 firent jouer tant de ressorts auprès des différens
 Cantons, que le projet de l'alliance de la Savoie
 avec le Corps Helvétique, et de sa neutralité dans
 la présente guerre n'eut point lieu. Lorsque le
 péril de cette délibération fut passé, le Duc de
 la Feuillade retourna en Savoie à former le blocus
 de Montmeillan.

Quelque tems après que le traité fut signé,
 l'Empereur envoya en Lombardie le Comte Gui
 de Staremberg avec un corps d'armée pour se
 joindre à celles de Savoie. Le Général trouva le
 moyen de passer au milieu des troupes des deux
 Couronnes qui étoient à quartier d'hiver. Mais le
 Comte de Staremberg, qui dans une saison si rude
 comme étoit le mois de décembre dans le Tirol éluda

L'attention des ennemis, ne put pourtant pas empêcher les pertes considérables que fit le Piémont. En attendant le Duc de Vendôme avec vingt sept mille hommes d'infanterie, et neuf mille chevaux commença par assiéger Verceil. Il s'étoit campé au mois de mai à Fontaneto dans le bas Montferrat près de Trin : il commença à faire travailler aux retranchemens qui furent perfectionnés vers la fin du même mois.

LXXII.
Premiers succès
des ennemis.

Avant que Verceil fut investi, les ennemis avoient déjà pris Suse, qui ne fut guere en état de défense. Le fort de la Brunette n'étoit encore à ce tems là qu'un retranchement au pied de la montagne au nord de la Ville. Il y avoit environ quinze cens hommes qui le gardoient. Le Duc de la Feuillade qui put aisément traverser la Savoie, d'où on avoit retiré les troupes pour grossir l'armée de Lombardie, vint l'attaquer avec vingt quatre bataillons, quatre régimens de Dragons, vingt quatre pièces de canon, et douze mortiers. Il y perdit à la vérité beaucoup de monde, mais

il emporta les retranchemens de la Brunette, et
 quelques jours après il s'empara aussi de la
 redoute qu'on appelle de Catinat. Avec l'
 avantage que lui donnoient ces deux postes, il
 fut en état d'emporter la Citadelle qui est
 le fort de Sainte Marie. M.^r de Corbilly qui
 en étoit le Gouverneur, obtint de sortir avec
 la garnison, et se retira à Turin. Cette perte
 se fit en moins de dix jours au commencement
 de juin. On fit le procès au Commandant du
 Château, qui fut convaincu de n'avoir point
 fait son devoir, et condamné à mort; mais
 il eut des protecteurs qui lui sauvèrent la vie.

12. juin

Quincy

IV. 347.

Sanvitali
460.

L'attaque de Vercil commença, presque
 au même jour que Suse se rendit. S. A. R.
 qui s'y étoit attendu, avoit pourvu la Ville
 de tout ce qui étoit nécessaire pour faire une
 longue et vigoureuse résistance. Il y avoit
 treize bataillons et cinq cens chevaux, et des
 munitions de guerre et de bouche à proportion.
 La défense en fut confiée à M. des Hayes -
 François de nation. Sous lui commandoit le

LXXIII.

M. de Vendôme
assiège et prend
Vercil.

Comte de Dresla Doria. Les attaques que firent les ennemis s'étendoient depuis la Sesia jusqu'aux Capucins entre levant et midi contre le bastion de la porte de Milan et de Sainte Claire. Les approches se firent avec vigueur. L'artillerie de la place causa des pertes considérables aux assiégeans, mais les sorties se firent avec beaucoup de succès. Le Gouverneur étoit malade, au bout d'un mois on parla de capituler. Le Duc de Vendôme prétendoit que la garnison se rendit prisonnière. Cette proposition mit au désespoir le Gouverneur qui vouloit qu'on le portât sur la brèche pour y mourir l'épée à la main. Son zèle fut mal secondé, on ne sait comment. Après quelques débats allées et venues d'Officiers qui portoient la parole, la capitulation fut signée dans les termes qui avoit marqué le Duc de Vendôme qui persista toujours dans la résolution d'avoir la garnison prisonnière. Elle obtint néanmoins de sortir par la brèche tambour battant et mèches allumées. La capitulation s'exécuta le 20 juillet 1704. trentesix jours après que la

tranchée fut ouverte. Ce fut avec raison, dit un
 Officier François que le Duc de Savoie qui avait Quincy V.
 donné des ordres si précis pour qu'on tint ferme
 jusqu'à l'extrémité, fut surpris et fort choqué
 de cette capitulation. Il perdoit une bonne place
 bien pourvue d'artillerie et de munitions, treize
 bataillons, cinq cents chevaux, et plusieurs bons
 Officiers. Quelque autre historien a relevé que Sanvitali
 la garnison quoique nombreuse, et bien pourvue mem. stor.
 de toute espèce de munitions, étoit composée en lib. 4.
 bonne partie de recrue peu accoutumées aux
 opérations militaires. En effet M. de Bresla ne
 fut point disgracié: il parvint même quelques
 années après à la charge de Général de Cavalerie.
 Les fortifications de Verceil qui avaient coûté
 des sommes immenses à Charles Em. II. furent
 démolies vingt ans après qu'elles avaient été
 construites.

La perte de Verceil entraîna celle d'Ivrée LXXIV.
 que les ennemis attaquèrent avec plus d'avantage Le Duc de la
 qu'ils n'avaient fait à Verceil. Le Duc de Feuillade s'
 Vendôme qui au siège de Verceil n'avait perdu empare de la
 vallée d'Aoste.

qu'environ neuf cens hommes, ne laissa pour en presser les démolitions qu'un détachement de six cens hommes sous le Comte de Vaubecourt ; mais un renfort bien plus considérable devoit le joindre à Ivree. Le Duc de la Feuillade après avoir pris Suse, fit quelques courses contre les Vaudois des vallées de Luzerne, qui n'avoient point voulu s'engager à garder la neutralité. Il remonta en Savoie gagna le petit S.^t Bernard, qui est un des passages plus pratiqués pour venir de France ; de Suisse, et d'Allemagne en Italie. Quelques milices des nôtres qui s'y étoient retranchées, furent contraintes de céder. Il se rendit maître de la Ville et de la Vallée d'Aoste, et descendant vers Ivree prit le fort de Bard qui est placé au milieu de cette vallée. M.^r de Reding Colonel Suisse qui y commandoit, se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison, avant que le canon eût été mis en batterie, parce que celui qui étoit chargé de cette attaque lui fit dire que s'il attendoit plus long-tems il le feroit pendre.

On trouva un butin fort considérable dans ce Château, parce que les habitants des environs et de la Ville y avoient porté tout ce qu'ils avoient de plus précieux, ne croyant pas qu'il pût être pris. La garnison se rendit prisonnière, et le Colonel Reding passa au service de France. Il ferma par cette conquête le chemin aux secours qui pouvoient venir des Suisses, ou d'Allemagne, et n'eut plus de difficulté de se joindre au Duc de Vendôme sous Ivée, qui est à la gorge de la vallée d'Aoste sur le bord de la Dora Baltea qui découle de cette vallée. La place seroit excellente sans les hauteurs qui la commandent. On s'empara d'abord de ces hauteurs, et la place alloit être investie.

Solar cit.
Sanvitali-
lib. 4. p. 261.

Le Duc de Savoie qui en voyoit les conséquences avant que cette place cédât avoit projeté une entreprise avec le Général Staremberg par laquelle si elle eut réussi, on auroit obligé les ennemis à lever le siège en leur coupant les vivres. Ce projet étoit de surprendre

LXXV.

Tentative pour
reprendre
Vercell.

Vercel, où il y avoit que six cents hommes d'infanterie, et cinquante chevaux. On comptoit de se saisir de la porte de Milan, par le moyen de quelques deserteurs qui s'étoient jettes par petites bandes dans la Ville, et qui ayant pris parti dans les troupes de France, devoient tuer les gardes, et s'emparer d'une porte. Le Prince Charles de Lorraine fut chargé de cette expedition, et partit du Camp de Crescentin la nuit du 21 à 22 de Septembre. Il conduisoit huit cent Cavaliers, ayant chacun un fantassin en croupe, suivis de douze cent grenadiers. Les guides l'égarèrent malheureusement : on devoit arriver près de la place pendant la nuit, et l'on n'arriva qu'à une heure de jour. La sentinelle qui apperçut cette troupe, en avertit l'Officier de garde, on se mit en armes, et le Prince de Lorraine n'y ayant pas assez de monde pour une attaque ouverte retourna au Camp de Crescentin.

LXXVI.
Prise d'Ivrée
par les ennemis.

Cependant le Duc de Vendôme poussoit le siège d'Ivrée qu'il battoit avec quarante

161.

pièces de canon. Le Baron de Serron en étoit le Gouverneur, et avoit sous lui le Comte de la Trinité. S. A. R. s'y fioit beaucoup, mais parce que la perte de Vercil qui céda plus vite qu'on avoit cru, avoit donné quelques soupçons aux alliés, il introduisit dans Ivrea pour commander avec le Baron de Serron, le Baron de Crispan un des Généraux de l'Empereur. On n'oublia rien pour défendre la Plau, ou pour en retarder la chute. S. A. R. qui étoit campé à Crescentin sous le canon de Verrue, et dans de bons retranchemens, d'où le Duc de Vendôme ne put le tenir pour le combattre comme il souhaitoit, étant fort supérieur en troupes, avoit envoyé un convoi qui entra heureusement dans la Ville par la porte de Turin. Néanmoins après dixhuit jours de tranchée ouverte; on fut forcé de demander à capituler pour la Ville. On envoya des députés au Duc de Vendôme pour en régler les articles: mais le Prince ne voulant rien accorder qu'à condition qu'on lui livrât

aussi la Citadelle, le faubourg et le Château
 ou la Castille, on abandonna la Ville sans
 capituler, et on retira la garnison dans les deux
 forts, et dans le Faubourg. On se soutint avec
 beaucoup de fermeté encore plusieurs jours ; -
 mais le Duc de Vendôme poussa les travaux
 avec tant de vigueur montant lui même la
 tranchée pendant qu'elle se relevait, qu'il fallut
 se rendre. Par la prise d'Ivrée les François
 nous fermoient le passage de la Suisse aux
 secours qu'on attendoit depuis long-tems des
 alliés. Les forces des ennemis étoient de jour
 en jour plus grandes que celles des alliés unies
 à celles qui restoient au Duc de Savoie, après
 avoir perdu des garnisons nombreuses à Verceil,
 à Suse, à Ivrée. Les remontrances réitérées
 qu'il fit à l'Empereur sur l'impossibilité de
 se soutenir avec des forces si peu proportionnées
 aux efforts des ennemis, portèrent Leopold à
 envoyer du secours en Lombardie, que le Comte
 de Luinange conduisit. Pour en empêcher l'
 union avec notre armée, qui étoit toujours

à Crescentin, le Duc de Vendôme détacha vingt escadrons de la sienne : ils devoient se joindre au Grand Sireur de Vendôme son frère, qui retira pour la même fin une partie des troupes occupées au blocus de la Mirandole. Cela n'empêcha pourtant pas le Prince François d'entreprendre un autre siège, qui devoit lui coûter beaucoup plus que ceux de Verceil et d'Ivrée.

Verrue. n'étoit autrefois qu'un village que les Avogadres famille très-considérable de Verceil tenoient en fief : les Ducs de Savoie l'avoit ensuite donné aux Comtes de Tende pour faire une partie de leur appanage : ceux-ci la vendirent à la famille Scaglia qui depuis deux siècles en est en possession, moyennant les investitures des Souverains de Savoie. Cette ville est située sur un roc, qui se détache des collines qui bordent le Po. Elle est à deux mille de Crescentin, trois lieues de Chivas, et cinq de Turin. Sous le règne de Charles Emmanuel I. on commença à la regarder comme une place importante parce qu'elle domine le Po, et l'on peut par le moyen de ce poste couper la communication du bas Montferrat et du Milanois

LXXVII.

Long siège.

de Verrue.

164. avec le Piémont. Les Espagnols maîtres de Milan, et en guerre avec le dit Duc Charles allié de la France en 16..... voulurent s'en saisir. Ils en entreprirent le siège, qui dura long-tems, et qui fit beaucoup de bruit. Dès qu'on commença à la juger de quelque importance, nos Princes en augmentèrent considérablement les fortifications. Victor Amédée y avoit mis une garnison suffisante depuis le commencement de cette guerre, et l'avoit d'autant mieux fortifiée des munitions nécessaires depuis qu'il eut perdu Verceil, et qu'il s'étoit campé sous son canon. Le Duc de Vendôme crut qu'il étoit de la dernière importance de se rendre maître de cette place, avant que de faire le siège de Turin que l'on méditoit constamment depuis que S. A. R. avoit quitté le parti des deux Couronnes. Quoiqu'on fut fort avancé dans la saison, le Général François ne laissa pas d'assembler tout ce qui lui étoit nécessaire pour ce siège. Il commença le 15 d'Octobre à faire travailler aux retranchemens des hauteurs qu'il occupa, d'où il comptoit d'attaquer un fort appelé Guerbignan qui est à côté de Perrue, et

qui quoique plus bas que le Château, couvroit utilement la Place de Verrue.

Ce siège fut si opiniâtre et si long, que quoique le Duc de Vendôme ait emporté la place, on ne laissa pas de le blâmer de l'avoir assiégée. Nous nous contenterons d'en relever quelques particularités qui feront voir que si le hazard n'eût pas déconcerté les mesures que prit le Duc de Savoie, il seroit arrivé à l'ennemi quelque chose d'approchant à l'échec qu'ils essuyèrent l'année suivante. Il étoit campé à Crescentin, d'où il conserva toujours une communication avec la place assiégée par une espèce de fort qu'il fit construire sur une petite île que forme le So un peu au-dessous de Verrue. M. de Vendôme qui n'espéroit pas d'avancer ses approches, et de s'emparer de la place tant que les nôtres garderoient ce poste, mit tout en usage pour l'enlever. Il augmenta des troupes par des renforts que le Duc de la Feuillade lui envoya, et par celles qu'il tira des garnisons d'Ivrée et de Casal et d'autres places. On fit même venir à cette occasion l'ingénieur Lepara qui paroit

avoir été le plus estimé des ingénieurs François après le Maréchal de Vauban. Il arriva au camp le 10. février. On fit dans toutes les formes l'attaque de ce fort de l'île, et de l'ouvrage qui étoit à la tête du pont que notre armée gardoit toujours : on n'auroit pu faire davantage pour attaquer quelque place que ce fut. Ils s'emparèrent enfin de cette communication, parce que notre Prince et le Comte de Staremberg contraints de quitter le Camp de Crescentin, où ils étoient postés fort avantageusement, ne perdirent pas l'espérance de délivrer Verruc. On se retira à Chivas. Victor Amédée fut informé que M. de Vendôme après que nos troupes étoient retirées avoit envoyé à leur garnison les renforts, qu'il en avoit tirés, de sorte que l'armée assiégeante n'étoit plus si nombreuse. Il résolut de l'attaquer, et d'avertir le Gouverneur de faire en même tems une sortie pour battre en front et en queue les ennemis. Pendant qu'il étoit à Crescentin S. A. R. avoit trouvé moyens de jeter des lettres par une espèce de bombes qui n'étoient chargées que de terre, et qui ne crevoient point.

167.

Dès qu'il fut éloigné, il fallut s'aviser d'autres expédients pour envoyer des ordres et des avis au Gouverneur de la place. Il se trouva un Caporal du régiment de Lorraine qui se chargea de la commission, et qui s'en acquitta jusqu'à un certain point; car il étoit entré dans la place, et avoit porté les ordres au Gouverneur. Il sortit ensuite pour retourner au camp en manière de déserteur. Il fut malheureusement arrêté, et menacé de mort, la crainte lui fit confesser ce qu'il venoit de faire. M. de Vendôme sur cet avis renforça son camp, fit tirer une ligne de la Doire vers la montagne, et ordonna une garde plus exacte. Victor Amédée l'ayant appris, ne jugea plus à propos de suivre son projet.

La place en attendant manquoit de vivres. Le Général Francis y envoya encore les déserteurs pour en augmenter la consommation puisqu'on n'eut pas la barbarie de faire périr ces misérables. Mais le Gouverneur Comte de la Roche Allery prit de telles précautions quand il se vit forcé de céder, que les ennemis n'obtinrent que le

squellette, car il fit sauter tout ce qu'il put des
 fortifications pendant qu'on arrangeoit les articles
 de la capitulation, et consumma ce qui lui
 restoit de poudre en fusée d'artifice. Il menaça
 même les Officiers qui vinrent lui porter parole
 de les faire sauter en sautant lui même par un
 baril de poudre sur le quel il étoit assis une
 mèche à la main pendant qu'il capituloit. On
 peut assurer dit M.^r de Quincy, que jamais place
 ne fut mieux attaquée, ni mieux défendue. On
 y employa la force, le courage, la chicane, et
 l'on mit en usage tout ce que l'art militaire
 a de plus parfait.

p. 400.

Les armes de France, qui partout ailleurs n'
 avoient depuis quelque tems que des echecs et qui
 reçurent dans le tems qu'on assiégeoit Verrue une
 deroute à Ramillies, sembloient favorisées de la
 fortune seulement en Siémont, et en Lombardie.
 Il est vrai que toutes les forces des alliés étoient
 occupées ailleurs. Les Hollandais ne pensoient
 qu'à étendre leurs frontieres en Flandres : les
 Anglois et Allemands avoient fixé leur attention

169.
sur les affaires de Catalogne, qui sembloient devoir
décider du trône d'Espagne. Victor Amédée
restoît presque seul à soutenir dans ses propres
états une guerre ruineuse contre l'armée de -
Louis XIV, qui avoit un désir extrême ou de
contraindre S. A. R. de se raccomoder avec lui,
ou de l'accabler de toutes ses forces. Après avoir
perdu Verceil, Ivrea, Verruc, et ensuite Chivas, il
lui restoît quatre places considérables, deux au
centre du pays Coni et Turin, et deux autres à
deux côtés presque opposés. C'étoit Nice et -
Montmeillan; le fort de Nice que S. A. R. avoit
perdu en 1692, et recouvré par la paix avec la
France en 1696, fut attaqué par le Duc de Berwick
Maréchal de France, qui avoit succédé à M.^r d'
Usson mort à Marseille, après s'être emparé
de Villefranche, et des autres petites forteresses
aux environs de Nice, et de la Ville même. Il
y avoit une triple fortification: la première -
enceinte s'appelloit proprement la Citadelle: au
milieu de celle-ci il y avoit le Château, du
centre du quel s'élevoit une troisième forteresse.

170. qui étoit le Donjon. Le Duc y avoit dépensé plus de deux millions depuis qu'il l'avoit recouvré. Il y avoit fait pratiquer entr'autres choses des magasins souterrains pour y mettre de la poudre en sûreté, et éviter ce qu'on avoit éprouvé en 1692. que les boulets rouges mirent le feu au magasin qu'il y avoit. Les ennemis commencèrent par le bloquer: ils avoient des galeres à Villefranche qui devoient empêcher qu'il n'y entrât de nouvelles provisions par mer. Victor Amédée néanmoins trouva moyen d'y faire introduire par un petit bâtiment des ingénieurs et des munitions sans que les galeres de France s'en apperçussent. Il alla lui même jusqu'à Savourge pour visiter toutes les défilés du col de Tende, afin de tenter quelque entreprise: mais il ne put rien effectuer parce que M. de Berwick en ayant été averti fit très-exactement garder les défilés. Cependant on avoit du côté de la Ville placé des batteries, qui battirent en brèche la Citadelle avec tant de fureur, que le 1.^{er} de janvier M. de Carail craignant qu'on l'emportât d'assaut, se retira

dans le Château : il fut aussi quelques jours -
 après forcé de quitter le Château même réduit
 presque à un morceau de pierres, et se retirer
 dans le Donjon. Il comptoit de tenir jusqu'
 à la dernière extrémité, mais la garnison le
 menaca de désertion s'il ne capituloit pas.
 On sortit par la brèche avec armes et bagages,
 six canons, et deux mortiers; et ce fameux
 Château qui avoit coûté des sommes immenses
 à nos Princes pendant plus de deux cents ans, fut
 entièrement démoli. On perdit presque au même
 tems le Château de Montmeillan qui n'étoit pas
 de moindre importance que celui de Niv, et n'
 avoit coûté guere moins. Il étoit bloqué depuis
 plus d'un an : le Comte de Santena y commandoit.
 Les passages étoient fermés pour aller de Piémont
 en Savoye : et n'ayant pu être secouru par
 les alliés, il fut obligé de se rendre.

LXXVIII.

 Château de
 Niv et
 Montmeillan
 démoli.

 Vers le 15. ²ème
 1708.

Victor Amédée réduit à deux seules places,
 et dépourvu presque de tous ses états, se soutenoit
 par son grand coeur, et par un présentiment
 de ce qui devoit arriver. On rapporte que

LXXIX.

 Fermeté
 du Duc.
 Hode V. 478.

Malbrough / après la bataille de. Hockstel / écrivit à S. A. R., et plaignant la situation de ses affaires en rejettant la cause sur la lenteur des Allemands. Ensuite, prenant un ton de Prophète, il disoit, que les conjectures que l'on tiroit du commencement de la campagne malheureuse de 1706. étoient très-fausse, et qu'on verroit en Italie ce qu'on avoit vu en Allemagne. Quoiqu'il en soit Victor Amédée dans les extrémités où il se trouvoit refusa constamment d'accepter la paix particulière que le Roi de France lui offroit avant la démolition de Nice, et de Montmeillan.

LXXX.

On se dispose
au siège de
Turin

Feuq. mem.
IV. Sanvitale
lib. c. 2.
pag. 345.

Cependant l'armée françoise après la prise de Verceil et celle de Chivas marchoit à Turin, et se disposoit à faire le siège. Les préparatifs que l'on fit pour cette entreprise que la France regardoit comme décisive pour ses affaires, furent immenses. Feuquieres nous assure que l'on n'en fit jamais de plus grands pour les sièges aux quels le Roi alloit en personne. On établit des magasins à Crescentin, à Chivas.

et à Suse, outre les provisions abondantes qu'on avoit à l'armée. On en jugera par ce qu'on fut obligé de quitter. Le Duc de la Feuillade, à qui on vouloit faire mériter le bâton de Maréchal fut destiné à cette entreprise parce qu'il étoit beau fils du Marquis de Chamillard ministre de la Guerre. Après s'être emparé de la Savoie, de la vallée d'Aoste, et des Villes de Nice et de Villefranche, M.^r de la Feuillade s'étoit joint au Duc de Vendôme. Il aida à la prise de Suse, et continua après lui le siège de Chivas, dont il se rendit maître quelques jours après la capitulation de Verme. Tandis que le Duc de Vendôme alloit se joindre au grand Prince son frere en Lombardie pour s'opposer au Prince Eugène qui conduisoit les secours d'Allemagne, M.^r de la Feuillade marcha de Chivas vers Turin, et prit son quartier à la Venerie, où il travailla avec ardeur aux apprêts du siège qu'il méditoit.

Victor Amédée quoiqu'il doutât au commencement si l'on pensoit sérieusement-

à cette entreprise après la bataille que les François venoient de perdre à Ramillies, ne laissa pas de pourvoir avec tout le soin possible à la sûreté de sa Capitale. La Ville qui avoit été dernièrement agrandie, n'avoit pas grand besoin de réparations. La Citadelle bâtie par Emanuel Philibert sur le dessein de Saviotto d'Urbino, et qui avoit été toujours regardée comme une des meilleures de l'Europe fut aussi aisément mise en état de défense. Le Duc fit travailler tout l'hiver à rétablir des parapets, des fossés, des chemins couverts, et de nouvelles redoutes. Comme il ne doutoit pas que les ennemis eussent le plan des fortifications, que le fameux ingénieur Sépara avoit levé quelques ans auparavant, il tâcha de changer les dispositions des ouvrages intérieurs autant qu'il fut possible pour rendre inutile la connoissance qu'en pouvoient avoir les assiégeans. Il acheva un ouvrage à Corne qui devoit battre les hauts et les bas endroits de Valdoc, et depuis cet ouvrage jusque près de la Doire, il fit conduire un

grand retranchement avec une redoute qui le couvroit près des moulins du faubourg du Ballon, et assura par ce moyen tout ce quartier, et l'usage des moulins. Il fit aussi de bons retranchemens avec des redoutes du côté de la montagne, où est le faubourg de Po, et le Couvent des Capucins qu'on appelle le Monte. Par ce retranchement il lioit ensemble divers petits forts qu'il fit construire sur cette hauteur. On ne négligea pas non plus de faire des ouvrages à la vieille vigne de Madame Royale qui est aujourd'hui des Missionnaires, à S. Vite, et à Carouret, d'où l'on pouvoit incommoder les ennemis dans la plaine du Valentin et du Lingot, et les empêcher de s'approcher du Monte. On fit raser des maisons et des arbres aux environs de Turin, afin qu'ils ne pussent pas favoriser les approches des ennemis. Le Duc confia le commandement de la Ville au Marquis de Carail Inardi Piémontois, et celui de la Citadelle au Comte de la Roche Allery Savoyard. Ils s'étoient acquis l'un et l'autre beaucoup de

Torino rag-
guaglio dell'
assedio di
Torino p. 8.

176.

réputation, le premier au Château de Nice, l'autre à celui de Verruc. La garnison étoit composée de quatorze régimens des troupes de S. A. R. dont une partie étoit de recrues qu'on avoit fait dernièrement. On comptoit en toutes ces régimens six mille six cents et soixante six hommes. Il avoit outre cela sept régimens de troupes Impériales, qui étoient réduites à quinze cents par les maladies et les expéditions précédentes. Ces troupes étoient commandées par le Comte de Thaur. Il avoit une quinzaine d'Ingénieurs entre la Citadelle et la Ville, dont le principal étoit l'Avocat Bertola pere adoptif, et maître du Commandeur Bertola qui se rendit si célèbre sous le règne suivant, et qui servoit alors parmi les autres ingénieurs.

1706.

LXXXI.
Campement
des ennemis.

L'armée Française s'avança vers la Ville le 12. Mai, et se mit en bataille le 13 dans la plaine de Notre Dame de Campagne. Elle étoit composée pour lors de soixante huit bataillons, et de quatre vingt escadrons. Il y avoit pour le service de l'artillerie six compagnies de

bombardiers, autant d'ouvriers, six cents canonniers, six cents mineurs. M.^r de Honoille, commandoit en chef l'artillerie, et avoit sous ses ordres M. de Chantelon, et le Chevalier de S.^t Bernier avec grand nombre d'autres Officiers du corps de l'Artillerie. L'ingénieur qui avoit en chef la direction des attaques, et treize brigades d'infanterie sous ses ordres étoit M. Tardif. Il avoit le plan des fortifications de la Ville qui avoit dressé M.^r Lépara mort au siège de Barcelonne. Dans ce plan il n'y avoit pas la moindre trace des ouvrages qu'on avoit fait du côté de la montagne. On employa plus de quarante jours aux préliminaires du siège avant qu'on put découvrir les fortifications de la place. Les lignes de circonvallation prenoient le bord du Do, où étoit le vieux Parc, et continuoient jusqu'à la Doire près de Lucinte.

Le Camp avoit aussi sa droite appuyée à Lucinte, et la gauche au vieux palais du Parc, il étoit aussi entre la Doire, la Sture et le Do hors de la portée du canon. On

pratiqua aussi des redoutes avec des communications pour mettre le camp en sûreté, et pour assurer les convois qu'on devoit tirer de Chivas, et de Crescentin. Une grande parallèle servoit de contrevallation. On employa à cet ouvrage huit mille pionniers que le Général avoit fait venir. A peine les ennemis étoient-ils campés, que le Duc de Savoie s'aperçut que leur gauche étoit trop près du Po, et trop découverte. Il fit passer pendant la nuit du côté de Notre Dame du Silon sur la droite de la rivière un détachement de trois cents hommes avec quatre pièces de Canon qu'on fit tirer à la pointe du jour du 18. Mai, ce qui obligea le Général François à retirer cette gauche, et faire des retranchemens pour la couvrir. Il y eut pendant une vingtaine de jours quelques escarmouches qui ne décidèrent encore de rien. Le Duc de Savoie étoit toujours à Turin, et ne sortoit que pour visiter les ouvrages qu'il faisoit faire d'un côté et d'autre.

La tranchée fut ouverte par les ennemis le 26 Mai, ils n'y arborèrent pourtant l'étendard

que le 3. de Juin, et le canon commença à ^{179.}
tirer. C'étoit ce jour-là la fête de Dieu :
l'ardeur avec laquelle on étoit occupé à se
défendre contre une si puissante armée, n'
empêcha point qu'on célébrât cette solennité
avec toute la pompe qu'on avoit accoutumé -
dans les tems plus tranquilles de paix : le Duc
et les Princesses Royales accompagnèrent la
procession avec une dévotion très-édifiante.

Quelques jours après qu'on eut commencé
à canonner M.^r de la Feuillade envoya M.^r
de Marignan Brigadier, qui s'étant présenté
à la grande garde, demanda à parler à S. A. R.
On lui envoya un Adjudant Général pour savoir
ce qu'il vouloit. Le Brigadier François lui dit
que le Duc de la Feuillade avoit reçu des ordres
du Roi de France de poursuivre vivement le
siège : de savoir en attendant où étoit le
quartier de S. A. R. dans la Ville, pour n'y
point jeter des bombes, et d'offrir des passeports
aux Princesses pour se retirer où elles souhaiteroient.
Victor Amédée lui fit répondre, que son quartier

LXXXII.

Offres du Roi
de France que
le Duc refuse
Quincy ubi
supra.

Sanvitale
348.

étoit partout, et que le passage de la porte de Po étant libre pour sortir de Turin lorsqu'il souhaiteroit, il remercioit S. M. très-Christienne des passeports qu'elle lui faisoit offrir. On rapporta aussi que le Général François fit présenter à S. A. R. une feuille signée par le Roi de France, qui s'engageoit à lui céder tout ce qu'il demanderoit pourvu que dans l'espace de quelques heures il le marquât sur ce même papier, et qu'il le souscrivit; mais que S. A. R. le refusa.

LXXXIII.

Notifs pressans
qu'avoit la
France d'
appaier le
Duc.

Ce n'étoit certainement pas une simple et pure affection envers le Duc de Savoie, qui portoit le Roi de France à lui faire des propositions si honnêtes. Quelque avantage que les armes de France eussent remporté sur le Duc par la prise de plusieurs places, et l'invasion d'une grande partie du Piémont, et de toute la Savoie, la diversion que cette guerre faisoit aux affaires d'Espagne et de Flandres étoit d'une extrême conséquence pour les deux Couronnes. Le royaume étoit épuisé d'hommes et d'argent.

Les finances ne trouvoient plus de ressources, et l'on ne savoit dans quelle partie de la nation on pût faire des recrues pour reparer les pertes que faisoient les armées tant par les victoires que par les déroutes. Le Piémont seul lui coûtoit des sommes immenses d'argent et devoit des armées entières par les grands combats et les petites actions journalières. Mais la défaite du Maréchal - Villeroi à Ramillies qui arriva au même tems qu'on entreprit le siège de Turin, et la levée du siège de Barcelone, par la quelle on abandonnoit à l'Archiduc Charles d'Autriche une grande partie de l'Espagne, rendoit Louis XIV. très empressé de se délivrer du poids de la guerre de Piémont, et surtout du siège de Turin, parce qu'il voyoit bien à quel parti il seroit réduit si l'on venoit encore à échouer dans cette entreprise. Mais Victor Amédée avoit été offensé trop vivement par le Roi de France, et s'étoit trop engagé avec les grands alliés pour reculer. Il espéroit que le siège de Turin décideroit la querelle. Pour augmenter le courage.

et l'espérance de la Ville assiégée par un heureux augure, il fit faire des rejoissances à la nouvelle qu'on reçut de la levée du siège de Barcelonne.

LXXXIV.
La Feuillade
tache d'investir
la Ville

L'armée ennemie reçut six jours après un renfort de Cavalerie avec quelques bataillons qu'envoya le Duc de Vendôme de l'Etat de Milan, et de Montferrat. Alors le Duc de la Feuillade se vantant tout haut qu'il feroit repentir le Duc de Savoie de ses refus envoya le Comte d'Estaing avec un détachement de mille hommes d'infanterie et deux régimens de cavalerie pour occuper la montagne, couper les vivres aux assiégés, et empêcher la Cour de sortir de la Ville. Le Comte d'Estaing marcha à Settimo pour passer le Po près de ce village. Le Duc de Savoie qui en fut averti, fit marcher un détachement vers S.^t Maur pour lui défendre le passage. Le détachement françois prit sa route vers Chivas pour passer la rivière près de Gassino. Victor Amédée l'empêcha encore, et fit en même tems par une partie de ses troupes occuper tous les postes importants de la

montagne de Turin.

Cependant comme on apprit que les François avoient occupé le Château de Siouches et Bardascan, et que le Comte d'Estaing prenant au plus grand détour alloit passer le Po et de joindre à M.^{re} de la Feuillade, qui devoit aussi passer le Po vers Moncalier pour occuper les hauteurs des Capucins, le Duc jugea à propos d'éloigner sa cour de Turin, d'autant plus qu'on avoit déjà vu tomber des bombes sur son palais. Madame Royale mere du Duc, la Duchesse son épouse, le Prince de Piémont, et le Duc d'Aoste partirent le 16. pour aller à Querasque, et y arrivèrent le même jour. Le Prince et la Princesse de Carignan avec leur second fils, et les Princesses leurs filles suivirent plus lentement à cause du grand âge du Prince. Le Duc retint avec lui le Prince Amedée qui l'accompagnoit dans toutes les actions, et s'exposa avec S. A. R. a beaucoup de dangers, parcourant tous les postes dedans et autour de la Ville.

LXXXV.

Les Duchesses de Savoie et les Princes et Princeses de Carignan sortent de Turin avec une partie des Magistrats
16. Juin.

Pour que la justice fut rendue dans les Provinces Solar.

184.

Quincy V.

durant le siège de la Capitale, le Prince fit passer à Querasque le Chancelier, une partie du Senat et de la Chambre de Comptes, laissant une autre partie dans sa résidence ordinaire.

I.XXXVI.

Le Duc en sort aussi.

Il delibera quelque tems s'il resteroit lui même dans Turin, mais il se determina d'en sortir pour être à la portée de lui procurer plus facilement des secours, et défendre ce qui lui restoit de ses états. En partant il laissa pour son Lieutenant Général dans la Ville le Comte Thaur, Commandant des troupes Impériales. Ce n'est pas qu'il ne confiât assez dans l'expérience, et la fidélité du Marquis de Carail et du Comte de la Roche Allery: mais il vouloit donner par surplus à ses alliés cette preuve de sa disposition ferme et sincere à soutenir jusqu'aux dernières extrémités les intérêts communs

I.XXXVII.

Le Duc de la Feuillade le poursuit vainement.

aussi biens que les siens propres.

Il s'éloigna à petites journées s'arrêtant à Montcalien, ensuite à Carignan, puis à Carmagnole et Querasque. Il conduisit avec

lui les Princes Amédée de Carignan et Emmanuel
 de Soissons. Le Duc de la Feuillade se mit
 en tête de le poursuivre ayant laissé la conduite
 du siège à M. de Chamarant. S. A. R. n'
 étoit qu'à Sanfré lorsque le Général François -
 arriva à Carmagnole qui est à deux lieues de là.
 Celui-ci comptoit de s'y arrêter pour se rafraîchir;
 étant averti que le Duc de Savoie étoit si près,
 il se remit incessamment en route dans l'espérance
 de le joindre. Il l'auroit joint probablement, si
 S. A. R. n'avoit envoyé au devant un deta-
 chement qui l'arrêta en se battant en retraite:
 ainsi il eut le tems d'arriver à Querasque, et
 de là au Mondevi, où il avoit déjà fait passer
 les Princesses et ses fils. Ce fut à l'occasion de
 ce voyage que Victor Amédée connut M. Ferrero
 de Roaffio, que dans la suite on nomma -
 Marquis d'Ormea. Ce gentilhomme d'assez bonne
 famille de Mondevi étoit alors Bailly ou Juge
 de Carmagnole par où la Cour passa en allant
 à Querasque. Le Prince qui portoit par tout
 un oeil pénétrant, connut dans ce jeune homme

LXXXVIII.

 Commencement
 du Marquis
 d'Ormea.

un genie pour les affaires : il choisit d'abord pour suivre les Princes et ses deux fils en qualité d'Intendant de la Maison.

LXXXIX.

La Cour se retire à Gènes.

Cette Cour qui partit pour Gènes eut à peine le tems de se rendre à Ceva à cinq lieues de Mondovì que le Duc de la Feuillade y arriva. Il fit prisonniers le Prince et la Princesse de Carignan qui avoient retardé leur départ : il les laissa retirer à Racconis ayant exigé parole de se rendre en quel endroit que ce fut, lorsque S. M. très-Christienne l'ordonneroit.

XC.

Victor Amédée à Mondovì et à Coni

Le Duc resta quelques jours dans les montagnes de Mondovì ; il vint à Coni le 3. de Juillet pour revenir à Turin avec sa cavalerie inquiéter le camp des assiégeans. La Feuillade y étoit aussi retourné après avoir inutilement poursuivi jusqu'au Mondovì S. A. R. et laissé à M.^r d'Aubeterre les troupes qu'il avoit aux environs de Savillan. Cet Officier ayant appris que le Duc de Savoie avoit pris sa route par Saluces, fit tant de diligence qu'il en joignit l'arrière garde. Il y eut un combat fort vif sur le bord

du So entre le faubourg de S.^t Augustin, et Staffarda, ^{187.}
 dans lequel S. A. R. s'exposa beaucoup. Il chargea
 lui même à la tête de ses troupes pour les animer,
 et le Prince de Solifons y fut blessé. Les ennemis
 y perdirent beaucoup de monde que la troupe du Duc
 renversa dans la rivière. De là S. A. R. alla
 avec sa Cavalerie se camper à Pibiane, à la gorge
 des vallées de Luzerne. Le Duc de la Feuillade
 quitta encore le camp de Turin pour tâcher de le
 surprendre. Ce Général, qui dans le commencement
 du siège avoit été en présence d'un grand nombre
 d'Officiers qu'il se croyoit si sûr d'emporter la place,
 que si cela manquoit, il quitteroit pour jamais
 son épée, écrivit de Pibiane, qu'il avoit si bien
 enfermée dans la vallée de Luzerne le Duc de Savoie,
 qu'il ne pouvoit plus lui échapper. Le succès ne
 justifia point ses bravades. Le Duc de Savoie
 resta quelque tems dans ces quartiers très-sûr de s'
 en tirer sans donner dans la troupe de la Feuillade,
 ou de le repousser s'il en eut été attaqué. Les
 Vaudois signalèrent dans cette conjoncture leur
 zèle pour la personne de son Souverain, à qui

XCI.

Combat entre
Saluces et
Barge et prise
à Luzerne.

Quincy V.

117-18.

Solar 535.

XCII.

Bravade de
M.^r de la
Feuillade

Flode hist. de
Louis XIV.

T. 5. p. 418.

ils firent bonne garde comme les autres sujets qui l'accompagnoient. S. A. R. quitta Lucerne au premier jour d'Août, alla avec sa cavalerie à Solonghera, et campa à la surbotte de Carmagnole. Le Duc de la Feuillade voyant qu'il le poursuivoit inutilement, retourna sous Turin, et retira même les troupes qui étoient à Racconis pour garder le Prince et la Princesse de Carignan ses prisonniers. Il envoya toutefois le Marquis de Bonelle pour les obliger de promettre par écrit de se rendre en tel lieu qu'il plairoit au R. J. C. de leur prescrire

XCIII.

On poursuit
vivement le
siège de
Turin.

V. Tarizzo
rel. et autres
relat. Mss.

Cependant Turin commençoit à manquer de vivres, et plus encore de munitions de guerre. La porte du S. étoit à la vérité toujours ouverte, et les petits forts qu'on avoit fait sur la montagne n'avoient point été pris. Le Comte de Fontanelle, Lieutenant de Police dans la Ville, les Sindics, et les Decurions faisoient tout leur possible pour qu'on ne manquât de rien. Mais l'armée Française qui augmentoit continuellement, ou du moins reparoit ses pertes par des recrues qu'on envoyoit de toutes parts, avoit occupé une grande

189.
partie de la montagne, et enlevait souvent les
convois qu'on envoyoit. Il arriva une fois que
six cents boeufs qui étoient sur le point d'entrer
dans Turin, tombèrent en leurs mains avec un
millier de poudre.

Victor Amedée second en ressources plus qu'
aucun autre de ceux qui le servoient, chercha des
peaux de boucs, qu'il fit souffler, remplir de poudre,
et jeter dans le Po, afin que le courant de l'eau
les entraînat entre la Ville et le Monte. Les
assiégés qui en étoient avertis, alloient les ramasser,
et les faisoient entrer dans la place. Ce stratagemme
reussit pour quelque tems; mais dès que les ennemis
s'en appercurent, ils firent tendre des filets, et
rendirent les tentatives inutiles arrêtant les autres
dans la rivière.

Les maladies inévitables dans un long siège
affoiblissoient en attendant la garnison, et la
desertion la diminuoit encore plus. Dans un seul
jour qui fut le 12. d'Août cent quarante six Soldats
Allemands et Piémontois, et une Compagnie de
Suisses avec leurs Officiers et onze Sergens désertèrent

XCIV.

Activité in
Due pour
le secours.

Solar à la
fin.

Rel. Ms.

de la Blau, et se rendirent au Camp ennemi. On fait monter le nombre de ceux qui désertèrent durant le siège à 2073. Cette desertion dura plus de douze jours jusqu'à ce que le Général Thaur. eut mis des Colonels des Majors, et d'autres Officiers supérieurs à la tête des troupes qui défendoient les attaques. Il y avoit néanmoins des Régimens, qui faisoient leur devoir avec une ardeur, et une exactitude admirable. L'artillerie aussi étoit bien dirigée et bien employée quoique les Canonniers et les Bombardiers fussent pour la plus part pris tout récemment, ils firent aussi bien leur métier, que s'ils avoient été depuis long-tems exercés à cela. Les mines et les fourneaux furent pratiqués avec beaucoup d'adresse et de succès, et l'on peut dire que le sort de ce siège a dépendu de l'attaque de la demi lune qui se fit vers la fin d'Août, dont il s'est parlé si distinctement dans les journaux et autres relations.

Journal du siège
Tarrazo relaz.

Quincy ubi sup.
Sanvitali
lib. 6.

Mais comme c'étoit le canon, les mines, et les fourneaux qui empêchoient les assiégeans d'établir leurs places d'armes, leurs batteries, et leurs

approches, la consommation de la poudre étoit immense, et c'étoit l'espèce de munition dont on risquoit de manquer si les ennemis, comme ils étoient prêts de faire, venoient à s'emparer de la communication de la montagne. Il falloit par conséquent des forces supérieures pour faire lever le siège, ou empêcher que la place ne fut entièrement investie. Le détachement que le Comte de Santena commandoit sur la montagne de Quier, et qui avoit long-tems escorté les convois qui venoient à la porte de So, trouvoit peu à peu le chemin barré par un gros corps d'ennemis qui étoit sur la même montagne vers Cavour.

Le Duc de Savoie ne manqua pas de solliciter vivement ses alliés pour obtenir de puissans secours. L'argent qu'on pouvoit espérer de l'Angleterre ne servoit tantôt de rien. Il falloit un prompt secours de troupes, et ces secours ne pouvoient venir que d'Allemagne : mais ils venoient toujours tard, et ne pouvoient passer que par le Trentin, et le Mantovan, où il y avoit une autre armée d'ennemis aussi nombreuse que

XCV.

Difficultés
des secours
étrangers.

celle qui assiégeoit Turin. Le Duc de Vendôme, qui la commandoit ayant passé l'hiver à Paris, et à Versailles, étoit retourné en Lombardie avant que le Prince Eugene fut revenu de Vienne. Il tira de ses quartiers le Général Reventlau Danois, à qui le Prince avoit laissé le commandement en son absence, et l'engagea à un combat assez vif le 16 Avril près de Calcinato dans le Bergamasque. Les Impériaux perdirent dans ce combat six ou sept mille hommes. L'avantage qu'en rapporta le Duc de Vendôme le mettoit en état de s'avancer jusqu'à Roveredo au débouché des Alpes, et d'empêcher les troupes qui devoient venir d'Allemagne en Italie.

XCVI.

Marche du
Prince Eugène

Heureusement le Prince Eugene le prévint. Il partit de Vienne aussitôt qu'il apprit la verte qu'on avoit fait à Calcinato. Il rencontra sur son chemin une partie de ceux qui fuyoient. Il les ressembla à Roveredo, où il fut joint par les troupes qu'on lui envoya d'Allemagne. Le Duc de Vendôme s'appliqua à lui empêcher le passage de l'Adige, gardant les montagnes du Breßan,

le bas du Lac de Garda et le Mincio. Néanmoins

Eugene le passa, et reçut en même tems de nouveaux renforts par des troupes de Bavière, de l'Electeur Salatin, de Brandebourg, de Wirtemberg, et de Saxe-Gotha. Il s'avança dans le Mantouan, et s'étendit dans le Moïenois, et le Ferrarois, et laissa long tems les ennemis dans l'incertitude du chemin qu'il auroit pris pour arriver en Piémont. Dans ces entrefaites

le Duc d'Orléans accompagné du Maréchal de XCVII.
 Marcin vint prendre le commandement de l'armée Le Duc d'Orléans
 des deux Couronnes. Ce Prince qui fut sept ans après remplacé le Duc de
 Régent du royaume de France passa d'abord à Turin Vendôme.
 pour voir l'état du siège, et alla ensuite en
 Lombardie prendre la place du Duc de Vendôme, qui
 étoit destiné à l'armée de Flandres.

La marche du Prince Eugene que le Duc de Vendôme n'avoit pu retarder comme on l'avoit espéré, rendoit le Duc de la Feuillade plus ardent à pousser les approches et faire les attaques de la Citadelle de Turin pour l'emporter avant que ce secours arrivât. On compte

XCVIII.

Attaque générale
 de la place, et
 d'attente vigoureuse.

quatre attaques générales que les ennemis donnèrent à la Citadelle, la première fut la nuit du 12. Juillet,

la seconde la nuit du 5 au 6 d'Août, la troisième
du 24 du même mois, la dernière du 31. lorsque
le Duc d'Orleans eut pris la direction du siège à
son retour de Lombardie. Le détail de ces attaques,

la description des mines, et des fourneaux, qui firent
sauter les batteries et autres ouvrages tantôt des assiégés,
tantôt des assiégeans; les rencontres et combats qu'
il y eut assez vigoureux même sous terre, comme il
arriva la nuit du 8 au 9 d'Août seroient très-
curieux, et même très-utiles pour des militaires,
mais ils ne seroient peut-être assez intéressants pour
les autres personnes. Outre les Commandants Thaurin,
Carail, Roche-Alley, S.^t Rhemi, Pallavicini; on
admira l'habileté du Chevalier Castel Alfieri, et de
M. Bussolin ingénieurs, qui s'avancèrent plus de
deux cent pas sous les galeries, que les ennemis
avoient pratiquées, et y étant coururent de grands
fourneaux de quatre vingt barils de poudre, avec
les quels ils firent sauter les batteries des ennemis.
Un nommé Pierre Mica pour ne pas perdre le
moment favorable de donner le feu à un des-
fourneaux, prenant les précautions ordinaires pour

Journal du siège
de Turin imprimé
à Amsterdam.
Tariago relazione
dell'assedio
di Torino.
Quincy hist. mil.
de Louis XIV.
tom. 6.
Sanvit. lib. 6.

se sauver, ne craignit point de s'ensevelir lui même sous les vastes ruines que causa le jeu du fourneau, et qui devoit ensevelir une troupe des assiégeans. Le Duc qui reçut la relation de ces actions voulut en faire sentir son contentement à la garnison. Il écrivit au Comte de Thaun en date du 30. d' Août, le priant de tenir ferme, parce que dans trois ou quatre jours il seroit secouru. Il avertissoit de veiller à la montagne de Supergue, d'où par des signaux on lui auroit donné avis du secours qui arrivoit. Il trouva un homme sûr, qui se chargea de porter cette lettre dans Turin; elle fut rendue au Comte Thaun presque en même tems qu'on venoit de soutenir la quatrième attaque générale, et contribua beaucoup à raffermir le courage des assiégés.

Le Prince Eugene arriva sur ces entrefaites en Siémont. Il passa le Tanaro à trois mille d' Asti sur un pont de barques que le Duc avoit fait construire. Il donna par écrit l'ordre pour la marche de son armée, et pour envoyer à Albe le gros bagage, et les malades. Il ne

XCIX.

Arrivée du secours.

196.

retint avec lui que les troupes en état de combattre, et alla joindre S. A. R. qui s'étoit avancé pour le rencontrer vers une prairie au dessus de Carnagnole. De là ils se rendirent au quartier général, qui étoit encore à la Motta. Ils le quittèrent deux jours après pour se rendre à Villastellone dès qu'on sut que le Prince d'Anhalt y étoit arrivé. On y campa toute l'armée, qui se trouva en assez bon état, malgré les marches qu'elle avoit faites. Le Marquis de Drie Commissaire général de cette armée, et Ministre de S. M. Impériale avoit eu soin de fournir partout les provisions nécessaires, et fit trouver de lieu en lieu des voitures pour aider à la marche, et soulager les troupes: et Victor Amedée dès que les troupes furent entrées dans ses états avoit donné des ordres à propos pour que rien ne leur manquât. Cette armée étoit d'environ 34/m hommes, 24/m d'Infanterie et 10/m de Cavalerie en y comprenant 1000 chevaux Piémontais qui servoient de garde au Duc.

C.
Disposition pour
attaquer les
ennemis.

S. A. R. et le Prince Eugene suivi de
nombre d'Officiers, et précédés d'un détachement

qu' on fit avancer à Quiers, montèrent à Supergue pour examiner de cette hauteur la position des ennemis sous Turin. On en donna avis à la Ville par des signaux dont le Comte Thaun avoit été prévenu, et l' on retourna au Camp de Villastellone. Ayant résolu d' aller à l' attaque des lignes de l' ennemi du côté de la Venerie, ils donnèrent l' ordre pour la marche qui devoit se faire en prenant le tour du côté de Gruillasc.

L' armée du Duc et du Prince de Savoie - CI.
 passa le So sur deux ponts qu' on fit construire près de la Loggia, pendant que les troupes traversoient le grand chemin de Rivoli pour se camper entre ce chemin et Sianezza au bord de la Doire, le Duc eut nouvelle qu' un gros convoi marchoit à l' armée de la Feuillade : c' étoit 700. mulets et chevaux chargés de poudre, de farine, et d' autres munitions qui venoient de France par la vallée de Luse, escortés par un gros détachement que le Marquis de Bonelle, et M.^r de Rochetonne - commandoient. Le Duc prit avec le Prince Eugene les mesures nécessaires pour enlever ce Gros convoi qu' on enleva aux françois. S. 7^{me}bre Tarizzo.

convoi. On fit avancer deux brigades, celle de Falkenstein, et celle de Monasterol qui passèrent la Doire au gué d'Alpignan. Pour faciliter le passage de cette cavalerie il fit border la rivière près du gué par quelques Compagnies de grenadiers Prussiens: ces deux brigades passèrent la Doire, et tombèrent sur la queue du convoi. Le Marquis de Bonelle qui le commandoit, le fit serrer, et hâter la marche. Le Duc de Savoie qui voyoit de dessus la hauteur ce qui se passoit envoya sonder sur le champ la rivière entre Colegno et Sianezza: on y trouva un gué par le quel y fit passer deux brigades qui gagnèrent la tête du convoi, et le mirent entre deux feux. Le Marquis de Bonelle voyant qu'il ne pouvoit plus suivre la route, se jetta avec le Régiment qu'il commandoit dans le château de Sianezza: l'avant garde du convoi poussé en même tems par la Brigade de Falkenstein se retira fort vite vers le camp de M.^r de la Feuillade qu'elle gagna avec 300. mulets. Le reste fut poursuivi jusqu'à Sianezza, où le Marquis de Bonelle se mettoit en état de se

bien défendre. Le Duc fit dresser deux Ponts sur
 la Doire pour y faire passer de l'infanterie et
 du canon. Il visita avec le Prince Eugene le
 village, où il delibera sur la maniere de forcer
 le Château. L'attaque en fut resolue, et confiée
 au Prince d'Anhalt. Il se servit d'un souterrain
 qui conduisoit dans les caves du Château, par le quel
 il fit entrer les grenadiers de Falkenstein, ce qui
 obligea le Marquis de Bonelle de se rendre -
 prisonnier de guerre. On s'empara de trois
 étendarts du régiment de Chatillon, et on prit
 une partie de ce régiment et des officiers, le
 reste se retira au Camp avec l'avant-garde.
 On prit aussi environ 400. mulets ou chevaux
 chargés de poudre, de farine, et d'autres munitions.

Le succès de cette petite entreprise contribua
 encore à affermir le courage des assiégés, qui en
 reçurent la nouvelle.

Cependant les ennemis pouissoient le siège avec
 plus de vivacité, et plus de force. Le Duc d'Orléans
 arriva sous
 Turin. Conseil
 de guerre qu'il
 tient.

CII.
 Le Duc d'Orléans
 arrive sous
 Turin. Conseil
 de guerre qu'il
 tient.

Orléans, qui n'avoit pu arrêter la marche du
 Prince Eugene en Lombardie, comme nous venons

30. Août

de marquer, s'étoit hâté de le prévenir en arrivant à Turin avant que les troupes Allemandes pussent rien entreprendre contre l'armée, qui assiégeoit cette Ville. Il y arriva à la fin d'Août. Ce fut alors qu'on donna à la Citadelle la quatrième attaque générale, qui dans le commencement parut favorable aux assiégeans, et qui termina à l'avantage des assiégés. Il falloit cependant se disposer au combat que le Prince Eugene et le Duc de Savoie venoient pour livrer. Le Duc d'Orleans assembla le Conseil de Guerre sous un arbre que l'on montre encore près d'Altesan. Il y avoit trois partis à prendre. Le premier étoit de partager l'armée d'en laisser une partie dans les lignes pour continuer et pousser le siège, et avec l'autre partie de troupes sortir à combattre en campagne ouverte. On rejetta ce parti parce que la moitié de l'armée ne paroïssoit pas suffire à s'opposer à celle des deux Princes. L'autre parti étoit de quitter les lignes, qui étoient d'une étendue immense puisqu'elles

comprendoient l'espace de douze mille depuis le
 So jusqu'à Quiers; mais l'on fit remarquer
 que par ce moyen on rendroit inutiles tous les
 travaux qu'on avoit fait jusqu'alors, parce que
 la garnison seroit sortie, et les auroit détruits
 aisément dès que les assiégeans seroient sortis des
 lignes pour se battre en campagne. Le Duc de
 la Feuillade et le Maréchal Marin en propo-
 sèrent un 3.^{me}, qui étoit de se tenir avec toute
 l'armée dans les lignes, et recevoir la bataille
 à l'abri des retranchements qui devoient rendre
 plus difficile l'attaque qu'on alloit soutenir.
 Le Duc d'Orleans n'agréa point ce parti,
 et il s'opposa tant qu'il put. Comme on ne
 pouvoit prendre de résolution contre l'avis de
 celui qui commandoit en chef, le Maréchal
 montra l'instruction qu'il tenoit de la Cour
 avec ordre au Duc d'Orleans de s'y conformer.
 Cet ordre portoit qu'à tout événement on dut
 se tenir dans les lignes. On ne sait ce qui
 seroit arrivé au cas qu'on eût suivi l'avis du
 Duc d'Orleans. Mais ce Prince put se vanter

Tarizzo 160.

avec raison, que le parti qu'on avoit pris, et qui fut si funeste à la France, étoit contraire à son sentiment. Il fut donc résolu que toute l'armée d'observation (c'étoit l'armée que le Duc d'Orléans avoit conduite de Lombardie pour observer celle des alliés) entreroit dans les lignes et qu'on attendroit de pied ferme qu'on y fut attaqué. Les deux Princes de Savoie ayant quitté Pianezze, campèrent à la Vénérice le 6 appuyant la droite à la Doire, et la gauche à la serronée petite rivière qui coule entre la Vénérice et Altessan. Ils donnèrent le même soir par écrit l'ordre qu'on devoit suivre lorsqu'on commanderait la marche. Le lendemain de matin on resta quelque tems pour attendre si l'ennemi sortoit des lignes; l'on marcha ensuite par la plaine de Notre Dame de Campagne, et l'armée se rangea selon les dispositions qu'on avoit données. Six bataillons de grenadiers marchoit à la tête: la droite étoit conduite par le Prince de Saxe-Gotha, et par les généraux de bataille Koningsek et Strach; la gauche par le Prince de Wirtemberg

avec M.^{rs} de Haghen, et de Bonneval. Le Prince
 d'Anhalt commandoit toute l'Infanterie, les
 Généraux Iselbach, Stillen et Kriechbaum
 étoient à la tête de la première ligne de cavalerie;
 et les Généraux Visconti, d'Armstat, et Roccavione
 conduisoient la seconde; M.^r de Langallerie com-
 mandoit le corps de reserve. Sitôt qu'on fut
 arrivé devant le village d'Altesan à deux mille
 de Turin, le Duc de Savoie fit marcher la cavalerie
 de la gauche de la première ligne devant l'—
 Infanterie, et le reste avança selon l'ordre qu'
 on avoit observé en partant de la Venerie. Ce
 Corps de cavalerie s'arrêta lorsqu'il fut à une
 bonne portée de canon des retranchements. Pour lors
 les quatre colonnes qui devoient former la première
 ligne se mirent en bataille, et se jetterent sur la
 gauche jusqu'à ce que la brigade de Haghen qui
 étoit à la tête tourna les bords de la Sture. Ces
 colonnes se déployèrent et occupèrent tout le terrain
 qu'elles purent en formant la ligne jusqu'à la
 Doire. Les grenadiers qui marchaient à la tête
 se trouvèrent devant la brigade de Stillen, qui

CIII.

Le Duc et le
 Prince de Savoie
 attaquent les
 retranchements
 des François.

204. étoit la seconde de la gauche de cette première ligne.

La 2.^{de} ligne d'Infanterie se forma de quatre autres colonnes gardant les intervalles plus grands que ceux de la première. Les grenadiers étant plus avancés esuyèrent quelques coups de douze pièces de canon qui étoient sur les retranchements des François : sur quoi les Princes firent avancer quinze pièces de campagne, qui se postèrent sur un terrain élevé qui se trouva dans un intervalle à côté du chemin de la Venerie, et on fit avec ces quinze pièces trois décharges sur les retranchements.

Pendant qu'on se mettoit ainsi en bataille Victor Amédée accompagné du Prince Eugene parcourroit les lignes depuis la Sture jusqu'à la Doire, examinoit la situation des ennemis, et donnoit les derniers ordres pour l'attaque. Le Duc d'Orleans et le Maréchal Marin avertis de cette marche passèrent de ce côté-là firent mettre les troupes en bataille le long des retranchemens, et ils firent poster l'artillerie, qui se trouvoit près de là. Ils envoyèrent des ordres pour faire passer à la Sture

les brigades qui étoient de l'autre côté, parce qu'ils observoient qu'il leur manquoit des troupes pour occuper le terrain qu'ils vouloient. Après que l'on se fut canonné, nos grenadiers qui étoient tous aux ordres du Colonel Salmut, commencèrent l'attaque suivis de l'Infanterie Prussienne que commandoit le Prince de Anhalt, et les généraux Stillen et Haghen. On s'avança les armes présentées sans tirer un coup jusqu'à dix pas des retranchemens. Il fallut essuyer un feu si terrible qu'on commençoit à se retirer même en grand-desordre. Les carabiniers ennemis passèrent les retranchemens et entrèrent dans nos bataillons, dans lesquels ils firent un grand carnage. Le Prince Eugene qui étoit au centre de la ligne en ayant été averti il courut pour ranimer les troupes par sa présence, et le Duc de Savoie fit serrer sur la gauche les brigades de Stillen, et d'Iselbach pour soutenir celle de Haghen qui avoit plié, ce qui redressa les affaires de ce côté-là; mais comme deux brigades Françaises et une partie des Dragons arrivèrent, le combat fut opiniâtre.

Quincy V.

164. 167.

CLV.

Combat
opiniâtre.

Pendant cette attaque le Prince de Wirtemberg

et le Sergent général Zumzunghen marchèrent aussi avec leurs brigades aux retranchemens qui étoient devant eux, aussi bien que le Maréchal de Camp Rhebinder à la tête de l'Infanterie Palatine. Sur leur droite le Prince de Saxe-Gotha, et le Sergent général Comte de Koningseck en firent autant avec les troupes Saxonnnes. Ce fut alors un feu général de la part des deux partis le long des retranchemens. Il y eut des attaques bien vives de toutes parts dans lesquelles nos troupes furent repoussées jusqu'à trois fois de tous côtés, ce qui rendoit le succès de cette entreprise fort douteux, et on commençoit même à se rebuter. Mais le Duc de Savoie ayant remarqué qu'il y avoit un vuide du côté de la Sture, que le Duc d'Orleans n'avoit pu remplir, et qu'on pouvoit passer aisément les retranchemens, puisque les carabiniers ennemis en étoient sortis, y fit marcher de nouvelles troupes qui se joignirent à tous les grenadiers, à l'Infanterie Prussienne, et à la Brigade de Wirtemberg, laquelle consistoit en cinq régimens. Ces troupes réunies entrèrent dans les retranchemens qui n'étoient pas

207.
jusqu'à la ceinture, par l'intervalle depuis la Sture
jusqu'au 3.^{me} rideau, et les applanirent pour donner
passage à la Cavalerie qui les soutenait ; mais cette
Cavalerie ne s'y étant pas arrêtée, ni formée -
suivant l'ordre qu'elle en avoit reçu, et plusieurs
troupes s'étant mises à suivre celles de France
qui se retiroient, le Général Iselbach qui étoit
à la seconde ligne, et qui devoit soutenir la brigade
de Wirtemberg, détacha de la sienne le régiment
de Staremborg, et lui fit prendre poste sur le
retranchement avec ordre de tourner contre les -
ennemis trois pièces de canon qu'ils y avoient
laissé, et de ne point abandonner ce poste quelque
chose qu'il put arriver. Cela fut fait fort à
propos, puisqu'à peine que ce Régiment fut
posté, que quelques escadrons de France qui étoient
de ce côté-là revinrent à la charge, repoussèrent
une partie de notre cavalerie, et pénétrèrent à
travers de l'infanterie Prussienne dont ils tuèrent
un grand nombre : mais le Régiment de Staremborg
se trouvant posté comme on vient de le dire, -
donna le tems à nos troupes de se rallier, et

empêcha la Cavalerie française de pénétrer plus avant, et l'obligea même à se retirer. Notre Cavalerie de la gauche s'étant avancée dessus, le Prince Eugène eut son cheval tué dans l'action et fut renversé dans le fossé des retranchemens en voulant le passer, mais il fut bientôt relevé. Le Duc de Savoie ayant vu ses troupes plier, les ramena à la charge, et passa les retranchemens avec elles. Le Baron de Rhebinder y entra aussi après avoir bien perdu du monde, et avoir été repoussé trois fois. Le Prince de Saxe-Gotha rencontra de son côté plus de difficulté : il fut obligé d'essuyer pendant une heure et demi un feu épouvantable, qui lui fit perdre bien du monde.

Quincy V. 168.

Sarrit. 388.

Son attaque étoit du côté de Lucinte dont les retranchemens étoient bien fournis de troupes : il fut repoussé de même jusqu'à trois fois. Le baron d'Iselbach, et M.^r de Bonneval marchèrent à son secours, soutenus du Baron de Kriecbaum, du Comte de Harach, et des troupes qui étoient sous leurs ordres. Avec ce secours ce Prince entra dans les retranchemens, et força une cassine dont il

fit les troupes prisonnières. Il s'y logea, et fit prendre poste à ses soldats à droite et à gauche du retranchement pour observer tout ce qui viendrait par Lucinte.

Le Duc d'Orléans et le Maréchal Marcin qui s'étoient rendus sur les retranchemens au commencement de l'action, se mirent à la tête de leurs troupes pour les animer par leur présence, et se portèrent au milieu du plus grand feu. Le Prince se ménagea si peu, qu'il reçut trois coups dans sa cuirasse, fut blessé en deux endroits, et obligé de se retirer pour se faire panser. Le Maréchal de Marcin fut en même tems blessé à mort.

Cependant les troupes de France qui étoient opposées à notre gauche du côté de la Sture, s'étant ralliées formèrent une nouvelle ligne pour soutenir une autre attaque. On marcha sur ces troupes qui furent bientôt contraintes de se retirer derrière des cassines et des redoutes, où il y avoit quelque infanterie. Elles gagnèrent ensuite le pont qu'on avoit fait.

sur la Sture par où elles se retirèrent. Celles de la gauche firent leur retraite par le pont qui étoit sur la Doire après avoir mis le feu à Lucinte, - afin qu' on ne profitât point des munitions de bouche qui y étoient. Après qu' elles eurent passé la Doire, elles se postèrent au deça sur le rivage de Valdoc avec quelques pièces de Canon, et firent un grand feu sur nos troupes qui étoient en bataille de l' autre côté. Le Duc de Savoie courant sur sa droite trouva qu' il y avoit encore quelque résistance. Il se mit à la tête d' un escadron de ses Gardes et de deux autres de son régiment de Dragons, qui se formoient dans les retranchemens, prit les François en flanc, les poussa avec ses trois escadrons depuis la ligne jusqu' au delà du chemin de Leini, et les obligea de se retirer entièrement. Le Comte de Thaun et le Marquis de Carail qui observoient attentivement tout ce qui se passoit de dessus le bastion de la Consola¹, n' eurent pas plutôt vu le desordre des troupes de France, qu' ils montèrent à

211.

cheval, et allèrent avec les troupes qu'ils avoient
commandées pour donner sur les fuyards, et ouvrir
un passage à la Ville. Le Marquis de Seneterre
Maréchal de Camp, qui faisoit tout ce qui
pouvoit pour rallier les François, fut blessé, et
tomba entre les mains d'une troupe qui étoit
sortie de la place, et qui l'ammena prisonnier.

C'est ainsi qu'on se vit maître du camp des ennemis entre la Sture et la Doire. On y trouva selon les relations de France trente neuf pièces de canon, et les équipages de huit mille hommes qui y étoient campés. On fit prisonniers ceux qui gardoient les redoutes et les cassines. On prit les chevaux des escadrons des Dragons, qui avoient mis pied à terre.

CV.
Levée du
siège.

Le Duc de la Feuillade qui étoit à la tranchée, et qui avoit fait, durant la bataille, pousser les attaques à l'ordinaire, ne discontinua de faire battre en brèche jusqu'au soir. Alors il donna ordre à ses troupes de se retirer avec l'artillerie, mais on ne put l'emmener. Il fit mettre le feu aux magasins à poudre, aux bombes, aux grenades, et cassa et brula tous les affûts des canons. Une partie des troupes de France se retira par la Sture, et alla vers Chivas, où étoit le gros équipage de l'armée que le Duc d'Orléans avoit amené de Lombardie : les autres se retirèrent par la Doire, et se joignirent à celles qui étoient

campées entre cette rivière et le Po. Le Duc d'^{213.}
Orléans quoique blessé fit assembler un Conseil
de guerre pour voir quel parti il falloit prendre
dans une telle conjoncture. Plusieurs Officiers
Généraux étoient d'avis de se réfugier à Casal ^{CVI.}
pour trouver ensuite le moyen de soutenir le ^{Retraite des}
Milanois et le Mantouan, et nous couper la ^{Ennemis.}
communication avec le Trentin et Bresban, où
le Prince de Hesse étoit resté avec un corps
de troupes. Mais le chemin de Casal leur étant ^{Quincy V.}
barré par l'armée victorieuse, il falloit prendre ^{168.}
le tour par Moncalier, où ils craignoient aussi
de trouver un corps de six mille hommes de nos
troupes. Ils prirent donc le parti de se retirer
à Signerol. M.^r Albergotti Gentilhomme Toscan
au service de France, qui étoit sur la montagne
de Turin avec un gros détachement pour garder
les hauteurs des Capucins et le chemin de Quiers
eut ordre de suivre l'armée. Comme il voyoit
les conséquences de cette retraite qui laissoit les
vainqueurs maîtres de toute l'Italie, il fit d'
abord difficulté d'obéir : il se fit réitérer les

ordres, et il obéit.

Notre armée ne perdit que treize cents hommes parmi les quels on ne comptoit aucun Général : - parmi deux mille sept cent blessés il y eut quelques Généraux : les ennemis qui ne devoient être moins que 44 fm. tant à pied qu'à cheval, n'eurent - disent-ils que mille hommes de tués sur le champ de bataille ; mais il est sûr qu'ils en perdirent un très-grand nombre dans la retraite ; deux mille blessés, avec trois autres mille furent pris. Le Marquis de Murcé, M.^r de la Bretonnière, M.^r de Villiers, et le Marquis de Bonneval furent aussi faits prisonniers. Le Maréchal de Marin blessé à mort, comme on vient de le dire fut - porté à une casine près de là. Il demanda au Duc de Savoie une garde pour sa sûreté, et on la lui envoya, mais il mourut le lendemain. S. A. R. lui fit faire de magnifiques obseques. On lui fit aussi un épitaphe qui se voit encore dans l'Eglise de Notre Dame de campagne sur le grand chemin de la Venerie près de l'endroit où il avoit été blessé. Le Duc aussi

bien que la Nation reconnut la défaite des ennemis
 non moins de la protection du Ciel, que de la
 valeur de ses troupes et de celles des alliés. Par
 conséquent on ne se contenta pas d'en rendre
 d'abord des grâces à Dieu par des services --
 solennels, et des cantiques que l'on chanta en
 toutes les Eglises; mais S. A. R. voulut --
 doublement perpétuer le souvenir du bienfait
 qu'on venoit de recevoir. Il ordonna premie-
 rement que chaque année à l'avenir le jour
 7. de Septembre on feroit une procession --
 solennelle à l'honneur de la Sainte Vierge,
 dont l'Eglise célèbre ce jour-là la naissance.
 De plus il fit bâtir une Eglise magnifique sur le
 sommet de la montagne qu'on appelle Superque,
 d'où l'on avoit observé la position des ennemis,
 et on avoit résolu de les attaquer. C'est cet
 édifice superbe qu'on voit s'élever sur la
 colline qui borde la droite du S^o à trois mille
 de la Ville. L'Eglise est desservie aux dépens
 de la Maison du Roi par des Ecclesiastiques
 ordinairement de naissance distinguée, et tous

gradués. Cet établissement aussi magnifique que coûteux ne put s'achever qu'avec le tems ; mais les suites de l'événement qui lui donna occasion furent soudaines plus qu'on n'auroit espéré.

CVII.
Conquête de
la Lombardie.

Dès que le Duc d'Orléans avec les débris de l'armée Française eut passé les Alpes, nos Princes se tournant vers le Milanois, assiègerent Chivas, qui après quelques jours de défense se rendit, et prirent Crescentin, qui ne fut point en état de résister. On trouva dans ces deux places des gros magasins de bled, et d'autres espèces de munitions que les ennemis y avoient amassés. Verceil fut charmé de recevoir son Souverain : il n'y avoit point de garnison ennemie qui put l'empêcher. A Novare la garnison n'étoit pas nombreuse ; on n'y comptoit que huit cent hommes. Mais la Ville étant fortifiée, la Bourgeoisie prit d'abord les armes ; mais faisant tantôt réflexion que l'on n'auroit fait que forcer les Princes victorieux à les traiter avec plus de rigueur si l'on tardoit à se rendre,

on porta le Gouverneur à capituler. Ce n'étoit
 que le 20 de Septembre douze jours après la
 victoire remportée sous Turin. Il falloit
 ensuite passer le Tesin: quelques troupes échap-
 pées de la déroute de Turin s'étoient retirées
 à la gauche de cette rivière pour en défendre
 le passage à notre armée. Les Princes firent
 poster sur la droite douze canons et armer les
 grenadiers, pendant que la Cavalerie cherchoit
 les endroits qu'éables. On apprit bientôt que les
 ennemis s'étoient retirés, et on alla le 24. camper
 à Corsico à deux lieues de Milan. Cette grande
 Ville n'étoit ni assez fortifiée, ni assez garnie
 pour se défendre. Le Prince de Vaudemont voyant
 l'impossibilité de s'y soutenir, avoit fait retirer
 sa femme au de là de l'Adda. Le Général
 Medavi que le Duc d'Orléans avoit laissé avec
 une partie de son armée dans le Mantouan,
 accourut pour l'aider, mais ne le trouvant plus
 il recula vers Cremona. Le Duc de Savoie
 reçut au nom de l'Empereur les sermens des
 principaux Magistrats et Seigneurs de Milan,

et prit possession de la Ville. On n'eut pas de peine à se rendre maître de Lodi. De là le Comte de Thaun qui sous les deux Princes commandoit les Allemands, vint attaquer Savie. La Ville vouloit se rendre dès qu'elle vit avancer les troupes Autrichiennes. Le Comte de Sartirane, qui y commandoit, s'opposa; mais les troupes qu'il avoit le laissèrent, intimidés par le bruit de la bourgeoisie qui menaçoit de se revolter, de sorte qu'il fallut se rendre. La garnison qui s'étoit retirée dans le Château, sortit avec les honneurs accoutumés.

Après ces conquêtes l'armée des deux Princes fut partagée, et les deux Princes se séparèrent. Victor Amédée alla faire le siège de Sizzighitone; et le Prince Eugene se tourna vers Tortone, et - Alexandrie. La Ville de Tortone capitula en peu de tems, et le Château fut bloqué. Sizzighitone fit plus de résistance. C'est une place située avantageusement avec une petite enceinte, de sorte qu'une garnison médiocre peut se soutenir assez long tems. Néanmoins le Duc de Savie au bout de quelques semaines l'emporta. Il revint de là pour aider le

Prince Eugene à Alexandrie et Valence qu'on prit effectivement avant la fin de l'automne. Il ne restoit que Casal et quelques châteaux pour achever la conquête de tout le pays dont les François et les Espagnols s'étoient emparés. Dès que Casal fut pris, on poussa le siège du Château de Milan, que le Duc de la Florinda soutint quelques jours; il ceda lui aussi. Sabionetta et Castiglione se rendirent. Tout se passa au commencement de l'hiver. La Cour de France prit le parti de retirer ce qui lui restoit de troupes en Lombardie, et l'abandonner entièrement aux alliés.

Le 12. Janvier 1707. l'Empereur Leopold CVIII.
 déclara son frere Charles Duc de Milan. Le Acquisition d'
 Prince Eugene eut ordre de lui faire prêter serment. Alexandrie et
 Le 24. Janvier le même Empereur par un autre d'autres terres
 manifeste défera au Duc de Savoie la souveraineté qui fait le Duc.
 d'Alexandrie, et de la Susse, avec Valence 1707.
 et la Val de Sesia. C'est ainsi que finit la
 Campagne du 1706, au commencement de laquelle
 Victor Amédée s'étoit vu presque entièrement
 dépouillé de ses états: à peine avoit-on espéré.

de la finir avec tant de gloire et d'avantages, la fortune changea bien, mais l'on peut dire avec assurance que l'activité, la vigilance, la fermeté de S. A. R. et le zèle de ses sujets et des alliés y eurent plus de part que le bonheur.

CIX.
Expédition de
Provence.

Après qu'on eut conquis le Milanois à la maison d'Autriche, il fallut seconder les desseins des Puissances maritimes, et porter les armes dans la Provence, quoique le Duc de Savoie eut encore à retirer des mains des François quelque une des places qu'ils lui avoient occupées. Les Anglois et les Hollandois bruloient d'envie d'acquiescer une supériorité absolue sur la Marine de France, qui avoit été portée par les soins de Colbert à un plus haut point que Sully et Richelieu n'auroient peut-être imaginé. On souhaitoit donc de se rendre maître du port de Toulon qui étoit l'Arsenal principal de la France pour la Marine. La Reine Anne se laissa persuader que rien n'étoit plus utile à l'Angleterre, ni plus glorieux pour son règne que cette entreprise. Comme cette Reine de même que les Hollandois avoient beaucoup contribué par

221.
ses subsides à la guerre de l'Italie, il fallut la
contenter sur ce point, puisque les raisons que le
Prince Eugene alleguoit pour les en dissuader, ne les
firent point changer à cet égard. On fit en Piémont
tous les préparatifs pour cette expédition que le Duc
et le Prince Eugene devoient faire par terre.

L'armée s'assembla dans le Marquisat de
Saluces : elle étoit composée de plus de quarante mille
hommes qu'on augmentoit tous les jours. On fit
conduire la petite artillerie sur la rivière de Gènes
à Vado, où l'Amiral Anglois Skowel avec cinquante
sept vaisseaux de guerre devoit la charger pour la
transporter en tel endroit qu'on lui manderoit.
Lorsque notre armée passant par le Col de Tende
se fut emparée de Ospelle, les François abandonnèrent
Nice et les postes qu'ils occupoient dans les environs,
et se portèrent au bord du Var pour en empêcher
le passage aux deux Princes de Savoie. S. A. R.
le fit passer au gué près de S. Laurent par un
détachement que conduisoit le Prince de Saxe-Gotha :
on jeta après un pont, et toute l'armée le passa ;
le Maréchal de Tesse qui étoit en Dauphiné, ne

CX.

Siege de Toulon
manqué.

voulait plus qu'on en vouloit à Toulon : il se hâta d'y faire entrer des renforts, des vivres et d'autres munitions, et occupa les postes les plus importants.

Cependant on s'empara des forts de S.^t Laurent et de S.^t Paul : on bloqua Antibes, on exigea des contributions à Grasse et à Frejus. La flotte Angloise devoit seconder par mer l'armée qui de Nice se seroit avancée vers Toulon, et fournir les vivres qu'on ne pouvoit faire venir en assez grande quantité par la montagne de Tende, ni par Barcelonette. Les secours tardèrent beaucoup trop, et le Duc craignant que l'armée ne manquât de vivres en s'avancant dans la Provence, marchoit lentement pour les attendre. C'est pourquoi l'on arriva sous Toulon lorsque le Maréchal de Tessé l'avoit bien pourvu et occupé les postes les plus importants qui dominoient la place. On alla camper et établir le quartier général à la Palette tout proche de Toulon. Quoique la résistance que firent les ennemis fut très-forte le Général Rheinier et le Comte de Koningseck occupèrent la redoute de Sainte Cathérine : d'autres chefs d'armée se saisirent des forts de S.^{te} Marguerite,

et de S.^r Louis. Mais un gros Corps de François
attaqua nos troupes en front, en queue, et en flanc
tout à la fois. Il y eut un combat fort rude qui
côûta la vie au Prince de Saxe-Gotha, et la perte
peut-être de deux mille hommes à notre armée.

On apprit presque en même tems que les Duc de
Bourgogne et de Berry venoient avec de nouvelles
troupes pour la secourir : alors on jugea à propos de
lever le siège, et reprendre le chemin de Nice et
de Piémont. Victor Amédée s'étoit acquis une telle
réputation qu'on ne croyoit rien d'impossible à son
activité et à sa valeur : c'est pourquoi on ne pouvoit
se persuader qu'il eût échoué dans cette entreprise, Contin. de
Rapin Thoyras
s'il ne l'avoit voulu. Quelques historiens rapportent histoire d'
Angleterre.
que S. A. R. laissa manquer Toulon pour sauver
la Flandre à la maison d'Autriche, parce que
Charles XII. Roi de Suède que la France avoit tiré
dans ses intérêts avoit écrit au Duc de Savoie, que
si l'on prenoit Toulon, il se seroit jetté avec une
puissante armée dans la Flandre, qu'il auroit
enlevé à l'Empereur. Quoiqu'il en soit ; cette
espèce de partialité décidée, que la Reine d'Angleterre

même depuis l'entreprise de Toulon a toujours témoignée au Duc de Savoie, fit assez voir que ce n'étoit pas la faute de S. A. R. si ce siège fut manqué. Aussi personne ne doutoit que l'entreprise ne fut des plus difficiles, surtout par l'impossibilité d'investir la place, et d'en empêcher la communication avec les autres villes du royaume. D'ailleurs quoique l'entreprise n'eut point le succès que les alliés désiroient, elle ne laissa pas de leur être fort avantageuse. On affoiblit par cette diversion l'armée française qui étoit en Allemagne, on empêcha les secours de Naples, on affermit les conquêtes qu'on avoit faites en Italie, on aida au recouvrement de quelques places que les ennemis retenoient dans les Etats de Savoie.

Limier VI.

149.

CXI.

Effets de cette
expédition.

On en profita d'abord en assiégeant Suse avant que les troupes du Maréchal de Tessé qui avoit le commandement de l'armée française en Provence envoyées pour la secourir fussent arrivées. Victor Amédée et le Prince Eugene par la revue qu'ils firent de leurs armées après avoir repassé le Var et le Col de Tende, trouvèrent qu'elles étoient

diminuées de treize mille hommes. Néanmoins dès ^{228.}
qu'on fut en Piémont, elle se trouva à peu près
aussi forte qu'avant l'expédition de Toulon. Elle
fut jointe par seize bataillons, et six mille chevaux
que S. A. R. avoit laissé en Piémont par quelques
garnisons de place, et par un corps considérable de
recrues qui étoit venu d'Allemagne. Le Duc de
Savoie accompagné des ministres d'Espagne, de l'
Empereur, des Etats Généraux, et de l'Angleterre, --
alla camper avec l'avant-garde à Saluces, de là se
rendit à Scalengue près de Lignerot. Il s'arrêta
quelques jours dans ses environs pour être prêt à faire
quelque entreprise par la vallée de la Drouse, et
envoyer des renforts au Prince Eugene, qui ayant
campé à Pavillan avant l'arrière garde, se chargea
du siège de Suse. Le Prince arriva à Pavillan
le 19. de Septembre, fit avancer un détachement
que commandoit le Prince d'Anhalt soutenu par mille
chevaux aux ordres du Comte Roccamore Général Major
de la Cavalerie Piémontoise. Les troupes attaquèrent
les hauteurs qui sont aux environs de Suse. La Ville
et le vieux Château furent bientôt abandonnés des

14. 7^{me}bre

François, qui se retirèrent à la Brunette derrière la Citadelle; Les habitans de la Ville envoyèrent des députés à porter les clefs, et faire des soumissions au Prince. On attaqua ensuite le fort de Catinat, qu'on emporta d'assaut au bout de quelques jours. On battit ensuite avec plusieurs pièces de canon la Citadelle, qui étoit à l'endroit où est à présent la Brunette. La garnison qui ne voulut point éprouver le sort du Château dès qu'elle vit la grande brèche qu'on avoit faite se rendit à discrétion. Par la prise de cette place le Duc recouvra les passages aussi bien de la France que de la Savoie, et on résolut effectivement de porter la guerre chez l'ennemi, et recouvrer en attendant le reste de ce qu'il avoit pris.

CXII.

Conquête de
Naples par les
Impériaux.

Dans un Conseil de guerre qui se tint à Turin à la fin d'Avril, on avoit résolu de recouvrer la Savoie, et d'entrer en Dauphiné: mais à peine le Prince Eugene fut de retour à Milan dont l'Empereur lui avoit donné le gouvernement, qu'il reçut des ordres positifs de la Cour de Vienne d'envoyer le Général Thann avec douze mille hommes dans le Royaume de Naples. Cette expédition qui

ne trouva presque point d'obstacle du côté des François et des Espagnols, causa bien des plaintes de la part des Princes d'Italie, qu'on força de contribuer à l'entretien des troupes Allemandes. Le Marquis de Srie étoit Commissaire Général pour l'Empereur, et ce fut avec lui qu'on dut convenir de ces subsides. Cette expédition eut tout le succès, que souhaitoit la maison d'Autriche, puisqu'on fit reconnoître, et proclamer Charles d'Autriche Roi des deux Siciles. Le Duc de Savoie dans ces entrefaites se préparoit à porter la guerre au delà des Monts.

Tous les grands Généraux de Louis XIV. devoient s'éprouver avec le Duc de Savoie, quoique la France eut trois ou quatre armées en campagne. Le Maréchal de Villars qui avoit dans l'année précédente commandé en Alsace, eut l'an 1708. le commandement de l'armée de Dauphiné. On doutoit en France si le Duc de Savoie auroit repris le chemin de Provence, ou s'il se seroit tourné en Dauphiné. C'est pourquoi le Maréchal avoit ordre de se tenir prêt à faire face de côté, et d'autre : mais on ne resta pas long-tems dans ce doute. En effet lorsque

CXIII.

Expédition en
Dauphiné.
1708.

les troupes de nos alliés furent assemblées partie à Orbassan, partie, à Ivree pour être prêtes à passer par la vallée de Susse, par celle de Fenestrelles, ou par la vallée d'Aoste, le Duc fit partir son artillerie pour Susse. Le Comte Thaurin qui devoit commander sous lui étant tombé malade à Turin à son retour de Naples, S. A. R. ne laissa pas de partir avec les deux Princes de Poissons. On alla à Susse, et par le Monteenis on entra dans la Maurienne pendant qu'une autre partie des troupes qui débouchèrent par la vallée d'Aoste, s'emparèrent du Faucigny et du Chablais. Toute l'armée s'assembla près du fort de Barraux : elle étoit d'environ trentecinq mille hommes, dont un gros tiers étoit de troupes Piémontoises, et les autres pour la plus part Allemandes tant infanterie que cavalerie. Son approche jeta la terreur dans le Dauphiné, tellement que les plus considérables Nobles et Bourgeois de Grenoble alloient quitter la ville, et commencèrent sortir leurs effets. La même terreur se répandit dans le Viennois, et dans le Lyonnais. Mais le Duc de Savoie ne s'étoit point mis à la tête de l'

armée pour enrichir les soldats par le pillage des villes marchandes et ouvertes ; mais pour faire quelques conquêtes solides, ou du moins pour s'emparer des places frontières, dont l'acquisition put fortifier les barrières de ses états.

Le Maréchal de Villars tout attentif qu'il avoit été aux premiers mouvemens du Duc, avant même qu'il fut entré en Savoie, n'avoit encore pu découvrir son dessein. Il fut cependant assez heureux pour couvrir Briançon que notre armée alla attaquer, après s'être emparée des Cols de l'Echelle de Montgenevre, de la Vaguette et de l'erviere : un moment plutôt qu'on eut exécuté l'assaut de Briançon sa prise étoit sûre. Mais Villars que le Duc avoit bien su éloigner de là, y arriva à tems pour la défendre. Le coup ayant manqué le Duc se jeta dans Sezane petite ville sur Montgenevre à quelques lieues de Briançon. Le Maréchal de Villars trouva bon de l'attaquer : il y eut une action fort vive des deux côtes, mais qui ne décida que la mort de quelque centaine de soldats. Le Duc ne cherchoit qu'à amuser Villars

CXIV.

Attaque de
Briançon
manquée.Quincy VII.
38.

dans ses quartiers, pendant qu'il méditoit un coup qui lui reussit.

CXV.
Situation de
Fenestrelles.

À la tête d'une vallée par où coule le Chison, qui passant à côté de Signerol s'unit ensuite dans le Pellice, avec lequel il se jette dans le Po entre Villefranche et Sancalier, se trouvent le village, et le fort de Fenestrelles. Il s'en falloit de beaucoup que le fort bâti tout près du village au tems de cette guerre put être comparé avec les constructions immenses qu'on y a faites depuis 40. ans. Toutes fois la place étoit assez considérable. Les François depuis qu'ils n'étoient plus maîtres de Signerol, y tenoient une nombreuse garnison, qui faisoit souvent des courses en Piémont, surtout à Briquerasque, à Bibiane, à Cavours. D'ailleurs Fenestrelles n'est qu'à trois lieues de Suse, et à deux d'Exilles

Quincy VI. 38.
Sanvit. lib. 8.
pag. 496. et seq.

CXVI.
Grise d'Exilles
et de la Serouse.

et de Chaumont, en traversant le col de l'Assiette; ce qui mettoit les villages, et les habitans de cette vallée dans les mêmes alarmes que ceux de S.^t Martin. Victor Amédée résolut de s'emparer de cette place: mais il commença d'abord par se rendre maître des deux autres forts qui servoient

d'appui et de garde à Fenestrelles de deux côtés opposés, Exilles qui borde la Doire dans la vallée de Susse, et la Drouse dans la vallée de Chison du côté de Signérol, trois lieues au dessous de Fenestrelles. Les François l'avoient occupé au commencement de cette guerre. Le Général Regal fut chargé de l'attaque d'Exilles, tandis que le Marquis d'Andorre attaquait le fort de la Drouse; le Maréchal de Villars lorsqu'il apprit qu'on alloit attaquer Exilles, marcha au secours; mais lorsqu'il fut arrivé à Salbertrand, il eut la nouvelle que la place avoit été rendue, et la garnison faite prisonnière. Il en eut d'autant plus de chagrin qu'il espéroit d'arriver à temps pour la secourir: il s'en prit au Commandant, à qui on attribua la faute de cette reddition, qu'il croyoit qu'on auroit pu retarder. La place étoit à la vérité assez forte, mais un renfort de cinq bataillons que le Duc envoya à propos au Général Regal, la fit emporter avant que M.^r de Villars arrivât. Le Duc de Savoie fit démolir ce fort l'an 1711, et il ne fut rétabli qu'après la paix. Le même jour qu'Exilles capitula, le Duc eut aussi

la nouvelle, qu'on s'étoit rendu maître de la Serouse.

CXVII.

Les Barbets de
St. Martin
retournent à
l'obéissance
du Duc.

La prise de cette place plus considérable par la situation et la bonté du terroir, que par les fortifications qu'il y avoit, et dont il n'existe à présent que quelque trace, servit à ramener à l'obéissance du Duc de Savoie les Barbets des Vallées de Saint Martin, qui gagnés ou intimidés par les François s'étoient mis sous la protection du Roi de France.

1708.

Quincy VI. 38.
Sanvit. 497.

Ce fut le Comte de la Trinité, dont les ancêtres s'étoient signalés dans de semblables expéditions contre les Religioneux qui les réduisit à l'obéissance de leur Souverain légitime. D'autres historiens nomment à cette occasion le Marquis d'Andorne : c'est que l'un et l'autre y eut part. Le Marquis d'Andorne fils de ce Marquis de Sarelle qui avoit tant fait d'exploits dans ces vallées sur la fin du siècle précédent en recouvrant la Serouse avoit fort aidé à la réduction de ces Religioneux. D'ailleurs par la prise de ce poste on eut le chemin libre pour conduire de la grosse artillerie, qui devoit servir à l'entreprise que l'on méditoit.

Le Duc qui restoit toujours dans les montagnes qui séparent le Piémont du Dauphiné pour diriger les entreprises de ses Généraux, et donner plus qu'il pouvoit de la distraction au Maréchal de Villars; avoit destiné à faire le siège de Fenestrelles le Général Riebinder, qui acquit par cette entreprise beaucoup de gloire, et mérita dans la suite les honneurs les plus distingués. Ce Général fit ouvrir la tranchée le 17. Août, et on la poussa jusqu'aux ouvrages extérieurs. Dès qu'il eut reçu de Turin la grosse artillerie, il fit élever trois batteries sur une hauteur qui commandoit la place, et que les François avoient négligé de fortifier. Pour y porter des canons on fit des chemins, où il n'y avoit nulle trace. M.^r de Riebinder contribua autant par son exemple que par son autorité à l'avancement. J'ai oui dire à son beau fils, et à bien de personnes, que ce Général mit ses habits sous lui, et se glissa comme un montagnard adroit et intrepide de haut en bas par des rocs escarpés. Il fit couper une partie des rochers, il en fit sauter d'autres

par des mines, et on quinda le canon à force de bras et de machines. C'étoient des machines que le Duc avoit fait faire semblables à celles, dont le Prince Eugene s'étoit servi pour trainer l'artillerie par les montagnes du Péronois et du Bressan deux ans auparavant. Le Maréchal de Villars, le même jour que la tranchée fut ouverte, envoya une brigade pour soutenir ceux qui défendoient la place. Peu de tems après il alla lui même pour attaquer le poste que Rhebinder avoit occupé : mais il trouva qu'il n'étoit pas possible de le forcer. Alors s'étant fait joindre par d'autres brigades, il gagna par le col de la place la hauteur et le terrain qui va au col de la Fenêtre pour tacher de secourir Fenestrelles. Mais le Duc de Savoie, qui de son Camp de chaumont couvroit le siège, remonta avec son armée à Usseau et Parboté, prévint les ennemis qui avoient en dessein de faire passer par derrière de Fenestrelles, des grenadiers vers la hauteur que les assiégeans avoient occupée. Rhebinder pendant tous ces mouvemens des ennemis que le Duc observoit et traversoit à propos, poussa vigoureusement le siège,

fit jouer vivement l'artillerie, et jeter un grand nombre de bombes dans la place. Une de ces bombes tomba dans le magasin à poudre, et avança de quelques jours la reddition. La capitulation fut signée le 31. d' Août. Sept cent quatorze soldats de garnison (selon le rapport des historiens François) et soixante dix Officiers furent faits prisonniers: les Officiers furent conduits à Turin, et de là à Asti, et les soldats en d' autres villes voisines. Le Duc fit reparer les brèches de Fenestrelles, il y mit garnison, tandis que le Marechal de Villars se retira à Briançon.

Sanvitali
l. VIII. 497.
Quincy ubi
supra.

Dans ce tems-ci l'Empereur Joseph au lieu de pousser la guerre contre la France, paroissoit la faire à l' Italie, et au Pape en particulier. Il étoit fâché contre Clement XI. de ce qu' il ne vouloit point reconnoître l' Archiduc son frere pour Roi d' Espagne. Le Saint Pere se seroit brouillé inévitablement avec le Roi de France, et avec Philippe V qu' il avoit déjà reconnu pour Roi d' Espagne, s' il eut donné à l' Archiduc Charles ce même titre. L' Empereur ne voulut point acquiescer à ces raisons qu' on ne manqua pas de lui insinuer.

CXIX.

Le Pape implore
la protection
du Duc.

236. Il envoya dans l'état du Sage le Marquis de
Brié, et une armée à ses ordres, que le Comte de
Bonnaval conduisoit, laquelle commença par s'em-
parer des vallées de Comacchio, que le Conseil de
l'Empereur prétendoit devoir relever de l'Empire,
et que le Saint Siège possédoit depuis qu'il étoit
en possession de Ferrara. Le Sage effrayé, et
menacé presque dans sa Capitale, eut recours à
tous les Princes Catholiques pour être secouru, ou
pour avoir un médiateur qui engageât la Cour de
Vienne à désister de ses prétentions. Il écrivit
sur cela deux Brefs, l'un daté du 2. Juin, de
la même date de ceux qu'il écrivit au Doge de
Venise, à l'Electeur de Mayence, au Corps Hel-
vetique, et à quelques Evêques, et Princes d'
Allemagne. L'autre beaucoup plus pressant étoit
du 18. d'Août, que le Duc reçut au Camp de
Barbotté, dans le tems qu'il couvroit le siège de
Fenestrelles. La réponse est datée de ce Camp
le 2. de Septembre. Le Duc auroit bien voulu
correspondre avec succès aux sollicitations du
Saint Pere, tout peu satisfait qu'il étoit de ce

Ottieri lib. 13.
p. 68. T. III.
Loiz. Ven.

1708.

Sape par rapport à la Datarie, comme nous allons le dire tantôt ; mais aucun des Princes auquel Clément s'adressa, ne jugea à propos de se mêler de ses affaires, ni de se brouiller avec l'Empereur seulement en accordant le passage aux troupes de l'Eglise, ou permettant la traite des armes de leurs états : le Duc de Savoie étoit biens moins qu'aucun des autres dans la conjoncture favorable d'insinuer la douceur dans le Conseil de l'Empereur à l'égard des autres Princes : il avoit lui même des intérêts à démêler avec la Cour de Vienne.

Cependant on commença à faire quelque ouverture pour la paix. M. Pettekum Résident pour le Duc de Holstein Gottorpe à la Haye, entretenoit depuis quelque tems une correspondance régulière avec le Marquis de Torcy, avec lequel il étoit d'accord de communiquer ses lettres au Pensionnaire Heinsius. Pettekum alla même à Paris, où sa correspondance avec le ministre François devint plus étroite. Le Marquis de Torcy quelques mois après se rendit très secrètement à la Haye pour conférer avec le célèbre Heinsius, avec lequel

CXX.

Négociations
du Marq. de
Torcy 1709.

L'ann. L. II.

pag. 309.

Tom. VI.

Mem. de Torg
Lemier T. VI.
Sanvitali
lib. IX.

on dressa quelque plan de paix. Mais on a cru depuis constamment que le Ministre de France ne se porta à ces négociations qu'avec intention de se mettre en 'état de continuer la guerre. Aussi l'on se prévalut de la copie des articles que l'on avoit signés, pour exciter la pitié ou l'indignation de Louis XIV., et les porter à faire de nouveaux efforts pour soutenir le poids de la guerre. Le Congrès fut rompu, et les Généraux eurent ordre de reprendre les opérations de campagne.

Ottieri V. 308.

CXXI.

Pourquoi le
Duc de Savoie
ne sortit point
en campagne
l'an 1709.

Les François qui avoient causé tant de mal en Piémont, craignoient alors pour leur pays, et avoient toute la peine de défendre la Provence, le Lyonnais, et le Dauphiné, quoiqu'ils fussent encore maîtres de la Savoie. Mais Victor Amédée ne voulut plus sortir en campagne voyant que la Cour de Vienne répondoit si mal aux services qu'il lui rendoit dans cette guerre. Il ne discontinua pourtant point de fournir des troupes, et tout ce qu'on pouvoit souhaiter pour faire une descente en Dauphiné, et en laisser le commandement au Général Thaurin. Il avoit sous lui le Comte de la

239.
Roque, le Comte Presla, le Général Rhobinder, le
Comte Martigni. L'armée Française de Dauphiné
n'étoit plus commandée par le Maréchal de Villars,
qu'avoit remplacé le Maréchal de Berwick. On
se disputa le terrain en Maurienne, en Savoie,
dans la vallée d'Aoste : on menaça d'un côté
Briançon, et de l'autre Exilles. Mais ni les
Français purent recouvrer les places qu'ils avoient
perdues dans la campagne précédente, ni le Maréchal
de Thaurin vint à bout d'attaquer Briançon. Le
Duc de Savoie n'ayant point pris en personne le
commandement de ses troupes et des alliés, il n'
y avoit ni la même ardeur qu'il auroit inspirée,
ni la même facilité de ressources et de stratagemmes
pour les entreprises. En Flandre cependant le
Prince Eugène, et le Duc de Marlborough gagnè-
rent sur les Français une victoire complète, quoiqu'
avec perte de beaucoup de monde à Malplaquet.
La France qui au commencement de cette année étoit
dans un état d'accablement, auroit été réduite à
de plus cruelles extrémités si l'on avoit poussé la
guerre avec plus de vigueur dans le Dauphiné.

22-7^{bre}

Mais l'Empereur avoit distrait une partie de ses troupes pour faire la guerre au Sape, et mécontentoit le Duc de Savoie, qu'on avoit trop besoin d'animer à continuer la guerre avec vigueur. Loin de donner au Duc la satisfaction qu'il attendoit, ni sur le 2.^{me} article secret du 1703, par lequel on lui avoit promis la cession du Vigevnasque, ou d'une autre partie du Duché de Milan équivalente, ni d'effectuer la cession des fiefs Impériaux qu'on lui avoit assurée par le 13.^{me} article du même traité; l'Empereur paroissoit révoquer et retraiter cette concession. On étoit convenu de traiter cette affaire à Milan. Le Duc y envoya le Marquis Graneri son Commissaire, et Plénipotentiaire, qui eut plusieurs conférences tantôt avec l'Evêque de cinq Eglises, tantôt avec le Comte Schilik, et le Baron de Neperock. Mais les ministres de l'Empereur s'y portèrent avec si peu de sincérité, qu'au lieu de commencer les conférences que la Cour de Vienne avoit témoigné de désirer, et qui devoient terminer le procès, ils dressèrent un Edit qu'ils publièrent ensuite.

CXXII.

Sujet de mécontentement à l'égard des fiefs Impériaux.

le 29. de Juillet 1710, qui au lieu d'avancer, reculoit de plus en plus l'accomodement. Par cet édit, dont le Marquis Graneri, ni la Cour de Turin n'eurent aucune connoissance avant qu'il fut publié; S. M. I. défendoit aux Seigneurs - possesseurs de ces fiefs d'obeir à tout autre Prince qu'à l'Empereur même. Le Duc de Savoie particulièrement intéressé à cet Édit puisqu'il étoit déjà en possession de la souveraineté d'une partie de ces fiefs, fit des remontrances à la Cour de Vienne pour la réparation du tort que cet Édit lui faisoit, et pour l'accomplissement du dit article 13. On divisoit en trois classes les fiefs en question. La première comprenoit ceux qui indépendamment du dernier traité, étoient possédés, et dont l'acquisition avoit même été confirmée par le traité de paix de Munster, tel que Monfort, Novel, Sinio, Monchiaro, - Castelletto, la Morra, Rino, Camerano. La seconde classe comprenoit les fiefs dependans, et membres du Duché de Montferrat: ces fiefs ayant été possédés par les Ducs de Mantoue en qualité

de Ducs de Montferrat, comme Altare, Fornello, Mangano, Mallere, Roccavignola, Piana, Millesimo, Cairo; le Duc ayant été investi de ce Duché avec toutes les dépendances, prétendoit avoir aussi la souveraineté de ces fiefs, parce que les Ducs de Mantoue en avoient joui : enfin on comprenoit dans une troisième classe grand nombre d'autres terres qui se comptoient comme fiefs Impériaux, que le Duc avoit obtenu le droit d'acquiescer par un Diplôme de 1690. ensuite de son alliance avec l'Empereur Leopold, et le Roi d'Espagne Charles II. Il est à remarquer qu'une partie de ces fiefs avoient appartenu ou de droit ou de fait au Duc de Milan; et c'étoit par ce titre que leur souveraineté avoit appartenu aux Rois d'Espagne de la Maison d'Autriche depuis que Charles V avoit uni le Milanois à cette Couronne; comme ces fiefs étoient répandus dans les Langhes, et dans le Montferrat, quelques uns dans le Comté d'Asti (ils avoient appartenu à différentes branches des anciennes maisons de Carretto, de Falletti, Scarampi, Asinari ec.) le prétexte que

243.

l'Empereur avoit d'en conserver la souveraineté, étoit le passage des troupes qu'on pouvoit faire venir d'Espagne dans le Milanois, parce qu'en débarquant à Final, elles pouvoient traverser les Langhes, et le Montferrat fixant les étapes dans les terres impériales, ou dans celles qui relevoient des Rois d'Espagne comme Ducs de Milan. Mais en supposant que la branche Allemande de la maison d'Autriche dût entrer en possession de la monarchie d'Espagne, ce qui étoit bien douteux, le Duc de Savoie s'obligeoit toujours à lui accorder le passage de ses troupes par les mêmes terres, comme si elles continuoient dans le même état. Ainsi la Cour de Vienne n'auroit pas eu des motifs suffisans de déferer l'accomplissement de ses promesses, si quelques uns des Seigneurs de ces fiefs, enflés de leur ancienne noblesse, et jaloux de la grandeur de la maison de Savoie, n'eussent tâché par de moyens clandestins de détourner la justice de l'Empereur de l'effectuation de ses engagements. C'est ce que les ministres de S. A. R. ne manquèrent pas d'insinuer -

dans les mémoires qu' ils présenterent .

CXXIII.
 Médiation de
 l' Angleterre
 et de la Hollande
 pour a différent
 entre les deux
 Cours de Vienne
 et de Turin .

La Cour d' Angleterre et les Etats Généraux qui souhaitoient le contentement du Duc de Savoie, offrirent leur médiation auprès de l' Empereur pour terminer ce différent . L' affaire fut discutée en Hollande, où les Envoyés de Savoie présentèrent des mémoires pour relever les raisons qu' avoit le Duc pour l' acquisition de ces fiefs . Les Hollandois persuadés des raisons de la Cour de Savoie, destinèrent à Vienne le Comte de Bratislau qui travailla beaucoup pour faire cesser cette querelle . L' Angleterre et la Hollande étoient d' autant plus pressés que l' Empereur donna satisfaction au Duc de Savoie, qu' on n' ignoroit pas combien d' efforts faisoit le Roi de France pour le détacher de l' alliance . La Reine d' Angleterre y envoya Milord Peterbourough, qui avec sa vivacité naturelle pressa fort le Conseil de l' Empereur pour qu' on terminât cette affaire, et le Comte Bratislau Envoyé de Hollande chargé particulièrement de cette commission ne s' y porta pas avec moins de chaleur . Pour aider l' un et l' autre de ces deux ministres médiateurs le Duc de

Le Duc est
satisfait en
partie.

Savoie fit passer à Vienne son Conseiller Mellaredo, homme fort savant et instruit dans la matière qu'on discutoit. L'Empereur parut plier. Il commença par accorder les articles des fiefs de Montferrat. Quoique le décret Impérial ne fut pas conforme à l'attente de la Cour de Savoie, S. A. R. voulut bien s'en contenter. Les points principaux à l'égard des Langhes et du Vigevanasque restoient toujours indecis. On convint que les mêmes Puissances maritimes seroient encore les arbitres du différent. On nomma des Commissaires qui devoient conférer ensemble à Milan. La sentence arbitrale ne fut prononcée que l'année suivante, S. A. R. voulut cependant reconnoître les soins que s'étoit donné le Comte de Wratislau pour cette affaire à la Cour de Vienne. Il fit partir de la Haye M. Donaudi son Secrétaire, qui servoit sous le Marquis du Bourg pour porter à Vienne au dit Comte une croix garnie de diamants qui fut achetée à Amsterdam de la valeur de quarante mille florins.

Lambert. VI.
1759.

Milord Petersbrough eut ordre de la Reine

d'Angleterre de passer de Vienne à Turin pour disposer le Duc à faire campagne. La mort de l'Empereur qui venoit d'arriver le 2. d'avril changeant la face des affaires d'Europe, faisoit craindre aussi quelque changement dans le cabinet de Turin. S. A. R. répondit aux sollicitations de Petersbourg de même qu'à l'Envoyé de Hollande, que quoiqu'il eut beaucoup d'affaires qui exigeoient sa présence à Turin pour les diriger, il étoit prêt pour la satisfaction de S. M. Britannique, et de L. L. H. H. S. S. de prendre le commandement de l'armée, et sortir en campagne.

Ibid. 561.

On lui fit en conséquence payer les subsides dont on étoit convenu, et l'Angleterre se chargea de payer certaines sommes pour l'entretien des mulets et chevaux nécessaires à l'armée, soit pour l'artillerie, soit pour les équipages et autres besoins.

CXXV.

Il se dispose
à faire
campagne.
1711.

Le Duc étant à la Venerie au mois de Mai, il y eut un grand Conseil de guerre, auquel se trouvèrent les ministres d'Autriche, d'Angleterre, de Portugal, de Hollande. Le Comte de Petersbourg

247.
y assista aussi. On prit des mesures pour la
campagne, et on y concerta les opérations de la
guerre. Le Comte de Thaurin qui étoit à Milan
revint en Siémont le 20. Juin. Au commence-
ment de Juillet le Duc partit de Turin avec le
Prince de Siémont : ce fut la première et la
dernière campagne que fit ce jeune Prince. L'
armée du Duc se trouva forte de trentecinq mille
hommes dont une partie étoit de troupes Allemandes
commandées par le Comte de Thaurin. Le dessein
de S. A. R. et le but des Alliés étoient de
faire quelque conquête, ou de presser au moins des
contributions dans le Dauphinois, dans le Lyonnais,
dans le Bugey. Mais il faut avouer que le Duc
de Berwick qui fut continué dans le commandement
de l'armée Française dans ces pays sut prévenir
ou empêcher avec beaucoup de habileté et d'adresse
tous les grands coups que notre armée méditoit,
de sorte qu'en deux mois il n'arriva aucune
action de remarque. Berwick se campa toujours
si avantageusement tantôt près de Briançon, tantôt
près du fort des Barreaux qu'il fut impossible.

4. juillet

CXXVI.
Opérations
de cette
campagne.

de le forcer.

Quincy V.
562.

Le 18. d'Août le Duc tint à Aix en Savoie un Conseil de guerre avec les Généraux de ses troupes et ceux de ses Alliés, où assistèrent les ministres de Vienne, d'Angleterre, et de Hollande qui l'avoient suivi en cette campagne. On exposa dans ce conseil, que puisque les divers détachemens qu'on avoit envoyé pour pénétrer en Dauphiné, avoient trouvé tous les passages bien gardés, il falloit aller attaquer le Maréchal de Berwick dans son Camp de Barreaux, avant qu'il eut reçu des renforts qui devoient lui arriver d'Alsace, et de Languedoc. Le Général Thaurin insista fort sur cet avis, parce que le Maréchal de Berwick ayant dispersé son armée dans différents postes éloignés les uns des autres, il ne pouvoit avoir que mille ou douze cents hommes dans son Camp, et qu'en l'attaquant avec toute l'armée des alliés on le forceroit indubitablement. Le Duc de Savoie s'opposa à cette proposition, à moins que les troupes Allemandes ne frayassent le chemin en attaquant les premiers, parce qu'il

connoissoit la difficulté de cette entreprise. Comme ces troupes étoient pour la plus part à la solde de l'Angleterre et de la Hollande, les ministres de ces deux Puissances consentirent qu'elles eussent l'avantgarde. Les généraux de Brandebourg, d'Anhalt, de Dessau, de Saxe-Gotha, et les autres soutinrent que dans de pareilles occasions on devoit faire des détachemens de tous les régimens de différentes nations; qu'il falloit que chacun partageât la peine et le danger, et qu'on pouvoit composer cette avantgarde de cents hommes par bataillon de toute l'armée, et que le reste serviroit de corps de reserve; mais cet avis n'ayant pas été du goût du Duc de Savoie, qui vouloit conserver ses propres troupes pour la garde de son pays en cas de mauvais succès, on songea à une autre entreprise; et pour cet effet le Duc de Savoie décampa le 5. de septembre pour aller joindre un gros corps de cavalerie et de grenadiers, qui s'étoient rendus maîtres des défilés dans le Col Lanteres et de Galibier sur le chemin de Briançon, à dessein de se rendre maîtres de cette Place. Mais le Maréchal de Berwick en

ayant eu avis, y envoya en diligence des troupes qui sauvèrent cette place. Les Officiers et les Ingénieurs qu'il avoit envoyés reconnaître les passages pour faire des courses du côté de Lyon, avoient rapporté au chef de notre armée, que la cavalerie ne pouvoit rien tenter de ce côté-là sans être soutenue d'une bonne partie de l'infanterie, on trouva que cette entreprise étoit dangereuse, d'autant plus que le Camp des Marches n'étoit pas des plus avantageux, et que le Duc de Berwick se renforçant de jour en jour, on ne pouvoit sans risque se défaire de cette infanterie. Cependant les fourrages devenoient fort rares dans les deux armées, et les alliés étoient obligés de tirer leurs vivres, et leurs provisions du Piémont sur des mulets : d'un autre côté les pluies avoient tellement rompu les chemins, et fait enfler les rivières, et le Maréchal de Berwick étoit posté de manière, qu'il pouvoit se porter dans tous les endroits, où il seroit besoin. Tout cela fit que les Généraux des Alliés trouvèrent qu'il leur étoit impossible de rien entreprendre.

Cependant le Duc de Savoie se trouvoit attaqué
 de la fièvre. Il fallut qu'il quittât son Camp, CXXVII.
 et qu'il se rendit à Thonon, pour y prendre Maladie
 les eaux de S.^t Maurice. L'automne commençoit du Duc.
 avancer, et les opérations de la guerre dans ces
 pays la' alloient cesser; on avoit d'abord eu Quincy VI.
 dessein de prendre les quartiers d'hiver en Savoie, 864.
 mais ayant considéré le peu de vivres qu'on y
 trouveroit, et l'impossibilité qu'il y auroit d'en
 envoyer lorsque le petit Saint Bernard seroit
 couvert de neige, on changea de résolution. D'
 ailleurs les pluies continuelles rendoient les chemins
 si impraticables, qu'on prit le parti de regagner
 peu à peu les montagnes pour retourner en -
 Piémont. On envoya la Cavalerie vers Annecy
 pour s'y refaire pendant quelques jours, et l'
 Infanterie se mit en marche le huit pour prendre
 la route de Conflans, où le Duc de Savoie la
 joignit revenant de Thonon. La fièvre l'ayant Quincy VI.
 repris malgré les eaux, il fut obligé de prendre 864.
 quelques remèdes, et de continuer sa route vers -
 Aoste, où les ministres étrangers qui l'accompagnoient

282. allèrent l'attendre le 17. septembre. S. A. R. ;
arriva quelques jours après avec sa Cavalerie ,
et partit ensuite pour se rendre à Turin . Le
Duc de Berwick dès que nos troupes eurent repassé
les Alpes pour prendre les quartiers d'hiver en
Piémont, reprit Chambéry, Annecy, et toute la
Savoie . Il tenta même quelque attaque sur les
retranchemens de S. Colomban près de Suse ; mais
le Comte de la Roque le repoussa . Ainsi la
campagne finit en laissant presque les affaires du
Dauphiné en l'état qu'on les avoit trouvés .
Mais l'alliance ne laissa pas de tirer beaucoup
d'avantages de cette expédition que fit le Duc :
la Cour de France dut renvoyer en Dauphiné
presque toutes les troupes qui étoient auparavant
sous Gironne, et en détacher d'autres de l'
Alsace, de sorte que les armes des deux Couronnes
ne firent des progrès en aucune part avec tous
les efforts qu'on avoit fait pour les relever.

CXXVIII.

Effets que produisit
cette campagne.

Sanvitale l. II.

pag. 599.

Cont. de Rap.

Foiras T. XII.

pag. 488.

CXXIX.

Entrevue du Duc

et de l'Archiduc

Charles près

de Salève.

L'Archiduc Charles à qui le parti de la
grande alliance avoit d'abord donné le titre de
Roi d'Espagne, et qu'on nomma Charles III,

avoit passé à Valence, et en Catalogne depuis l'an
 1708, et avoit été reconnu par les Catalans, et
 par une partie des peuples d'Aragon, et du
 royaume de Valence. A mesure que la France
 étoit affaiblie, Charles III. gagna du terrain en
 Espagne, et il étoit sur le point de faire sortir
 son rival, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort
 de l'Empereur Joseph son frere. Il donna ordre
 autant qu'il fut possible en peu de tems à ses
 affaires en Catalogne, et sachant les dispositions
 des electeurs, il quitta l'Espagne à la fin de -- *Sanvit. XI.*
 Septembre de cette année 1711. Une flotte composée *613.*
 de vaisseaux Anglois et Hollandois qui le conduisoit
 après avoir esquivé quelque contretens prit terre à
 Vado dans la riviere de Genes. Victor Amédée -- *Quincy VI.*
 voulut le voir à son passage par le Milanois. *p. 556. 564.*
 Il alla le rencontrer à Cave près de Pavie : ils *568.*
 descendirent l'un et l'autre de leur carrosse, et
 il y eut une entrevue d'une heure : on dina à
 la Chartreuse de Pavie. Le Duc retourna à
 Turin, et l'Archiduc alla à Milan, où il reçut
 la nouvelle de son election. La Cour de France

ne négligea rien pour traverser cette election :
 mais le consentement de tous les alliés rendit
 inutiles ses tentatives. Le Prince Eugene d'accord
 sans doute avec son cousin agit avec tant de
 vigueur et de prudence auprès de l'Archevêque
 de Mayence, et les autres principaux Electeurs,
 que l'election se fit même plutôt qu'on n'
 auroit espéré.

CXXX.

Démêlés avec
 avec la Cour
 de Rome.

Victor Amédée dont les intérêts changèrent
 considérablement par l'election de Charles qu'on
 appella dès lors Charles VI, eut dans ces entrefaîtes
 à démêler d'autres affaires avec la Cour de
 Rome. Peu de gens ignorent aujourd'hui jusqu'
 à quel point les Papes des XIII et XIV siècles
 avoient porté les reserves dans l' Election des
 Evêques, laquelle autrefois avoit appartenu au
 Clergé et au Peuple, ou aux Princes comme
 protecteurs de l'Eglise, et unissant en leur
 personne l'autorité du peuple. Les mêmes reserves
 s'étendoient aux abbayes et autres bénéfices. Ces
 abus qui s'étoient glissés dans les nominations et
 collations des bénéfices donnèrent de grands sujets

de contestations, et de querelles aux Conciles de Constance et de Bâle. Comme il étoit très-difficile dans ce tems-là de rappeler les choses à leurs principes, chaque Prince tâchoit de prendre des arrangemens avec la Cour de Rome par des conventions particulières sous différens noms de Concordat, de Pragmatique, d'Indulte, ou de Privilège. Louis Duc de Savoie lors de l'abdication de Felix V. auparavant Amédée VIII son Père obtint de Nicolas V un indulte, par lequel le Pape comme de son propre mouvement, et par concession particulière lui accorda ce que bien de Canonistes auroient jugé lui appartenir de droit. Dans les termes que la Bulle d'indulte fut dressée, on s'expliqua pas assez clairement, soit par negligence des rédacteurs, ou par adresse, de sorte que après la mort de Louis on prétendoit à Rome que le privilège étoit personnel, et qu'il falloit en obtenir une renouation à chaque succession de Prince. Il n'y eut pourtant pas de grandes contestations pendant les soixante ou soixante dix ans, qui s'écoulèrent depuis le règne du Duc Louis jusqu'à

Charles III. qui eut le malheur de voir tous ses états envahis par les François. Mais ce qui rendit presque inutile pour quelque tems cet indulte, ce fut la convention que signèrent les Cardinaux en conclave à l'élection de Pie II, et qui fut renouvelée en mêmes termes à celle d'Innocent-VII. Les deux Papes s'obligèrent alors à ne point accorder, et même révoquer tous les privilèges de nomination aux grands bénéfices accordés par les prédécesseurs; mais l'indulte fut confirmé ensuite par Léon X. et Clément VII. Emanuel Philibert par son crédit, et par son habileté, sut trouver des expédients de pourvoir à son gré les Evêques, et les Abbayes vacantes sans se brouiller, et sans se préjudicier à ses droits. Son successeur Charles Emanuel n'eut pas la même politique de son Pere à cet égard. Sous Victor Amédée I, et sous la Régence le Marquis de Pianezze premier conseiller et ministre de Madame Royale Christine, n'étoit point d'humeur de susciter de nouvelles affaires au gouvernement pendant la guerre civile, ne fit aucun

Raynald an.

1458. et 1464.

Concordat. p. 5. 6.

Motivi.

obstacle aux prétentions, et aux entreprises de la Cour de Rome, de sorte que dans la 'minorité' de Victor Amédée dont nous parlons la Duchesse Régente pour faire valoir les droits les plus incontestables de la souveraineté et de la Couronne eut à esuyer bien des contestations, surtout à l'occasion qu'elle nomma à l'Abbaye de S. Gennaro l'Abbé Pallavicini son aumonier. Cependant Innocent XII. confirma l'an 1700 l'indulte de Nicolas V. Les guerres qui suivirent presque sans intervalle la 'minorité', n'avoient pas laissé le tems pour penser à ces sortes d'affaires; mais comme vers l'an 1711. il se trouvoit des Eglises vacantes, il fallut entrer en discussions pour savoir quel étoit l'esprit véritable de la Bulle de Nicolas. Les Ministres de S. A. R. se plaignoient aussi des différens abus qui embarrassoient très-fort l'administration sous prétexte d'immunités ecclésiastiques. Il y avoit encore des sujets particuliers de démêlés par rapport à des terres qui relevoient de l'Eglise, comme la principauté de Masseran dans la diocèse de Verceil, la Cisterne, Montafia, Rovat, Moret, et Tigliole.

Mem. Aff. de
la Régence
p. 160. 161.
circa an.
1680.

V. Otteri III.
277. 463.
et seq.

d' Ast, Flet, Lombardore, et Montanare dans l'abbaye de S.^t Balue, ou S.^t Benigne. Quelques bourgades de la vallée de Sesia qu'on regardoit comme fiefs de l'Eglise de Novare, et quelques autres terres, qui se prétendoient relevant immédiatement du Saint Siège, donnoient lieu à de pareilles contestations. Les anciennes querelles se renouvelèrent de jour en jour par des accidens particuliers, et les desordres augmentoient à mesure que les Eclesiastiques faisoient de nouveaux efforts pour soutenir l'indépendance et l'immunité. Les entreprises de ces zélés refractaires mettoient de grands obstacles à l'administration de la justice, et à l'exaction des Droits. Pour trouver quelque voye d'accomodement, Victor Amedée avoit envoyé à Rome le Comte - Gubernatis, qui trouva tant de dureté dans les ministres de la Datarie et de l'immunité qu'il s'en retourna en Piémont sans convenir d'un seul article. Cependant afin que le desordre n'allât pas à de plus grands excès, il fit quelque coup de vigueur, sans pourtant sortir des règles qu'observoient tous les autres Princes en de pareilles controverses.

289.
1711.
Les esprits s'aigrirent de plus en plus à la mort
de Jean François Carron de Saint Thomas Abbé
de S.^t Benigne. Un prêtre nommé Sabern en
qualité de Collecteur des dépouilles des Evêques et
Abbes défunts, vouloit prendre l'administration
de l'abbaye vacante, alleguant que cette abbaye
dépendoit absolument du Saint Siège. Un autre
ecclésiastique nommé Barberousse étoit les mêmes
prétentions dans la principauté de Masseran. Les
ministres du Duc eurent ordre de les bannir des
etats, et les firent effectivement escorter jusqu'aux
limites. Monsignor Satrizi Tresorier general, dont
ces deux Prêtres se disoient dépendants s'en -
plaignit au Pape. Lorsqu'il étoit question de
jurisdiction et d'immunité, il ne falloit pas trop
souffler sur le feu pour faire éclater le zèle de
Clement XI. Presque tous les Princes Catholiques
l'avoient éprouvé. Après des monitoires foudro-
yants il excommunia les gens du Duc, et nom-
mement M. de Cosat Auditeur général et patri-
monial, qui avoit eu le plus de part dans les
affaires de l'abbaye de S. Benigne. S. A. R.

sur les instances de son Patrimonial signa un édit qu' on fit publier dans ces terres-là, par lequel il défendoit sous peine de prise de corps et d'autres châtimens corporels très-graves d'avoir égard aux monitoires qui avoient été affichés contre ses ordres, ou d'écarter et même de railler comme gens excommuniés les personnes nommées ou indiquées dans les monitoires des ministres de Rome. Il se fit de part et d'autre plusieurs actes qui ne pouvoient qu'irriter les deux partis. Toute l'habileté de l'Abbé del Maro qui après le Comte Gubernatis fut à Rome chargé des affaires de la Cour de Turin ne put point assoupir le feu.

C'étoit dans ce tems même qu'on se disposoit à Utrecht à la conclusion de la paix de l'Europe, et donner à Victor Amédée un royaume qui alloit encore brouiller davantage les deux Cours comme nous le verrons tantôt.

La guerre continuoit en Dauphiné comme ailleurs, mais avec peu de succès. Le Maréchal de Berwick avoit fait des desseins sur Demont proche de Coni, le Duc y envoya le Général Rhebinder, qui mit

Coni en sûreté, et détourna les ennemis de Démonthe. ^{261.}

Le Baron de Saint Remy eut ordre en même tems de s'emparer de la vallée de Sture en se postant entre les barricades de Pierrepore. De-là il pénétra dans la vallée de Barcelonnette jusqu'à Cerne, chassant devant lui les détachemens qui la gardoient. Le Maréchal qui s'étoit campé à Oulx, et le Comte de Chaun qui étoit dans la vallée de Suse avec cinquante bataillons, dont vingt étoient campés dans les retranchemens de S.^t Colomban, ne faisoient l'un et l'autre que s'observer. Notre cavalerie étoit campée à Orbassan pour être à portée d'accourir par Fenestrelles ou par Suse, sitôt que quelque ouverture se présenteroit de faire quelque entreprise. Le Maréchal de Berwick, et d'autant moins le Duc de Savoie ne vouloient rien hazarder, parce que l'un pouvoit savoir, et l'autre savoit sûrement que la paix alloit être conclue. La Reine d'Angleterre qui négocioit - ^{Simier VII. 174.} actuellement avec la Cour de France, vouloit que le ^{Quincy VII. 112. 113.} Duc de Savoie entrât dans toutes les mesures de la paix particulière que l'on méditoit. Elle -

envoya même à Turin Milord Petersbrough pour informer S. A. R. des avantages qu'on comptoit de lui procurer; mais pour donner une idée des négociations, qui rallentirent les opérations de la guerre, et amenèrent enfin la paix, il est nécessaire de prendre le récit un peu plus de loin.

CXXXI.
Changement de
ministère en
Angleterre.

Les impulsions qui conduisirent les puissances de l'Europe à cette paix vinrent d'une révolution du ministère de la Grande Bretagne: et cette révolution avoit son principe constant dans le choc perpétuel des deux partis des Wights et des Thoris; mais la jalousie de deux femme de la Cour y donna le branle. La Duchesse de Marlborough jouissoit de la plus grande faveur auprès de la Reine, et dirigeoit les inclinations de la Cour, et les délibérations du Parlement, tandis que son mari dispo-
soit souverainement des armes de la Grande Bretagne et du trésor militaire. Entre les personnes qui devoient à la Duchesse de Marlborough leur
avancement, étoit Madame Hill appelée dans la suite Milady Masham. Celle-ci devenue femme de chambre de la Reine, entra si avant dans ses

Mem. de Mary.
de Torcy tom. III.
pag. 8. et seq.

bonnes graces que la Duchesse de Marlborough en conçut de la jalousie, et mit tout en oeuvre pour la faire bannir. Il arriva comme il arrive presque toujours, que la nouvelle favorite en fut affermie, et devint l'ennemie déclarée de la Duchesse. Lady Masham étoit liée très-étroitement avec Robert Harley, qui avoit été contraint de céder la place qu'il occupoit dans le ministère au Comte Sunderland gendre de Marlborough, mais qui n'étoit pas moins en grande réputation auprès des Anglois; outre ce qu'il insinuoit par le moyen de la favorite, Harley étoit souvent et secrètement introduit par elle dans le cabinet de la Reine. Eloquent et persuasif comme il étoit, il lui eut bientôt fait entendre qu'il importoit d'abattre le trop puissant Marlborough, le grand Trésorier Godolphin, et autres de leurs parents, ou créatures qui tenoient pour ainsi dire dans leurs mains toutes les branches de l'autorité Royale, et Nationale. Le Docteur Scherewel vint à l'appui, et ses prédications ne contribuèrent pas peu à l'éversion des Wights, dont le Duc de Marlborough étoit le chef: chose remarquable.

dans la conduite de ce Général, que devant tout à
 la faveur de la Reine, il se fut déclaré le soutien
 et le chef du parti contraire à celui de la Cour,
 et de sa Bienfaitrice. Enfin le grand Trésorier
 fut destitué, sa charge conférée à Robert Harley
 et Saint Jean, appelé depuis Vicomte de Bolingbroke
 fait Secrétaire d'état à la place de Sunderland.
 Marlborough, quelque atteinte que de si grands
 changemens portaient à son crédit, étoit encore bien
 redoutable. On ne voyoit pas de sûreté à le déposer
 du généralat, à moins d'une paix générale ou
 particulière avec la France. La Reine elle même
 en étoit pas éloignée malgré l'anticatholicisme
 qu'elle professoit, le sang lui parloit chaque jour
 en faveur de la France, qui en usoit si généreu-
 sement envers son frère Jacques III banni d'...
 Angleterre avec la famille Royale des Stuarts.
 Ces mouvemens secrets d'amour fraternel furent
 entretenus et fomentés avec une adresse infinie, et
 toujours à l'aide de Lady Masham, de la Comtesse
 de Jersey et de la Duchesse de Schrensbury, que
 Harley instruisoit à propos. N'ayant pas eu besoin

par conséquent de beaucoup d'efforts ni de tems pour déterminer la Reine Anne à faire la paix avec la France, le nouveau Ministre chercha les moyens d'y disposer la Nation. Lassés des dépenses qu'entretenoit une guerre entreprise et soutenue au profit d'un tiers, et attirés d'ailleurs par les promesses de la France et de l'Espagne infiniment avantageuses à leur commerce, les Anglois se laissèrent conduire au gré de la Cour, qui n'avoit pas manqué comme on peut croire de dissoudre l'ancien Parlement composé de Whigs, et d'en convoquer un autre composé de Tories les plus dévoués au parti. Harley qui prit, en même tems qu'il fut fait grand Thésorier, le titre de Comte d'Oxford, présidoit au gouvernement : il conçut tout ce qui se trama de contraire à la grande ligue, et de favorable à la France. On a dit que de tous les ministres étrangers, le Comte Maffei fut le seul informé des desseins du nouveau ministère. Cependant comme il avoit été assez bien avec le ministère précédent, on avoit insinué au Duc de Savoie

CXXXII.

Le Marq. du
Bourq passe
de la Haye
à Londres.

qu'une autre personne que celle du Comte Maffei
auroit peut-être mieux soutenu ses intérêts.

Lamb. VI.
p. 646.

Le Duc effectivement fit passer à Londres le
Marquis du Bourg qui étoit à la Haye, et
envoya des lettres de créance à M. Donaudi
son Secrétaire pour rester chargé des affaires -
auprès des États Généraux. Le Marquis ne s'
arrêta guère en Angleterre, et l'on ne sut
jamais de quelle commission il ait été chargé.
Le Comte Maffei y continua de résidence jusqu'
à ce que de nouvelles négociations le firent
passer en Hollande.

CXXXIII.
Incident qui
avance le
traité de
paix.

Dès avant la mort de l'Empereur Joseph,
le nouveau ministère étoit intérieurement décidé
à conclurre avec la France; mais quand par
l'événement de Charles VI. les principales raisons
qui avoient fait épouser aux Anglois la cause
des Autrichiens, eurent cessé, d'Oxford, et
Saint Jean y travaillèrent avec plus de
confiance et d'activité. La Cour de Londres
n'étoit pas la seule dont les vues avoient
changé depuis la mort de Joseph I. L'Europe,

qui avoit fait tant d'efforts, et soutenu une
 guerre si longue pour empêcher que la maison
 de France ne joignit à sa puissance naturelle
 les forces de la Monarchie d'Espagne, moyennant
 un héritier qu'elle avoit donné à Charles II.
 se vit exposée au même danger lorsque l'
 Archiduc Charles d'Autriche succéda à son
 frère dans l'Empire. Ce Prince alloit unir
 sur sa tête les états d'Allemagne, et une
 grande partie de la Monarchie Espagnole, comme
 ils étoient avant sous Charles V. Le Duc de
 Savoie combattit par la répugnance qu'il sentoit
 naturellement à travailler au détronement de sa
 propre fille, et de son beau fils, et fatigué d'
 un engagement qui n'étoit plus nécessaire pour
 l'équilibre de l'Europe, et pour sa propre
 sûreté, souhaitoit la paix d'aussi bon cœur
 qu'aucune autre des puissances qui étoient en
 guerre. L'Empereur ne se refusoit pas
 absolument à un traité de paix; mais il étoit
 difficile qu'on s'accommodât des hautes prétentions
 de la Cour de Vienne. Pour les Hollandois, soit

qu'ils eussent quelque notion de ce qui se passoit entre Londres et Versailles, soit qu'ils crussent être encore à tems de cueillir les premiers fruits de la paix, de stipuler à l'avantage de leur commerce, c'est-à-dire au préjudice de celui des Anglois leurs rivaux, ils songèrent eux-mêmes à renouveler avec les negociateurs François, ce qu'ils tentèrent en effet, et à plusieurs reprises par le moyen de Beta'kum, instrument ordinaire du grand Pensionnaire Heinsius.

CXXXIV.
Dispositions
favorables au
Duc de Savoie
dans les
conférences
de la Haye.

Personne ne doutoit que la maison de Savoie ne dût faire à l'occasion de la paix qu'on traitoit, quelque acquisition considérable. Mais chacune des parties proposoit les conditions qu'il trouvoit moins préjudiciables à ses propres intérêts. La plus part des alliés dès que l'Archiduc Charles fut élu Empereur, étoient d'avis qu'on déferât à Victor Amédée la Couronne d'Espagne, à laquelle il étoit aussi appelé par droit de naissance comme descendant du Roi Philippe II; mais ni Victor Amédée avoit envie de quitter ses états pour

aller occuper un trône qu'il aurait fallu ôter
à son beau fils ; ni Louis XIV. pourroit acquiescer
à cette translation sans y être absolument forcé,
ou sans qu'on donnât à son petit ^{fils} l'équivalent,
qu'on auroit eu de la peine à trouver. Le Roi
très-Christien au contraire croyoit ou feignoit
de croire qu'il étoit du bien de l'Italie que
la maison de Savoie unit le reste du Milanais
à ce qu'elle possédoit déjà de ce Duché, et fit
déclarer à la Reine d'Angleterre qu'il
consentiroit sans peine à reconnoître Victor
Amedée en qualité de Roi de Lombardie. Torcy III.
Mais la Cour de Vienne, qui s'étoit obstinée 228.
à refuser une si petite portion de ce - Sanvitale
fameux Duché, tel que le Vigevnasque, L. XI.
quoiqu'elle l'eut promis, quels efforts n'
auroit-elle fait pour empêcher qu'on le lui
ôtât tout entier ?

Cependant la Reine d'Angleterre, et les
Hollandois vouloient absolument qu'on recom-
pensât le zèle et la fermeté avec lesquels le
Duc de Savoie avoit soutenu la cause commune.

270. Elle comptoit d'ailleurs de procurer quelque sorte.

Continuat. de
Rupin Firas
XIII. I.

de compensation à la maison de Savoie en tort qu'on lui faisoit en appelant la maison de Hanover au trône d'Angleterre ; car elle tire son droit de Henriette fille de Charles I. mere d'Anne d'Orléans, femme de Victor Amédée, au lieu que celle de Hanover tire le sien d'Elisabeth fille de Jacques I.

CXXXV.

Négociations
secretes et
articles préli-
minaires.

Toutes ces dispositions se manifestèrent dans les conférences qu'on avoit reprises à la Haye dès l'an 1711. Les ministres des Puissances alliées ouvertement, et quelques Envoyés secrets de la Cour de France proposoient ou discutoient les demandes, et les prétentions ; mais on a observé de tout tems que dans le concours de plusieurs prétendans ou intéressés, il est très-difficile de convenir de quelque article essentiel. Mais quand quelques unes des parties intéressées commencent s'accorder entr'elles, on est presque sûr d'y réduire les autres même malgré elles. Tous les Princes qui avoient des représentans à la Haye, et les Hollandois eux mêmes étoient persuadés de cette maxime, et il n'y avoit aucun qui ne souhaitât de prévenir les autres par une paix particulière, qui lui assurât

d'avance des conditions plus avantageuses, que celles qu'on pouvoit espérer, si l'on en traitoit en commun. Mais la Cour de France et celle d'Angleterre prirent mieux leurs mesures, et le Duc de Savoie fut le seul compris dans les préliminaires de leur accord.

Tandis que les ministres des différentes Puissances étaloient à la Haye les prétentions de leurs maîtres, la Reine d'Angleterre persuadée par le nouveau Conseil qu'il étoit de toute importance de faire la paix, et de prendre des arrangemens particuliers avec la Cour de France, envoya à Paris Matthieu Prior. Outre les talens qu'il avoit pour la poésie qui le mirent au rang des premiers poètes de la nation, Prior étoit propre aux plus grandes affaires. Sa capacité l'avoit fait sortir de la condition obscure où il étoit né. Guillaume III. l'avoit employé en qualité de Secrétaire à la paix de Riswick, ce qui l'avoit mit au niveau des personnes du premier rangs. On s'étoit trouvé bien de ses conseils et de ses ouvertures qu'il fournissoit pour les négociations dont il étoit chargé. Il étoit du parti des Thorys : la famille de Marlborough qui présidoit au parti

contraire, l'avoit fait disgracier; mais lorsque cette famille déchut de la haute faveur dont elle avoit joui dans les premières années de la Reine Anne, le nouveau ministère le jugea très-propre pour la négociation qu'on alloit entreprendre. On l'envoya en France chargé des propositions qui devoient servir de base à la paix que l'on souhaitoit sincèrement. Ces propositions bien différentes de celles qu'on avoit faites à Gertruidenberg l'an 1709. portoient qu'on feroit la paix à la satisfaction des alliés, que les Hollandois, l'Empereur, le Duc de Savoie... auroient chacun une barrière pour leur sûreté, qu'on auroit des assurances positives que les Couronnes de France et d'Espagne ne seroient jamais unies: qu'on assureroit le commerce de la Hollande. On ajouta à ces propositions des demandes particulières, qui regardoient les intérêts de la Reine, et de ses peuples. Ni les propositions générales, ni ces demandes particulières ne trouvèrent aucune difficulté à la Cour de France.

CXXXVI.

Préliminaires de la
paix entre la France
et l'Angleterre,
dans lesquels le Duc
de Savoie est compris.

Pour avancer la négociation, et pour marquer de la
déférence à la Reine d'Angleterre Louis XIV. fit
partir avec Prior M.^r Menager dans lequel le -

Marquis de Torcy directeur principal de ces négociations avoit connu à peu près les mêmes talens pour les affaires, que la Cour d'Angleterre avoit trouvé dans Prior. On lui donna les pouvoirs les plus étendus pour traiter, conclure, et signer les préliminaires. En moins de deux mois les articles furent arrêtés et signés à Londres le 27. septembre 1711.

4. Août
1711.

Ces articles portoient en substance qu'on reconnoîtroit la Reine de la Grande Bretagne en cette qualité, et la succession protestante : qu'on prendroit des mesures pour que les Couronnes de France et d'Espagne ne pussent être unies sur la même tête : qu'on fermeroit une barrière convenable à tous les alliés : qu'on cédroit Dunquerque à l'Angleterre, et qu'on accorderoit de certains avantages pour le commerce aux Anglois, et aux Hollandois. M.^r Menager qui signa en vertu de son plein pouvoir ces articles, en signa aussi un séparé, par lequel le Roi promettoit de rendre au Duc de Savoie ses états, ses territoires, ec.

Torcy III.
Lamberty
Contia de Rapin
Toiras XII.
477. 78.
Panvitali.

CXXXVII.

Quelques jours après que les préliminaires furent ratifiés, on le fit savoir au Comte de Gallas Envoyé de la Cour de Vienne : et la Reine fit partir pour

vain efforts des
Etats Généraux
et de la Cour de
Vienne pour en
détourner l'Angleterre.

la Haye le Comte Stafford pour informer les États Généraux. Ceux-ci en furent surpris comme d'un coup de foudre, aussi bien que l'Empereur qui étoit encore à Milan. Les Hollandais envoyèrent à Londres leur fameux Guillaume. Buis, qu'on avoit éprouvé dans les conférences de Gertruidenberg l'année précédente. La Cour de Vienne obligée de rappeler de Londres le Comte de Gallas son Ambassadeur devenu trop odieux au conseil de la Reine Anne, y envoya le Prince Eugene dans l'espérance que ce grand homme aussi habile négociateur, que vaillant Capitaine pourroit reparer le mal qu'avoit causé le Comte par ses liaisons avec les Whigs, et les conférences nocturnes avec Marlborough; qu'enfin il regagneroit à la maison d'Autriche l'affection de la Reine et de ses Ministres. Mais ni les clameurs de l'éloquent Hollandais ne purent ébranler le ministre Anglois, ni le crédit et l'habileté d'Eugène le faire revenir du pas qu'il avoit fait, ni détourner la Reine du parti qu'elle avoit pris. La Reine et ses Ministres firent toutes sortes d'honneurs et de politesses au Prince, et la

nation le reçut avec les marques de la plus vive joie;
 mais il ne put rien obtenir de ce que l'Empereur
 souhaitoit. Il ne put pas même retarder la chute
 du Duc de Marlborough son ami, et son collègue
 dans le commandement des armées de la grande alliance.
 Ce Général étoit accusé d'avoir été le chef du parti
 contraire à la Cour, de n'avoir point obéi aux ordres
 de la Reine, et de s'être approprié par différentes
 voyes l'argent destiné à la paye des troupes, et
 aux autres usages de la guerre. Marlborough ne
 manquoit pas de raisons, et d'exemples pour sa
 défense, mais les accusations avoient toute l'
 apparence de la vérité, et les ennemis étoient
 tout-puissants. Il fut dépouillé de toutes ses
 charges, et contraint de se retirer en Hollande
 comme simple particulier. On conféra le comman-
 dement de l'armée Angloise au Duc d'Ormond,
 qui n'eut point le même succès dans ses entreprises,
 de sorte que la paix devenoit de jour en jour plus
 nécessaire, et cette paix étoit le but fixe du cabinet
 de Londres. Il fallut admettre les préliminaires, et
 se déterminer à discuter les articles de la paix dans

CXXXVIII.

 Chute du Duc
 de
 Marlborough.

CXXXIX.

 Congrès d'
 Utrecht.

276.

congrès que l'on convint de tenir à Utrecht.

29 janvier
1712.

Comme la France même ne disconvenoit point que dans ce congrès l'Angleterre ne dût jouer le rôle principal, ce fut Jean Robinson Evêque de Bristol, secrétaire de l'ordre de la Jarrettiere, et Plenipotentiaire de la Grande Bretagne qui en fit l'ouverture par une harangue qu'il prononça le 29. Janvier avec beaucoup de pompe et en habit de ceremonie. Mais à bien d'autres égards dans ce congrès célèbre, qui régla le sort de tant de nations, il n'y eut aucun qui fut chargé de la médiation, parce que tous y avoient des intérêts particuliers. Le Pape qui y envoya l'Abbé-Lassioney, ne pouvoit être agréé pour médiateur, comme dans le tems passé : les protestans qui y jouoient un si grand rôle ne vouloient point mettre leurs intérêts dans les mains du Chef de l'Eglise Catholique.

Presque tous les Princes et les Republiques de l'Europe y envoyèrent leurs Plenipotentiaires : il n'y eut que ceux de Philippe V. qui ne purent être reçus que vers la conclusion du traité, parce

277.
que les Anglois, et les Hollandois ne reconnoissoient
pas encore Philippe comme Roi d'Espagne. --
Cependant on étoit convenu comme d'un article -
fondamental que ce Prince garderoit l'Espagne
avec les Indes. Car le Marquis de Torcy et M.^r
de Saint Jean devenu Vicomte de Dolingbroke
régloient de Paris les opérations d'Utrecht. Le
Duc de Savoie destina au Congrès le Comte Hannibal
Maffei, le Marquis Ignace Solar de Morette, --
Marquis du Bourg tous deux Chevaliers Grand-Croix,
et Gentilshommes de la Chambre de S. A. R. Ils
eurent pour adjoint Pierre Mellaredo Seigneur
de la Maison forte de Jourdan Conseiller d'Etat.
Le Comte Maffei avoit été depuis long-tems
envoyé en Angleterre : le Marquis du Bourg -
avoit été envoyé aux Etats Généraux dès le
commencement de la guerre. M.^r Mellaredo étoit
auparavant Ministre de S. A. R. près des Suisses,
et pendant quelque tems à la Cour de Vienne.
Dès que la plus part des Plénipotentiaires se
furent rendus au congrès, on tomba d'accord que
ceux de France seroient les premiers à faire des

Ottieri-
li. XVI.

propositions, puisqu'on devrait les regarder comme Acteurs, ayant le Roi de France fait le premier pas pour demander la paix. Ils firent des propositions qu'ils étoient bien sûrs qu'on n'accepterait pas, et ils ne dissimulèrent point, qu'ils se sentaient accommodés à des partis que les autres Puissances auroient trouvés plus convenables.

CXL.

Nouvelle difficulté
qu'apporte à la
conclusion de la
paix la mort
du Duc de
Bourgogne.
St. Philippe.
Lamberty
Quincy
Milot
Sanvitali
Ottieri.

Tandis qu'on alloit à pleines voiles à la paix la mort du Duc et de la Duchesse de Bourgogne qui ne laissèrent qu'un seul enfant, risqua de renverser tout le plan qu'on avoit dressé, et recula la conclusion du traité. Les alliés voulurent prévenir le cas, auquel le Duc d'Anjou Roi d'Espagne pût être appelé à la Couronne de France; il fallut qu'on renoncât dans les formes qu'on désiroit à la succession de cette Couronne. Alors la négociation continua du même train qu'avant cet événement funeste. Ils déclarèrent cependant dans leurs premières propositions que le Roi très-Chretien consentoit d'abord que le Duc de Savoie non seulement recouvrât tous ses états, mais qu'il restât paisible possesseur des villes et provinces qu'

on avoit demembrées ou Luché de Milan. Il ne
 fut point parlé d'abord de la cession du royaume
 de Sicile : c'étoit une espèce de surprise que la
 Cour de Versailles et de Paris vouloit faire à
 Victor Amédée, qui ne cherchoit point cette acqui-
 sition. Aussi les Plénipotentiaires de Sardaigne, lorsqu'
 ils proposèrent à leur tour les demandes de S. A. R.
 ils firent instances premièrement qu'on lui conservât
 ses droits à la succession d'Espagne à l'extinction
 de la maison d'Autriche, comme Philippe IV.
 avoit établi, qu'on lui restituât tout ce qu'on
 lui avoit occupé durant la guerre avec la propriété
 et la souveraineté de Fenestrelles, d'Exilles, et des
 vallées qui sont au deçà du Montgenevre, qu'en
 dédommagement des places qu'on lui avoit démolies,
 et des fraix de la guerre, on lui ceda le fort de
 Monaco, Montdauphin, Briançon, le lieu de
 Barreauce avec leur fort, et leur territoire, que
 l'on confirmât les traités que S. A. R.
 avoit fait en 1703. avec l'Empereur Léopold,
 et en 1696 avec le Roi de France, et enfin
 l'indemnité des amis et sujets.

CXLI.

Reflexions
sur la Sicile.
Lamb. VIII.
417. et seq.

Les cessions qu'on devoit faire ou confirmer au Duc de Savoie en Lombardie et en Dauphiné ne souffroient presque aucune difficulté. L'Empereur ne pouvoit pas se refuser en pareille occasion à s'acquitter des promesses qu'il avoit faites par d'autres traités. Mais la cession qu'on projetta de la Sicile ne plaisoit ni à l'Empereur, ni aux Espagnols ; le 1.^{er} parce qu'il auroit voulu qu'on la laissât unie au royaume de Naples, les autres parce qu'ils étoient accoutumés à la posséder, quoique par sa position, et son état naturel elle n'ait pas plus de rapport à l'Italie que la Grande Bretagne à la Normandie.

Dans les plus anciens tems si florissante et si peuplée la Sicile se gouvernoit par elle même. Elle a eu ses Rois ; dans la suite elle a été sujette ou au moins dépendante des Carthaginois. Les Romains dès qu'ils s'en furent rendus maîtres, lui envoyèrent des Gouverneurs particuliers, qui n'avoient nulle dépendance des Magistrats de Naples, ni d'aucunes des provinces voisines. Sous les Empereurs de Constantinople elle étoit gouvernée

des Catapans, qui étoient à ce que le mot indique, des Surintendans généraux. Les Princes Normands qui la conquièrent au tems des croisades, la firent ériger en Royaume, et s'appellèrent Rois de Sicile, tandis qu'ils ne prenoient que le titre de Ducs de Pouille à l'égard des états, qu'ils avoient conquis au dela du Faro. Les Empereurs de la maison de Souabe, qui avoient hérité ces états des Princes Normands prirent le titre de Rois des deux Siciles. Charles I. d'Anjou les conquit sur Manfroi bâtard de Frédéric II. Mais la fameuse révolution des Vêpres Siciliennes fit passer la Sicile sous la domination des Aragonois, qui la possédèrent près de deux cent cinquante ans, et ne fut réunie sous la même Couronne, qu'un peu avant le règne de Charles V, qui les unit l'une et l'autre à la Couronne d'Espagne. Philippe II et ses descendans les possédèrent sans interruption près de cent cinquante ans. Mais la Sicile eut toujours des Viceroy, des Magistrats, et des loix propres qui ne dépendoient aucunement du Gouvernement de Naples. Cette reflexion aida probablement l'exécution du

projet de séparer ces deux royaumes dans le demembrement devenu inévitable de la Monarchie d'Espagne, outre qu'on étoit résolu de gratifier le Duc de Savoie, la Cour de Versailles, aussi bien que celle de Londres, aimoit mieux, puisque celle-ci ne devoit entrer dans le partage de Philippe V. qu'on la donnât au Duc de Savoie plutôt qu'à l'Empereur, n'eût-il été que pour ne point trop agrandir une puissance rivale.

CXLII.

Traité
d'Utrecht
et de Rastad.

Tous les alliés eurent leur paix signée avec la France avant la fin de l'année : l'Empereur seul ne put s'accomoder... Aussi la guerre continua encore entre ces deux puissances après la conclusion du Traité d'Utrecht. Ce ne fut qu'un an après que le Prince Eugene et le Maréchal de Villars vinrent à bout de terminer les différends par le traité de Rastad 6 Mars 1714. Mais la continuation de la guerre entre la France et l'Empire ne retarda point l'exécution des traités signés à Utrecht. Les traités de Savoie avec l'Espagne et la France par lesquels on lui cédait et garantissait la Sicile, et

la cession des pays démembrés du Milanois, les places d'Essilles, de Fenestrelles, la vallée d'Aoste, de Bardonnache, et le fort Dauphin furent signés le mois d'avril 1713. ratifiés et publiés formellement quelques semaines après.

Samb. t. VIII.
p. 114.

Victor Amédée fut proclamé Roi de Sicile. CXLIII.

Cette proclamation se fit à Turin en septembre de la même année avec des réjouissances extraordinaires, et on reçut dix jours après les députés du royaume de Sicile. Le climat étant fort tempéré dans cet île, rien n'empêcha qu'on y put aller à la fin de l'automne, et y rester dans l'hiver pour tout ce qu'on avoit à faire. Le Roi se rendit à Nice au mois de Novembre, conduisant avec lui la Reine Anne sa femme; la Duchesse Douairière sa mère, et Charles Emanuel Duc d'Aoste son second fils. Il laissa l'aîné à Turin avec la lieutenance générale dans le Piémont et la Savoie. C'étoit pour lui donner occasion de s'accoutumer aux affaires, et au gouvernement, il sacrifia sa tendresse, qui l'auroit sans doute à l'avoir près de lui dans

Victor Amédée
est déclaré
Roi de Sicile.
22. 7bre
Offici. L. XVII.
457. 82. Ven.

CXLIV.

Son voyage et
son couron-
nement à
Salerno.

son voyage à l'utilité de ses peuples, et d'un successeur présomptif qu'il cherissoit. L'instruction qu'il lui laissa par écrit en partant de Piémont, montre également sa prudence, et son amour paternel. La Flotte Angloise commandée par l'Amiral-Jennings, qui l'attendoit à Villefrance pour transporter en Sicile avec lui sa Cour, et les troupes qui la suivoient, fit voile le 23. d'Octobre, et 5. jours après on prit terre au Port de Salerne. Le Marquis de Los Balbaces (Spinola) Viceroy jusqu'alors au nom de Philippe vint le recevoir, et selon ses ordres qu'il avoit, remit au nouveau Roi la forteresse de Salerne, et on envoya ordre tout de suite pour qu'on remit celle de Messine et les autres sans exception. La cérémonie de consécration ne se fit que le 14. Decembre, pour donner le tems à la Ville de Salerne de faire tous les arcs, les façades, et les inscriptions avec lesquelles elle vouloit que cette fonction fut accompagnée. Cela se fit en effet avec beaucoup de pompe. La Cour y parut avec une magnificence dont on n'avoit point d'idée. On donna

et prodigua l'or et l'argent : il y eut des grands feux, des carillons dans toutes les Eglises : on chanta le Te Deum, et on donna toutes les marques possibles de contentement, et de joie. Victor Amédée étoit trop sage pour s'en tenir à ces démonstrations : il étoit plus occupé des moyens de mériter effectivement l'estime et l'affection des nouveaux sujets, que de ces extérieures qui ne manquent jamais à tout événement de Souverain. Il ne doutoit point que le gros de la Nation n'aimât mieux être sujette aux Rois d'Espagne, qu'au Duc de Savoie, dès qu'elle ne pouvoit espérer que le nouveau Roi fixa sa demeure dans l'île même. Il ne doutoit pas non plus, que si quelque une de ces révolutions du ministère assez fréquente en Angleterre, en retardant les effets du zèle de la Cour et de la nation, lui eut ôté l'appui de leur flotte, cette île pouvoit lui être enlevée avec le tems. Mais il ne laissa pas pour cela de travailler à lui faire toutes les améliorations possibles. Il s'appliqua à corriger les abus les plus criants, à faire observer les anciennes loix, et en établir de nouvelles, où

286. Mes 'etoient nécessaires.

Cependant il vint à Salerne des Ambassadeurs de toutes parts. Le Bali Jean Baptiste Spinola Ambassadeur de Malte se distingua en magnificence parmi tous les autres envoyés même des têtes couronnées. L'île de Malte tirant la plus part des denrées nécessaires pour la subsistance de la Sicile, le grand Maître Raymond Perellos de Roccaful vouloit signaler son respect au Roi par une ambassade des plus solennelles et magnifiques. Les fêtes et les complimens furent bientôt suivis d'affaires très-sérieuses.

CXLV.

Contestation
pour la
monarchie
spirituelle.
Ce qu'elle étoit

Une prerogative très-remarquable de la Couronne de Sicile devint tout à coup sujet ~~et~~ de chagrin au Roi pendant sa demeure dans l'île, et après son retour en Piemont. Cette prerogative a son fondement dans une Bulle, par laquelle Urbain II. conféra, ou confirma à Roger I Roi de Sicile et ses Successeurs le droit d'agir dans le royaume en qualité de Legat a latere. Les Rois de Sicile en vertu de ce droit ont annexé à la royauté une juridiction

inappellable sur les causes ecclésiastiques, qui s'exercent par un Tribunal, dont ils nomment le Juge, et qui s'appelle le Tribunal et le Juge de la Monarchie. Il est vrai que ce Tribunal étoit odieuse à la Cour de Rome, et elle n'a pas manqué de chercher les occasions de le supprimer, ou d'en restreindre l'autorité. Il arriva quelques mois avant que Victor Amédée prit possession du royaume quelque sujet de querelle entre l'Evêque de Lipari et le Juge de la Monarchie. C'étoit parce que l'Evêque avoit excommunié les commis de la Douane, lesquels avoient fait payer quelques sous pour des pois chiches, qu'un domestique de l'Evêque avoit donné à vendre à un revendeur de légumes. Plusieurs autres Evêques se soulevèrent sous différens pretextes contre le même Tribunal. Quelques uns allèrent de leur propre mouvement à Rome, bien aises d'avoir l'occasion d'aller chercher fortune dans cette Capitale. Quelques autres bannis du Viceroi les Balbages s'y rendirent aussi pour solliciter le Pape contre le Tribunal et le Viceroi dont ils n'étoient pas contents.

Clement XI. se mêla de cette affaire, et les esprits étoient fort agités de part et d'autre, lorsque les Espagnols cédèrent la Sicile à Victor Amédée. On avoit lieu de croire que la Cour de Rome étant libre des engagements qu'elle avoit pris avec le gouvernement Espagnol, auroit au moins donné le tems au nouveau Souverain de prendre connoissance de ces contestations et trouver quelque moyen d'accomodement. Le Roi ne négligea rien de ce qui pouvoit y disposer les esprits. Il ne pouvoit à la vérité se résoudre à consentir que le tribunal de la Monarchie fut supprimé, comme les Officiers de la Cour de Rome cherchoient de faire, parce qu'il y avoit trop de son honneur à souffrir que dans le commencement de son règne, on dépouillât la Couronne d'un ornement considérable, qui y avoit été depuis long-tems attaché. Cependant pour que ce tribunal demeurât dans les limites de l'autorité qui lui appartenoit, et pour corriger les abus qui s'y étoient glissés, il donna ses demissions à D. Francisco Mirada Espagnol Juge de la Monarchie, devenu odieux à la Cour de

Rome : en crea un autre, à qui il donna de nouvelles instructions tendantes à ôter tout sujet de plaintes à ceux qui n'aimoient point ce Tribunal extraordinaire. On drefia ces instructions sur les mémoires qui donnèrent les Evêques, qui ne s'étoient point laissé transporter par le même enthousiasme, ni par un zèle déplacé. Ceux-ci écrivirent même au Saint Pere et au Cardinal Paolucci son Secrétaire d'Etat pour leur représenter sous son aspect véritable le sujet de cette contestation, et les disposer à un accomodement. Le Roi avoit chargé de ses affaires auprès du Saint Siège l'Abbé del Maro, qui agissoit de concert avec le Cardinal de la Tremouille, parce que cette Eminence avoit traité les mêmes affaires pour la Cour d'Espagne. L'on n'oublia rien pour disposer le Saint Pere à un accomodement, mais toutes ces avances furent inutiles. Clément XI. encore animé contre le Conseil du Roi par les autres sujets de controverse qu'il avoit la Cour de Turin avec celle de Rome, dont on a parlé ci-dessus, et sollicité par l'Evêque de Lipari qui étoit des

290. plus ardens, et plus aimé du Saint Père répondit aux propositions qui lui furent faites de la part du Roi, d'une façon à laquelle on ne s'attendoit point. Le Pape étoit déterminé à se prévaloir des circonstances du changement, qui venoit d'arriver en Sicile pour y abolir la Monarchie spirituelle : et le Roi n'étoit pas moins ferme à soutenir ses droits. Un an s'écoula dans cette négociation facheuse avant qu'on pût convenir d'un seul article préliminaire. Le Roi retourna en Piémont au bout d'un an depuis qu'il en étoit parti, et destina Viceroy de Sicile le comte Maffei ci-devant son Ambassadeur en Angleterre. Au même tems qu'il régloit les affaires du royaume qu'il venoit d'acquies, il ne négligea point de s'assurer des marques de considération, et d'égard, qui lui étoient dues dans cette qualité. Quoique de la plus part des Cours de l'Europe, et surtout de celles de Vienne et de Paris, il eut reçu depuis long-tems les honneurs, et les traitemens comme nous l'avons vu, il étoit naturel dès qu'il étoit Roi et possesseur en effet d'un ancien royaume,

CXI.VI.
Ambassades et
traitemens
royaux en
1714.

Sup. an
1696.

que ces traitemens fussent plus sûrs, et plus -
 marqués. C'étoit à la reception de l'Ambassadeur
 que le Roi de Sicile auroit envoyé à la Cour de
 France après la paix d'Utrecht que ces traitemens
 devoient être marqués. Victor Amédée destina à
 cette ambassade le Baron de Serron des Comtes de
 Saint Martin. Outre que le nom de M.^{re} de
 Serron d'Ivrée étoit connu en France depuis le
 tems de Sully, qui en parla avec éloge, et que
 le Baron qu'on envoyoit s'étoit acquis de la
 réputation lors du siège d'Ivrée, il étoit aussi
 mieux en état que bien d'autres Seigneurs, de
 soutenir une grosse dépense, et s'acquitter avec
 succès de sa commission. Lorsqu'il fut à Paris
 et à Versailles, il s'aperçut que le Marquis
 de Torcy ministre d'état pour les affaires étrangères,
 alloit avec quelque reserve, et paroïssoit trouver
 des difficultés en réglant le cérémonial pour l'
 entrée publique qu'il devoit faire. Le Baron de
 Serron différa sous différents pretextes de faire son
 entrée, et affecta des liaisons particulières, et
 beaucoup d'intimité avec les ministres des autres

Mem. du Duc
 de Sully
 T. p.

Lettres et
 Mem. particu-
 lières M^{ss}.

Cours. En attendant il insinua au Marquis de Torcy, que puisque' on lui disputoit les honneurs qui étoient dus à sa qualité, on seroit obligé de prendre des arrangemens avec d'autres Cours, qui se feroient un devoir et un plaisir de donner l'exemple. Le Marquis de Torcy craignant qu'on s'adressa à la Reine d'Angleterre, pria le Baron de Berron de ne faire pour cela aucune démarche; le lendemain il lui dit qu'il en avoit parlé au Roi, et que S. M. vouloit bien lui accorder tout ce qu'il desiroit. Effectivement il fut reçu et traité comme les Ambassadeurs des autres Rois.

CXLVII.
Retour du Roi
en Piémont
Mort de son
fils aîné et
de ses deux
filles.

A son retour de Sicile le Roi eut un sujet imprévu de douleur par la mort du Prince de Piémont son fils aîné. Cette perte ne fut pourtant d'aucune conséquence fâcheuse aux affaires de l'Etat, puisqu'il lui restoit le Duc d'Aoste, qui n'étoit plus jeune que d'un an, et qui fut son successeur. Trois ans avant étoit morte la Duchesse de Bourgogne, laquelle si elle eut survécu à Louis XIV. auroit peut-être en beaucoup de

part dans la Régence comme mère de Louis XV.

Mais Victor Amédée eut bientôt à se ressentir des effets que produisit la mort d'une autre de ses filles, qui étoit Louise Gabrielle Reine d'Espagne.

Cette vertueuse Princesse dont on donnera l'éloge à la fin de cette histoire, mourut le 14. février de la même année 1714. dans laquelle mourut aussi le Prince de Sicmont. Quoiqu'elle eut laissé des enfans, on n'eut pourtant pas de peine à résoudre Philippe V à se remarier, ou plutôt on ne tarda guère à connoître, dès que les premiers transports de sa douleur furent calmés, qu'il n'étoit disposé à rester sans femme à l'âge de 3... ans. Il y avoit alors à Madrid un Prêtre Italien, qui de Curé de village dans le Plaisantin étoit devenu Chapelain du Duc de Vendôme, et à la faveur de ce Prince qui avoit commandé les armées de France en Espagne, s'étoit procuré quelque connoissance à la Cour du Roi Philippe. A la mort du Duc de Vendôme, il resta à Madrid en qualité de Secrétaire ou d'adjutant du Marquis Casali - Ambassadeur de Parme. Lorsque cet Ambassadeur

An 1714.

retourna en Italie, Alberoni resta à Madrid chargé des affaires du Duc de Parme, qui ne devaient pas être pour lors bien importantes. Cependant à la mort de la Reine il s'introduisit auprès de la Princesse des Ursins Camerera Major, qui conservoit toujours beaucoup de pouvoir sur l'esprit du Roi. Il lui insinua qu'elle auroit dû proposer au Roi veuf la Princesse de Parme héritière présomptive, et qui auroit été un jour appelée aussi à la succession de Toscane. Ce mariage fut bientôt conclu et effectué. La Princesse des Ursins, qui s'en expliqua à l'Abbé Alberoni, l'avoit conseillé à Philippe, fut la première victime qu'il fallut immoler à l'épouse. Alberoni devint le Conseiller intime de la nouvelle Reine, et le Ministre principal et absolu du Roi, et en même tems Cardinal. Ce ministre ambitieux et brouillant vouloit signaler son ministère par quelque exploit éclatant. Ces vues se tournèrent d'abord aux deux Siciles, très-sûr que cette conquête lui augmenteroit non seulement son crédit auprès du Roi son maître, mais lui

Mem. de S.
Phil. T. III.
p. 20. et 118.

298.
acquerrait l'affection des Espagnols qui regrettoient
fort la séparation de ces deux royaumes de la
Monarchie d'Espagne. D'ailleurs il croyoit peut-
être de faire sa cour à Elisabeth en chagrinant
le Père de la Reine Gabrielle sa devancière. Il fit
donc travailler à des armements de marine, et
comme tout ce préparatif d'une surprise sur mer
ne pouvoit que naturellement donner des soupçons au
Roi de Sicile, et à l'Empereur, il travailloit en
même tems à les entretenir par des propositions et
des projets pour les amuser et les tromper. Tout au-
moins il vouloit semer des soupçons entre les deux
Cours de Vienne et de Turin. Il proposa à l'Abbé
del Mayo ministre du Roi à Madrid une ligue
entre l'Espagne et la Cour de Savoie, et fit faire
les mêmes propositions par le Marquis de Villamajor
Ambassadeur d'Espagne à Turin. Le plan de
cette alliance que proposoit Alberoni portoit que
l'Espagne attaqueroit le royaume de Naples,
mettroit une escadre dans le méditerranée; qu'
elle fourniroit au Roi de Sicile douze mille hom.
d'Infanterie, et trois mille chevaux, qui joints

aux troupes Savoyardes occuperoient l'Etat de Milan, sur lequel le Roi Catholique céderoit tous ces droits à Victor Amédée, qui de son côté céderoit en pleine propriété au Roi d'Espagne le royaume de Sicile, moyennant un million d'écus par an que l'Espagne lui payeroit. Pendant que par ces propositions, auxquelles il donnoit un air de profond secret, Alberoni tâchoit de leurrer le Roi de Sicile et son Ministre, il les laissa adroitement transpirer pour rendre suspect à l'Empereur le Roi de Sicile, et donner l'alarme à quelques Princes d'Italie, qui n'aimoient point de voir Victor Amédée maître du Milanois. Mais le Roi étoit trop habile, et l'Abbé del Maro trop attentif aux démarches du Cardinal, pour en être la dupe. Victor Amédée vit bien qu'il cherchoit à le mettre mal avec l'Empereur, et que d'ailleurs les douze ou quinze mille hommes qu'on lui offroit de secours pour occuper le Milanois n'auroient point suffi pour le garder contre les forces de l'Empereur, dès que celui-ci seroit délivré de la guerre de Hongrie que la paix de Passarowitz alloit terminer.

Le Cardinal Alberoni quoiqu'il ne doutât plus^{297.}
qu'on eut pénétré ses intentions, continuoit
toujours à les dissimuler avec l'Ambassadeur,
et se piquoit si fort du secret que les Espagnols
très-reflexifs et resserrés l'en blâmèrent comme
outré. Car ils prétendoient que s'il eut conféré
ses desseins avec quelque personne sensée, et
informée des affaires, il auroit pris des mesures
plus justes pour l'entreprise qu'il méditoit. Cependant
on travailloit à l'armement avec beaucoup d'ardeur.
Les finances d'Espagne, et le département de la
Marine avoit été mis sur un tel pied par l'habileté
et les soins de M.^r Orry quelques années auparavant,
qu'Alberoni n'eut pas de peine à faire cet
armement aussi puissant qu'il le souhaitoit. L'adroit
et dissimulé ministre ne manqua pas de publier
que cet armement étoit destiné contre les Infidèles,
et c'étoit sous ce prétexte qu'il avoit exigé des
subsides ecclésiastiques pour cet armement. M.^r
l'Abbé del Maro ne cessoit point d'écrire à Turin
que le Cardinal n'en vouloit qu'à la Sicile. Malheu-
reusement le Roi avoit en même tems à Madrid

quelque ministre subalterne qui se laissa tromper ou gagner par le Cardinal, et qui écrivoit à Turin qu'on n'avoit rien à craindre de cet armement. Néanmoins le Roi ne laissoit point d'avertir le Comte Maffei de se tenir sur ses gardes, et celui-ci ne se négligea point; mais sept mille hommes qu'il avoit pour garder une île aussi grande ne pouvoient suffire à la défendre de la Flotte qui alloit l'attaquer. On ne pouvoit guere compter sur les Siciliens, quoique les gens de bien ne pussent qu'admirer la sagesse des ordres que le Roi avoit établis, et l'attention du Viceroy pour les faire observer; il est vrai aussi que cette exactitude de gouvernement ne plaisoit guere à quelques uns de ces insulaires, qui se trouvoient mieux de la négligence de l'ancien gouvernement. D'autres aimoient simplement les changemens par instabilité, et par un goût de nouveauté assez ordinaire dans tous les peuples. Le Clergé étoit aliéné à cause des démêlés avec la Cour de Rome, et il ne pouvoit qu'inspirer son mécontentement à la multitude. Il n'y avoit par conséquent rien à espérer des

nationaux pour s'opposer aux Espagnols. En ne pouvoit pas non plus espérer du secours des Allemands qui étoient dans le royaume de Naples, ni des troupes Napolitaines, qui pouvoient de Reggio de Calabre secourir l'île, parce qu'on devoit supposer dans les Napolitains la même inclination qu'avoient les Siciliens pour le gouvernement Espagnol. Il n'y avoit que la Flotte Angloise qui pût aider les Siémontois à mettre quelque obstacle à l'entreprise de la Cour d'Espagne. Cette Flotte étoit à la vérité partie de Londres sous les ordres de l'Amiral Bing, mais elle n'arriva pas à tems pour prévenir ou empêcher le débarquement des agresseurs.

Les vaisseaux et les troupes Espagnoles qui devoient y monter s'assemblèrent pour la plus grande partie à Barcelonne, d'où l'on mit à la voile le 8. juin. Jamais Flotte ne fut mieux équipée sans en excepter même celle qui porta en Angleterre le Roi Philippe II. On étoit redevable de ce grand armement aux soins de Batigno, auquel quoiqu'il n'eut d'autre titre que celui d'Intendant de mer et de terre le Cardinal avoit remis par des lettres

CXLVIII.

Invasion de
la Sicile par
les Espagnols.

particulières une autorité presque absolue pour cette expédition.

Mem. de S.^t
Philippe III.
278-

On embarqua aussi cent pièces de canon de batterie, quarante mortiers, une quantité immense de barils de poudre ^{et} de munitions, avec quinze cent mulets pour le service de l'artillerie, six cent Canonniers, et jusqu'à quinze cent personnes employées dans l'artillerie; une compagnie de soixante mineurs, et cinquante ingénieurs ayant à leur tête D. Prosper Berboan ingénieur major, qui dans cette partie étoit un des hommes les plus habiles de son siècle. Tout cela étoit accompagné d'un attirail de guerre prodigieux, et d'un nombre infini de tous les instruments nécessaires. D. Antoine Castagneta très-habile Amiral, D. Fernand Chacon et le Marquis Estevan Mari, et D. Baltasar de Guevara, qui commandoient cette flotte, ne savoient pas eux mêmes, où ils devaient conduire leur escadre. Ils reçurent en partant de Barcelonne des paquets cachetés qu'ils ne devaient ouvrir qu'en des lieux marqués sur les adresses des lettres. Les escadres qui partirent de Barcelonne allèrent à Cagliari où elles se joignirent.

à une autre escadre qui se trouva à point marqué dans ce port. Toute la flotte consistoit en vingt deux vaisseaux de ligne, trois vaisseaux marchands armés comme ceux de guerre, trois galères, une galiotte, trois cent quarante navires de transport, et deux felugues. Ces bâtimens portoient trente mille hommes combattants commandés par le Marquis de Seide, toutes vieilles troupes choisies, et formées par dix huit ans de guerre. La flotte toute unie remit à la voile le 28 juin, se trouva le 30 à la vue des côtes de Sicile, et donna fond au Cap de Solanto, qui est à quatre lieues de Salerne. L'infanterie débarqua presque toute le même jour, et le reste des troupes le lendemain. Le second paquet qu'on décacheta alors, nommoit le Marquis de Seide Capitaine général de cette armée. Les Siciliens aimoient comme je viens de le dire le gouvernement Espagnol, qui est véritablement inappliqué, dit le Marquis de Saint Philippe, et les sujets éloignés profitoient dans ces négligences. C'est pour cette raison que Victor Amédée n'étoit pas aimé en Sicile, parce que dit le même Auteur, il étoit plus attentif, et que son gouvernement étoit

plus éclairé, et qu'il faisoit observer ses ordres avec une exactitude qui ne plaisoit pas à des gens qui n'y étoient pas accoutumés. Les Salermitains se hâtèrent pourtant d'aller rendre visite au Marquis de Leide. Le Comte Maffei ne se croyant pas sûr dans cette Capitale, laissa quelque garnison dans le Château, et se retira de l'autre côté de l'île à Siracuse. Les Espagnols n'eurent point de peine à se rendre maîtres de Salerne, et attaquèrent ensuite Castellamare, où il y avoit quatre cent cinquante de nos soldats. Le Chevalier de Marelli qui les commandoit se défendit avec honneur mais à la longue on ne put se soutenir. Le Commandant du Château de Salerne ne s'acquitta pas avec autant de bravoure de son devoir : il se rendit à discrétion après une résistance de très-peu de tems. S. M. en fut très-choquée, et fit faire à ce Commandant son procès. Pendant que les troupes du Roi se défendoient, ou cédoient le terrain aux Espagnols, ses ministres en différentes Cours ne manquoient pas de se plaindre de la part de S. M. de l'infraction du traité, et de solliciter

CXLIX.

Intérêts des
principales
puissances dans
ce tems-là.

du secours. Mais les Cabinets de l'Europe avoient bien changé depuis la conclusion de la paix d'Utrecht. Pendant qu'un Prêtre Italien remuant partout avoit redonné des forces étouffantes à une monarchie depuis long-tems languissante, et récemment mutilée d'une partie, et une activité, dont on l'auroit à peine soupçonné capable; deux Princes qui n'avoient qu'une autorité bornée ou accidentelle s'arrogèrent le droit de disposer en arbitres suprêmes des royaumes et des successions les plus éloignées, et les moins dépendantes des états qu'ils gouvernoient: attentat dont on n'avoit aucun exemple même sous le despotisme universel de Charles V. Le Duc de Hanover avoit été appelé au trône de la Grande Bretagne sous le nom de George I à la mort de la Reine Anne l'an 17.... Philippe Duc d'Orleans s'étoit emparé sans obstacle de la Régence à la mort de Louis XIV. qui jamais ne l'avoit aimé, et qui cinq ans auparavant n'auroit jamais prévu qu'il dût gouverner le royaume après lui. George n'avoit point pour les intérêts de la maison de Savoie le

même zèle qu'avait Anne. Le Régent de France ne passait pas pour fort tendre envers ses parens, et n'aimait guère Victor Amédée qui l'avait battu sous Turin. L'un et l'autre ne pensoient qu'à se délivrer des inquiétudes, que leur causait le ministère d'Espagne, et donner autant qu'ils pouvoient le ton à l'Europe. George qui songeait particulièrement à prévenir les émotions qu'on cherchoit de faire en faveur du prétendant, pourvu qu'on empêchât les progrès que menaçait de faire la Marine Espagnole, et qu'on ne fit de révolution en Angleterre pour soutenir le prétendant, il ne se mettoit pas en peine que l'Empereur s'aggrandît, et le Duc d'Orléans pour ses vues particulières alloit contre les anciennes maximes du Cabinet de France, d'abaisser le plus qu'il fut possible la maison d'Autriche.

CL.

Accession à
la quadruple
alliance.

L'Empereur ne pouvoit avoir de grands intérêts à démêler qu'avec l'Espagne, et c'étoit précisément pour qu'il ne s'accomodât avec Philippe V. que le Roi George, et le Régent de France se hâtèrent à se l'attacher, en épousant sa querelle à l'égard

du royaume de Naples, et de Sicile. Le traité fut
 donc arrêté; les deux Princes qui s'attribuèrent la
 qualité de médiateurs, agissant cependant au nom
 des Etats Généraux, arrêtèrent entr'eux les
 articles, les firent aisément agréer à la Cour de
 Vienne, et ils furent signés à Londres par les
 Plénipotentiaires des trois Cours de France, d'Autriche,
 et d'Angleterre. Comme on comptoit sûrement
 que les Hollandois y auroient accédé, ce traité fut
 d'abord nommé de la quadruple plutôt que de la
 triple alliance. Ce fut un exemple de très-grande
 conséquence, qui alloit renverser tout principe, et
 tout fondement de droit public. Cependant ce traité
 singulier décida le sort d'une partie de l'Europe,
 et de l'Italie surtout, et la décision eut son effet.
 Victor Amédée fut invité à accéder à cette alliance,
 qui le forçoit à renoncer à la Sicile, en lui offrant
 la Sardaigne que l'Empereur lui céderoit.

La Sardaigne n'offre à la vérité rien de
 glorieux dans l'antiquité, si ce n'est par sa
 fertilité en bled, et par la bonté de ses chevaux
 lorsqu'on les savoit bien dresser. Elle forma quatre

C.LI.

Digression sur
 la Sardaigne
 que le Roi accepte
 en échange de
 la Sicile.

dynasties qu'on appella Giudicati au tems que les Sicans et les Genoïs dominoient le Méditerranée. Les Catalans, les Aragonois, et les Sarazins y firent tour à tour des entreprises. Enfin elle resta aux Aragonois, et de là à Charles V et aux Rois d'Espagne. Depuis lors on ne parla presque point de cette île jusqu'au traité de partage vers le 1700. Il en fut question aussi au Congrès d'Utrecht, parce qu'on projetta de la donner au Duc de Bavière un des prétendants à la succession d'Espagne. Mais il trouvoit que ce présent étoit trop éloigné de chez lui, et elle resta à l'Empereur. Enfin puisque les circonstances portoient Victor Amédée à abandonner la Sicile, et que d'ailleurs les contractants de Londres, ou de la quadruple alliance étoient d'accord que — S. M. Sicilienne restât en possession de quelque royauté effective, Charles VI acquiesça à lui céder la Sardaigne.

Cependant les Espagnols retenoient toujours cette île, qu'Alberoni avoit enlevé à l'Empereur au même tems qu'il fit attaquer la Sicile. Dans ces entre-faites le Cardinal fut disgracié. Les alliés de

307.

la quadruple alliance qui avoit porté Victor Amédée à céder la Sicile à la Maison d'Autriche, avient forcé Philippe V à renvoyer son ministre, et à se dessaisir de la Sicile, dont les Impériaux occupoient déjà des places importantes, et les Piémontois en retenoient encore une partie. Le Comte Mercy Général des troupes de l'Empereur dans cette île, qui avoit ordre de recouvrer la Sardaigne pour la remettre au Roi Victor Amédée, représenta qu'il falloit auparavant achever la conquête de la Sicile, après laquelle on n'auroit point eu de peine à prendre l'autre île, et on s'en tint à cet avis. Le Baron de Saint Remy que le Roi avoit envoyé à la place du Comte Maffei pour défendre les places qui nous restoient encore, étoit bloqué dans Siracuse par la Cavalerie Espagnole. Le Général Autrichien vouloit faire lever le blocus puisque les deux Cours de Vienne et de Turin étoient d'accord sur cela. La flotte Angloise commandée par l'Amiral Bings soutenoit les Impériaux et les Piémontois. On étoit prêt d'en venir à une bataille, et l'on avoit commencé à se canonner, lorsqu'une flûte arriva

de Gènes portant un ordre du Roi d'Espagne au Marquis de Lecce de cesser de toute hostilité, et d'évacuer la Sicile et la Sardaigne. Les Généraux s'assemblèrent, et signèrent les articles de leur convention tant pour l'une que pour l'autre île. On convint du droit de reversion du royaume de Sicile à la maison d'Espagne en cas d'extinction de la ligne masculine de la maison d'Autriche. La cession de la Sardaigne fut faite à l'Empereur, mais on déclara que c'étoit à condition qu'il la remettrait à Victor Amédée, ci-devant Roi de Sicile. En conséquence de cette convention D. Joseph de Medici Duc d'Ottaviano passa en Sardaigne en qualité de Commissaire Impérial. D. Gonzalez Chacon lui remit ce royaume selon l'ordre qu'il avoit de Philippe V, le Prince Ottaviano le céda aussitôt après au Baron de Saint Remy qui s'y étoit aussi rendu de Sicile pour en prendre possession au nom de Victor Amédée, lequel cessa depuis lors d'être appelé Roi de Sicile, prenant le titre de Roi de Sardaigne. Le Baron de S.^t Remy y resta en qualité de Viceroy, et de Capitaine Général.

Le Roi aussitôt qu'il se vit délivré des guerres et des affaires étrangères qui l'avoient occupé trente ans de suite, s'appliqua à chercher les moyens d'y introduire, ou du moins ramener dans ces états tout ce qui pouvoit réparer les desordres et les maux que les abus introduits depuis quelque tems, et les dernières guerres y avoient causés. Les relations des Ambassadeurs, qu'il avoit envoyé en tant de pays étrangers, et les discours de ceux qui venoient à Turin des autres Cours, ne pouvoient que lui faire sentir les desavantages qu'on éprouvoit à cet égard relativement au reste de l'Europe.

CLII.

Il songe à des
établissements
littéraires.

L'Université de Turin avoit été fondée l'an 1408 par Louis de Savoie Prince d'Achaye, elle avoit été transférée tantôt à Savillan, tantôt à Montcalier, et à Carignan à cause des guerres, ou d'autres désordres qui affligeoient la Capitale. Rétablie environ cent cinquante ans après par Emmanuel Philibert, elle étoit encore extrêmement déchue depuis le règne de Charles Emmanuel I. On savoit bien que les malheurs de ce Prince, et les guerres civiles qui suivirent la mort de Victor Amédée I. avoient beaucoup -

Sing. Aug.

Taurinorum.

Guichenon

p. 344.

Borelli Editi

Titolo Studio.

contribué à cette décadence. Mais puisque le règne pacifique de Charles Emmanuel II, et la Régence tranquille de son épouse qui ne manqua pas de donner des ordres pour cela, ne purent la relever, on se persuada facilement qu'il y avoit d'autres causes qui entretenoient cet état de décadence et de langueur. Quelques uns l'attribuoient à une société célèbre qu'on soupçonnoit assez généralement contraire à tout établissement littéraire, qui n'étoient point d'eux; et intéressée par maxime à entretenir l'ignorance, et le mauvais goût de la Nation. Aussi il n'y avoit en Piémont sur la fin du siècle XVII. que très-peu de gens passablement instruits soit dans les belles lettres, soit dans les sciences. Le goût des antithèses, des pointes, et des métaphores avoit prévalu de telle manière, que tout ce qui étoit simple et naturel passoit pour froid et insipide. Tout ce que l'on voyoit de pièces d'éloquence et de poésie, n'étoit que du Galimathias, du boursoufflage, ou tout au plus du clinquant. Quelques Seigneurs qui passaient pour avoir de l'esprit, et des connoissances ne s'occupoient que de la chimie chimérique, et de

Borel Edit.

p.

CLIII.

État des lettres
et des sciences
en Piémont au
commencement
du siècle.

311.
L' Astrologie. Quoique l'Italie eût admiré Galilée,
La France Descartes, l'Angleterre Bacon, on ne
connoissoit communément ici que la Philosophie-
scholastique, et on n'étoit que mauvais Peripaté-
ticiens. A la vérité on ne manquoit pas tout à
fait de habiles Medecins; cette science à laquelle
~~ils~~ ne prétendoient guere ceux qui s'étoient emparé
de l'instruction publique, se continuoît en quelque
famille, où elle passa pendant quelque tems de pere
en fils, comme les Torrini et les Fantoni. Quelques
Gentilhommes étudioient aussi le droit pour soutenir
les charges dont on avoit sous la Régence introduit
la venalité pour des besoins de l'Etat, et peut-être
pour engager les riches et les gens de qualité à s'y
habiliter, ayant eux seuls les moyens de les conserver
ou de les acquiescer. Mais ce n'étoit plus ni les
Thesaures, ni les Chiesa, bien moins les Fabres, et
le Cravetta. Il falloit même que les Magistrats
eussent recours aux Jésuites lorsqu'ils devoient faire
quelque harangue, ou dresser quelque avis raisonné.
On se resentoit partout du défaut des premières
instructions. Le Roi résolu de redresser du tout le

CLIV.
Rétablissement
de l'Université
1720.

système de l'éducation publique, commença par le rétablissement de l'Université, à laquelle il donna un nouvel éclat ou plutôt une nouvelle existence. Il jeta lui même la pierre fondamentale du nouveau bâtiment qu'il destinoit aux leçons publiques, et aux assemblées des Professeurs et des Docteurs. Pendant que l'édifice s'élevait tel qu'on le voit présentement dans la rue de So, le Roi fit faire toutes les recherches possibles pour avoir de bons maîtres. L'Abbé del Maro entr' autres à son retour de Rome, où il avoit resté chargé des affaires de la Cour avant d'aller Ambassadeur en Espagne, lui en avoit fait connaître plusieurs. Le Roi lui même ayant amené de Sicile quelques sçavans Magistrats les employa à cet établissement. Le Président Sensabene, et M.^r d'Aguirre tous deux Siciliens y eurent beaucoup de part. Le premier fut fait Chef du Magistrat, qui devoit présider à la réforme des études, et l'autre en fut fait Avocat fiscal et Censeur. On ne manqua pas de jeter les yeux et faire des propositions aux plus célèbres littérateurs, qu'on connut en Italie, Zeno, Maffei, Gravina, Muratori, mais

ils étoient tous engagés ou placés ailleurs, et il n'y eut que Gravina, qui parut disposé à quitter le séjour de Rome, où il vivoit depuis long-tems pour profiter des conditions qu'on vouloit lui faire. Mais il mourut avant qu'il pût partir pour Turin.

Cependant on rassembla un assez grand nombre d'habiles professeurs de toutes parts de l'Europe, de France, de Flandre, d'Italie. On en trouva quelqu'un dans le Pays. Jean Baptiste Fantoni que le Roi fit Professeur d'anatomie, étoit très-estimé des Médecins de son tems, l'ouverture se fit avec beaucoup de pompe et d'éclat le 18 novembre 1720. M.^r Lama Napolitain Professeur d'Eloquence, prononça un discours qui fut imprimé avec quelques autres pièces du même auteur.

Il fallut penser en attendant au moyen de s'acquitter des dettes qu'on avoit contractées à cause des guerres et d'autres événemens, qui avoient aussi causé de grosses dépenses. On projeta pour cela la réduction des fonds de la Couronne qui avoient été aliénés. C'étoit un moyen que d'autres Etats plus puissants avoient employés pour rétablir les

CLV.

Édit pour le
Domaine ec.
Origine de
ce droit.

1722.

314. Finances après les guerres. L'habile Financier -

Orri, qui remit sur un bon pied les affaires d'Espagne, l'avoit proposé à Philippe V, et on avoit exécuté son plan, quoique le droit du domaine ne fut peut-être pas si bien établi en Espagne qu'il l'étoit en Piémont. Le Duc Louis l'avoit établi l'an 1448. à l'exemple de la France, et par insinuation du Roi Charles VII., qui ayant fiancé au Prince de Piémont fils de Louis sa fille Yolande, crut qu'il étoit de l'intérêt de cette Princesse, et de sa posterité qu'on prévint les effets de la dissipation des biens de la Couronne, que la Duchesse Charlotte de Cypre paroissoit ne pas ménager assez. Cette loi avoit été confirmée, et renouvelée plusieurs fois avec ampliation. Le fondement de ce droit de domaine, qui est dans la nature de toute principauté porte que les fiefs appartenants à la Couronne, - comme les fiefs et autres droits Seigneuriaux, sont inaliénables, hors que pour des besoins pressants de la Couronne même, et toujours avec une clause de reversion et de rachat. On a toujours regardé ce droit comme le moyen le plus équitable pour

Vid. Choppin
de dominio
Gallico.
Cellarius de
Principum
dominiis et
alii.

suppléer aux besoins extraordinaires de l'état sans
charger les peuples de nouveaux impôts. Je dis
équitable parce que les possesseurs de ces fiefs que
le droit de domaine incommode quelque fois ne
peuvent ignorer à quelles conditions ils les ont acquis.

vid. Jus
Domaniale
Francoscuti
1701.

M. Foscari qui paroit avoir avec beaucoup de soin
examiné les actions de ce Roi, étant Ambassadeur
à Turin, a observé que le produit de cette réduction
ne fut point proportionné au bouleversement qu'il
causa dans les fortunes de plusieurs familles. Victor
Amedée publia un Édit l'an 1720. par lequel on
obligeoit tous les possesseurs de ces fiefs qui ont une
fois appartenu à la Couronne, à faire résulter
non seulement du paiement pour l'acquisition de
ces fiefs, ou d'autres droits et revenus domaniaux,
mais que le prix en ait été converti au profit
de l'Etat. L'on prétend que le plan de cette
réduction fut l'ouvrage de M. Mellarede, devenu
Secrétaire d'Etat après ses commissions étrangères.
J'ai même oui dire que pour frayer le chemin
à cette opération dangereuse, il avoit publié
lorsqu'il étoit envoyé en Hollande, quelque livre

sur cette matière sans nom, et avec une date d'avance. Mais des personnes mieux informées m'ont assuré, que ce fut le Marquis d'Ormeé Intendant Général qui le proposa au Roi, et qui en sollicita l'exécution. L'Édit de la réduction est du 7 Janvier 1720, mais l'alienation des fonds réunis au domaine ne se fit qu'à l'an 1721 et suivante. Quoiqu'il en soit on en tira point l'avantage qu'on s'étoit proposé. C'est au moins ce qu'a dit un étranger de très-grande considération, qui paroît avoir bien examiné les actions de ce Roi.

Foscarini
Relax. Mss.

CLVI.
Règlement
pour le
commerce.

Certainement il eut plus de sujet d'être content de ce qu'il fit pour encourager le commerce et les manufactures. On ne pouvoit ignorer qu'une des sources principales de la richesse du Piémont étoit la soie : mais on profitoit fort peu de cette production précieuse du pays. Outre qu'on ne filoit pas avec assez d'exactitude pour tirer la soie des cocons, on vendoit la soie grege sans la doubler et la tordre. C'est pourquoi le Roi défendit d'en laisser sortir du Piémont avant qu'elle fut réduite en organzin. L'État profitoit doublement de cet ordre, parce qu'

on procuroit ainsi de l'ouvrage à quantité de gens
du bas peuple, et on amélioreroit en même tems la
qualité de la soie, qui depuis lors fut toujours
très estimée par les manufacturiers de Londres,
et de Lyon. L'attention de Victor Amédée ne se
borna point à cette défense de l'extraction de la
soie greze; mais il fit dresser une instruction pour
les filatures et les moulins à soie, qui est regardée
comme un chef d'oeuvre, et devint très-fameux
dans cette branche de commerce. Il songea de
même à faire travailler le rebut des cocons pour
qu'on en fit quelqu'usage, et afin que les étoffes
qu'on en pouvoit faire eussent du débit, il défendit
l'introduction des toiles de coton et demi coton qu'
on appelloit Indiennes et Persiennes, et fit bruler
sur la place aux herbes avant l'hôtel de Ville
quantité de ballots de cette marchandise, qui avoit
été introduite de contrebande.

V. Diction.
V. Soie.

Une affaire lui restoit encore aussi essentielle
que délicate, qu'il souhaitoit ardemment de voir
terminée. Cette affaire regardoit la Cour de Rome
et le gouvernement des Eglises de Piemont.

CLVII.
Concordat avec
Benoît XIII.
Ottieri III.
276. et IV.
Clement XI.
400.

318. qui avoit montré autant de rigueur et d'inflexibilité dans tout ce qui concernoit le pouvoir Ecclesiastique, que d'incertitude et d'irrésolution dans les affaires temporelles qui se passèrent en Italie pendant les 21 ans de son Pontificat, étoit mort l'an 1721. Innocent XIII. De' Conti, qui lui succéda, étoit d'un caractère plus traitable. Il avoit terminé avec plusieurs Princes des différens assez semblables à ceux qui avoient brouillé la Cour de Turin avec celle de Rome. Cependant il trouva ceux-ci dans une telle disposition qu'il n'espéroit presque pas de les accommoder. On dit qu'étant un jour occupé de l'arrangement des papiers qu'il avoit dans son cabinet avec son Secrétaire, celui-ci lui en présenta aussi quelques uns qui regardoient les affaires de Siémont. Le Pape les ayant pris dans ses mains les ferma, et les lui rendit tout de suite, en disant mettez-y pour adresse au Pape qui viendra. Innocent XIII. mourut peu de tems après, n'ayant siégé qu'environ trois ans. On élut pour successeur le Cardinal Orsini sous le nom de Benoît XIII.

la bonté, la sainteté de ses mœurs, et la pureté de ses intentions l'ont rendu recommandable à jamais. Le zèle qu'avait ce saint Pontife, le plus vertueux Prélat de la République Chrétienne, pour la paix de l'Eglise, et pour le bon ordre, le porta à faire des avances au Roi de Sardaigne pour l'accommodement des démêlés qui subsistoient depuis 20. ans. Il envoya en Piémont un Moine de Saint François nommé Pere Thomas de Spolete, qui se présenta à la Cour avec des lettres du Cardinal Secrétaire d'Etat, qui l'autorisoient à entrer en matière. On lui fit connoître que le sujet des démêlés concernant la matière bénéficiaire se réduisoit à trois articles qu'on lui donna par écrit, afin qu'il en pût informer le Saint Pere avec plus d'assurance. C'étoit 1.^o que dans les Bulles d'institution des Evêques et Abbés, on inséra la clause de l'indulte de Nicolas V, c'est-à-dire, à la nomination du Duc, comme l'on étoit accoutumé de faire pour les autres Princes qui jouissoient de pareils indultes. 2.^o qu'on ne chargêât d'aucune pension les bénéfices que l'on conféroit sous la nomination du Roi. 3.^o

que les revenus des bénéfices concistoriaux pendant leur vacance servient administrés par des économes destinés par le Roi. On s'offroit de donner tous les éclaircissemens que le Pape pourroit souhaiter à l'égard de quelques points de discipline, qui étoient contestés, et sur les affaires temporelles des fiefs ecclésiastiques en question. Le Pere Thomas retourna à Rome dès qu'il fut suffisamment instruit des intentions du Roi sur les articles principaux. On continua avec lui quelque correspondance pour ne point perdre le fruit de cette première ouverture. En attendant le Roi qui souhaitoit autant que le Saint Pere de venir à un accord, et qui vouloit marquer à Sa Sainteté, combien il avoit été sensible aux avances qu'elle avoit daigné de lui faire, jugea à propos d'envoyer à Rome un Ministre qui fut en état de terminer l'affaire, supposé, que le Pape continuât, comme il y avoit apparence, dans les bonnes dispositions qu'il avoit fait paroître. Il chargea de cette commission le Marquis d'Ormea, qui étoit alors Général des Finances. C'est le même

M.^r Ferrero de Roassis dont on a parlé ci-devant.

L' instruction qu' il lui donna portoit, qu' il dût faire tout son possible pour ne point engager l' affaire en des Congrégations, qui auroient trené en longueur, et suscité des difficulté à tout propos, d' autant plus qu' une partie de ceux qui seroient entrés dans ces Congrégations, avoient fait paroître de la prévention dès le commencement de cette affaire. Comme on étoit sûr aussi bien de l' équité des demandes qu' on faisoit, que de la fausseté des bruits que des esprits turbulens avoient répandus, il n' y avoit qu' à trouver le moyen d' en informer exactement le Pape. En effet à peine le Ministre eut sa première audience, que le Cardinal Paolucci Secrétaire d' état lui donna un mémoire qu' avoit pour titre Lésion de l' immunité dans les États de Savie, et étoit un tissu de tous les rapports de quelques Ecclésiastiques ignorants et intéressés, qui ne cessent d' invectiver sur toutes les démarches des Magistrats de Piémont. Le Marquis d' Ormea n' oubliant rien pour gagner la confiance, et les bonnes grâces de Sa Sainteté, qui destina pour traiter avec lui

29. Mai
1727.

Relaz.^e del
Concordato.

Monsieur Fini Archevêque de Damas, qui dans le cours de cette négociation fut fait Cardinal. En entra tranquillement en discussion, et après quelques mois de conférence, on signa de part et d'autre une convention qui comprenoit 4. articles à peu près conformes à ceux qu'on avoit donné au Sere Thomas de Spolète. Dans le quatrième on convint de laisser aux Papes à perpétuité la disposition de quinze cent écus pour l'abbaye de Lucedio. On disputa après cela les prétendus griefs touchant l'immunité ecclésiastique, ce qui n'étoit pas moins essentiel pour le bon ordre, et le soulagement des sujets sur qui l'exemption des personnes et des fonds ecclésiastiques faisoient retomber toutes les charges de l'Etat. Le Cardinal Fini et le Marquis d'Ormeé signèrent un projet qui regardoit le Montferrat. Le Pape approuva, et on convint de les transmettre légalement à tous les Evêques de Piémont pour qu'il leur servit de règle dans leurs diocèses. On pourroit en conséquence de cet accord aux évêchés, et aux abbayes vacantes depuis long-tems, et on travailla ensuite à arranger les différends qui subsistoient

20. février
1728.

Relaz.
p. 47.

encore à l'égard des fiefs ecclésiastiques de l'Astigian et de Piémont, comme Montafia, Saint Benigne, Masseran; mais le Sage mourut avant que l'affaire fut totalement terminée.

Les différends que le Roi eut avec les Puissances étrangères, les abus, et les préjugés qui s'étoient glissés en toutes les parties de l'administration lui firent comprendre de plus en plus la nécessité de faire des établissemens littéraires pour l'instruction publique. Il n'avoit point perdu de vue l'Université depuis qu'il l'avoit rétablie, et mettoit toute l'attention possible pour remplacer les professeurs à mesure qu'ils manquoient, ou qu'il les avoit à des emplois considérables. Le Comte d'Aquirre avoit des correspondances en plusieurs villes de l'Italie, et par son moyen on fit sonder quelques savans, qui auroient pu occuper des charges avec honneur. Il vivoit à Naples à ce tems-là un Seigneur originaire de Gènes d'une maison très-illustre, il s'appelloit Costantino Grimaldi, et connoissoit presque tous les gens à talens du royaume, parce qu'il avoit chez lui des assemblées, où la plus part des

CIVIII.

Nouveaux soins
pour les études
publiques.

Lettre de
Costantino
Grimaldi al
Conte d'Aquino
11. aug. 1722.
Crev. Bibl.
T. 8. 330.

savans se trouvoient comme une espèce d'Académie.
Le Roi fit écrire par le même Aquino pour qu'il
lui proposât des sujets en état d'accepter des emplois
dans son Université, et y enseigner avec succès la
philosophie, les belles lettres, ou quelque une des sciences
qu'on y devoit apprendre. Les professeurs qu'il
avoit fait venir pour l'Université, et les savans
Magistrats qu'il avoit tiré de Sicile, et quelques
uns de ses ministres n'eurent pas de peine à lui
faire connoître que le rétablissement de l'Université
n'auroit point eu de succès, si l'on n'eut pensé
à préparer la jeunesse dès les premières classes, puis-
que l'enseignement de l'Université ne commençoit
qu'à la Rhétorique pour les jeunes gens de la
Capitale, et pour les provinciaux depuis la Philosophie.
Des sociétés religieuses, et principalement les Jésuites,
qui régentoient ces classes avoient des collèges à
Chambery, à Mondovì, à Turin, à Verceil, à
Saluces à Coni, à Nice, c'est-à-dire dans toutes
les villes plus considérables de l'état. Le Roi,
qui examinoit tout avec une sagacité admirable,
comprendoit aisément quel préjudice devoit être pour

l'Etat qu'une société particulière aussi puissante que celle-là eut dans ses mains la direction spirituelle, et la première instruction de toute la jeunesse du pays, et de la Noblesse particulièrement. On accusoit les Jésuites non seulement de n'entretenir dans les premières classes les jeunes gens que de bagatelles, de pointes, de jeux d'esprit, et de questions inutiles sans les instruire véritablement ni dans les belles lettres, ni dans la bonne Philosophie; mais on faisoit de plus observer que dans leur Théologie, ils insinuoient des principes dangereux, des maximes préjudiciables à l'autorité des Souverains, et que l'emportement, ou l'indocilité qu'on avoit trouvée dans tant d'ecclésiastiques à l'occasion des démêlés qu'on avoit eus avec la Cour de Rome, n'avoit point d'autre origine, que la mauvaise doctrine de ces religieux. Pour le moins, disoit-on, les Jésuites attireront toujours dans leur société les meilleurs sujets, et ils tâcheront de retenir les autres dans quelque dépendance. Il n'est point du ressort d'un simple historien de décider de la réalité ou de la fausseté de ces imputations;

mais il est sûr que le Roi en fut persuadé, et que le parti qu'il prit à cet égard lui fit autant d'honneur chez la postérité qu'aucun autre de tant d'exploits remarquables dont l'histoire ait parlé. Il ordonna donc que dans toutes les Villes principales de ses états il y auroit des régents des classes que le public payeroit, mais qu'aucun ne pourroit enseigner sans être approuvé par le Magistrat chargé de ce département, et qu'on appella le Magistrat de la Reforme des Etudes. C'étoit le même qui présidoit à l'Université sur le pied qu'on l'avoit établie. Cette ordonnance ne défendoit pas nommement ni aux Jésuites, ni aux autres religieux d'enseigner publiquement; mais les Jésuites virent clairement que le coup portoit sur eux, et ils étoient trop accoutumés à dominer dans les chaires pour s'accomoder d'un arrangement qui les obligeoit à passer par l'Université pour subir un examen, et se faire destiner à la régence par un Magistrat séculier. Les barnabites qui avoient des collèges à Thonon, et en Aoste eurent la permission de continuer dans l'enseignement.

Les Jesuites se plaignirent de cet ordre qui les surprit étrangement : ils levèrent des cris dans toute l'Europe, et surtout à Rome ; mais le Roi qui s'étoit porté à ce changement après bien de réflexions, et qui avoit pris toutes les mesures — pendant douze ans pour porter ce coup, fut inébranlable pour n'en point retirer la main. Il fit même dire aux Supérieurs des Jesuites que s'ils s'avisent de se faire recommander par quelque personne pour qui il dût avoir de la déférence il les chasseroit entièrement de ses états. Le Saint Pere Benoît XIII. qui siégeoit encore n'avoit heureusement aucune partialité pour la puissante société dont Victor Amédée jugeoit nécessaire de restreindre l'influence excessive, qu'elle avoit dans toutes les affaires. Ce saint Pontife ne changea rien des dispositions équitables qu'il avoit envers la Cour de Turin, pour toutes les déclamations et les intrigues de ces Religieux.

En attendant pour qu'on ne manquât point de sujets capables d'enseigner les belles lettres, et la philosophie dans toutes les provinces, le Roi fonda.

un Collège à Turin pour y élever gratis des jeunes gens. Il établit sur ses finances cent bourses, dont devoient jouir tous ceux, qui se seroient distingués dans leurs premières études, et qui d'ailleurs n'auroient pas assez de biens pour continuer leur cours de sciences dans l'Université. On l'appella le Collège Royal des Provinces parce qu'on devoit en choisir les élèves proportionnellement de toutes les Provinces de Piémont et de Savoie. Ce Collège qui subsiste toujours, est encore à tout prendre un des plus utiles établissemens qui soient en Italie pour l'éducation publique. Une partie de ces places ou bourses fut assignée à ceux qui se destinent aux belles lettres, et à la philosophie pour l'enseigner ensuite dans différentes Villes. Par le moyen de cet établissement on eut des maîtres pour toutes les classes autant qu'on en pouvoit souhaiter par le nouveau système qu'on venoit d'établir. Il fit ranger dans un seul corps tous les Réglemens qu'on venoit faire pour l'Université, et pour les autres établissemens littéraires. Le Roi se servit encore pour la compilation de ce code Du Comte

329.
François d'Aguirre, qui quelques mois après passa
à Milan au service de l'Empereur, qui le fit
Avocat fiscal, et ensuite Président du Censimento,
c'est-à-dire d'une Chambre qu'on venoit d'établir
pour la repartition des tailles, et des impôts.

Pour ne pas faire deux ou trois articles sur le
même sujet, surtout quand ce sujet ne fournit
point matière d'un récit intéressant, et de quelque
étendue, je me suis réservé à ne parler qu'en
cet endroit de trois différentes collections de Loix
qu'on vit paroître sous le règne de Victor Amédée;
la première dans sa minorité par ordre de la
Régente, la seconde l'an 1723, et la dernière
en 1729. On n'avoit point eu jusqu'à l'an
1681 d'autre corps de loix, que les anciens -
Statuts que Donna Amédée VII. en 1430., aux
quels on en avoit ajouté quelques uns de ses
successeurs jusqu'à Philibert II. l'an 1503. Les
Edits et les Réglemens d'Emanuel Philibert, et
de Charles Emanuel I. qui étoient en grand
nombre, ni les autres postérieurs n'y étoient point
compris. Vers la fin de sa régence la Duchesse

CLIX.

Nouveau code
de Loix.



330. Jeanne Baptiste les fit rassembler, mettre en ordre avec les anciennes ordonnances, ou Statuta vetera, et publier par M. Borelli Sénateur l'an 1681. Cette collection tenoit lieu d'un code de loix, et des Constitutions; mais l'Etat avoit bien changé de nature depuis 40 ou 50 ans, il étoit augmenté, sans y compter la Sardaigne, d'un gros tiers au deça des monts, de sorte que le Roi jugea qu'il étoit de toute nécessité de dresser un Corps de Loix qui servit de règle aux nouveaux comme aux anciens sujets, et qui fut accommodé à la nouvelle forme qu'avoit pris sous lui l'administration. Il en avoit donné un l'an 1723; mais dans les six ou sept ans qui s'écoulèrent depuis lors, on avoit eu lieu de faire bien de nouvelles observations soit par le succès des établissemens qu'on avoit faits, soit par les difficultés qu'on rencontroit dans l'exécution de ces loix, ou par une espérance fondée et réfléchie d'aller plus directement au but qu'on se proposoit. Il n'y eut point en Europe de Jurisconsultes accrédités qu'on ne consultât pour perfectionner ce code. On conserve

encore dans les archives du Roi une quantité prodigieuse des écrits qu'on recut de toutes parts. Il fit donc refondre ce corps de loix, et il en donna un nouveau l'an 1729, divisé en trois volumes, et en trois parties. La première partie comprenoit les réglemens civils, la seconde les loix criminelles; dans un troisième volume séparé l'on comprit les constitutions, qui concernoient l'Université, et les écoles publiques. Ce fut le Comte Caisotti qui vient de mourir Grand Chancelier cette année 1779, qui eut plus de part à la compilation de ce code; mais on se servit pour les loix criminelles d'un Avocat étranger - nommé Bertarini, très-habile dans sa profession, mais qui ne mérita pas autant d'estime et de considération par ses autres qualités. On fut obligé quelque tems après de le renvoyer par ses prévarications.

On fut redevable à l'esprit de cette nouvelle législation des progrès que fit la Jurisprudence. Les Avocats étoient accoutumés de citer dans leurs plaidoyers les sentimens des docteurs, commentateurs,

et Interprètes des loix Romaines, aussi bien que les arrêts des Magistrats, et les loix mêmes. Comme les Interprètes se trouvoient souvent de différent avis sur la même question, on voyoit, pour chaque procès des tirades des citations, ou allegations, qui ne finissoient jamais, et l'on comptoit sans surtant qu'il fut possible de vérifier toutes ces allegations le nombre des docteurs qu'on citoit de part et d'autre, comme on auroit fait pour vérifier la pluralité des voix dans un Conseil, ou dans un Parlement. Cet usage rendoit les procès plus longs et plus coûteux, et les décisions plus difficiles, et moins raisonnables. On n'avoit pourtant pas jugé à propos de l'abolir dans le code public de l'an 1723. peut-être pour ne point dérouter tout à coup les plaideurs. Mais par les Constitutions de 1729 il fut défendu de citer désormais les Docteurs. On prescrivit qu'il n'y auroit point d'autres allegations valables hors les loix du Prince, les décisions précédentes des Magistrats Suprêmes, les Statuts ou coutumiers de chaque pays pourvu qu'ils fussent en vigueur; qu'au défaut de ces fondemens on s'en

rapporteroit aux loix Romaines prises dans leur sens simple, et naturel. On ne tarda pas à s'appercevoir de l'effet que produisit cette reforme dans le cours de justice, et le succès du Code Pictorien a bien répondu en général à l'attention que le Roi se donna pour le faire.

Pour que tous les ressorts de l'administration pussent jouer conformément aux nouveaux établissemens, il avoit depuis quelques années non seulement changé la plus part des ministres, mais il avoit fait de nouveaux réglemens pour les Bureaux deux ans après son retour de Sicile. Depuis très-long-tems il n'y avoit à cette Cour qu'un seul Secrétaire d'état tant pour les affaires étrangères, que pour les internes. Trois Marquis de Saint Thomas avoient successivement couvert cet emploi pendant le regne du même Prince. Car lorsque Charles Emanuel II. mourut, il y en avoit un fort vieux, qui eut quelques ans après pour successeur son fils, qui servoit avec beaucoup de succès et de réputation pendant la guerre de 1690 jusqu'à la fin du siècle. Son mérite fit obtenir la même charge à son fils

CLX.

Changemens
dans le
ministère.

par survivance. Mais ce dernier trouvant que ce poids étoit au dessus de ses forces, proposa lui même au Roi de l'en décharger d'une partie. Le Roi lui laissa le département des affaires étrangères, et fit Secrétaire d'état pour les internes M.^r Mellarede. Quelques ans après le Marquis de Saint Thomas demanda encore à se retirer, et le Roi fit Ministre et Secrétaire d'état pour ce département des affaires étrangères le Marquis du Bourg, que nous avons vu Envoyé en Hollande, et qui à son retour du traité d'Utrecht avoit été fait Gouverneur de Casal. A la mort de M.^r Mellarede il destina pour le remplacer le Marquis d'Ormée, qui ne fut pourtant déclaré qu'un an après, et qui dans ce tems-ci étoit envoyé à Rome pour la seconde fois. A la place du Chevalier Lanfranchi le Roi fit premier Secrétaire de guerre le Comte Fontana jusqu'à Contador Général. Avant lui les Secrétaires de la guerre n'avoient point eu le titre de premier Secrétaire, et ce ne fut que le successeur du Comte Fontana qui eut le titre de Ministre dans ce département.

Pendant que le Roi étoit occupé de ces -

établissements dans l'intérieur de ses états, la face
 de l'Europe changea plus d'une fois. Depuis des Cabinets
 la chute de l'intrigant Alberoni Philippe V de l'Europe
 dégoûté du gouvernement avoit en 1724 cédé le depuis la
 trône à Louis son fils aîné petit fils du Roi quadruple
 de Sardaigne. Il est vrai que ce changement n'eut alliance.
 presque aucune influence dans les affaires générales
 de l'Europe, parce qu'au bout d'un an Louis
 étant mort, Philippe remonta sur le trône. Le
 Duc d'Orleans Régent, et ensuite premier Ministre
 de France étoit mort : et quelques tems avant étoit
 mort aussi le Cardinal Dubois sa créature, et son
 ministre. Un autre Prince du Sang avoit succédé
 au Duc d'Orleans dans le ministère qu'il n'avoit
 pas dédaigné après la régence. C'étoit le Duc
 de Bourbon, qui fut disgracié au bout d'un an.
 L'Evêque de Frejus Instituteur du jeune Roi
 Louis XV., connu sous le nom de Cardinal de Fleury
 eut toute la faveur de son élève, et toute l'autorité
 dans ses mains. Ce Ministre adroit, désintéressé
 et timide fit de la paix le principal objet de sa
 politique. Il chercha à se rendre l'arbitre de

336. l'Europe par la négociation. Les premiers succès ..
répondirent à ses vœux : il engagea la plus grande
partie des Potentats d'Europe à signer à Paris des
articles préliminaires, qui tendoient à rétablir la
concorde ; et il indiqua un Congrès à Soissons, où
les intérêts particuliers devoient être discutés à fond
et réglés. Jamais ouverture de congrès ne fut plus
prompte soit pour le nombre des ministres, soit
pour l'éclat avec lequel ils y parurent.

Mais tandis qu'à Soissons on passoit le tems
en des fêtes et des disputes de cérémonial et de
précédence, un Hollandois qui se nommoit le Baron
de Ripperda se chargea de la part de la Cour de
Madrid d'obtenir lui seul à Vienne le consentement
de l'Empereur pour la succession éventuelle des
Etats de Parme et de Plaisance et de la Toscane
en faveur de D. Carlos, l'ainé du second lit de
Philippe V, qui étoit appelé à ces deux successions
du chef de sa mere Elisabeth Farnese. Ce traité
signé le 30. Avril 1728 qui ne laissa pas d'avoir
son effet pour le but qu'on s'étoit proposé, ne
servit pourtant point à continuer la bonne intelligence

337.

entre la Cour de Vienne et celle de Madrid. Celle-ci
ayant tiré à Séville la plus part des Ministres, qui
étoient au Congrès de Lisbonne, lequel tomba par cette
diversion, quelque effort que fit le Cardinal de
Fleury pour le soutenir, on conclut à Séville en
peu de tems un traité entre la France et l'
Angleterre; et la Hollande y accéda dans la suite.
Le Roi d'Espagne abandonna la protection de la
Compagnie d'Ostende, qui tenoit si fort à coeur
à Charles VI; la France, l'Angleterre, et la
Hollande qui avoient marqué tant d'aversion à
l'établissement de cette Compagnie, garantirent en
reconnoissance à la Cour de Madrid les duchés de
Toscane, de Parme et de Plaisance. L'Empereur
qui venoit à peine de terminer une guerre de près
de vingt cinq ans contre Philippe, se vit à la veille
d'une nouvelle rupture, qui l'obligeoit à reprendre
les armes contre les Bourbons. Quoique l'Espagne
par le traité de Riporda lui eut garanti la prag-
matique sanction, par laquelle Charles VI n'ayant
point d'enfans vouloit assurer à sa fille la succession
de tous ses états, brouillé de nouveau avec les Cours

de Versailles et de Madrid après le traité de Séville, et abandonné de l'Angleterre et de la Hollande il ne pouvoit espérer de contrebalancer les Bourbons qui visioient à l'Italie qu'à l'aide du Roi de Sardaigne, et il ne négligeoit rien pour se l'attacher. D'autre côté les alliés de Séville faisoient tout le possible pour qu'il accédât à leur alliance. Toute l'Europe étoit dans l'attente du parti que Victor Amédée prendroit dans une querelle qui alloit éclater entre l'Autriche et les Bourbons; le Roi en prit un auquel ils ne pensoient pas, et les Cours de Madrid, et de Vienne apprirent qu'elles avoient à faire avec un nouveau Roi.

CLXII.

Le Roi est dégoûté des affaires, et pense à la retraite.

C'est l'événement plus remarquable de toute l'histoire de ce grand Prince, lequel je vais rapporter avec toutes les circonstances qu'on a pu constater. Victor Amédée étoit dans la soixante quatrième année de son âge, dont il avoit passé une grande partie dans les guerres les plus sérieuses, et le reste dans des occupations peut-être plus pénibles encore que les guerres. Sa santé étoit affoiblie, et paroïsoit avoir besoin de repos, et de ménagements. Il étoit

339.
veuf depuis quatre ans, et il ne vouloit ni rester
sans une compagne de confiance, ni charger l'Etat
de l'entretien d'une nouvelle épouse en la prenant
de maison souveraine. D'ailleurs il avoit un fils
capable de régner, qui avoit déjà lui même des enfans.
Il résolut donc de quitter le trône, et en même
tems de se marier à son gré avec quelque Dame
de la Cour, qui fut propre à lui faire bonne compagnie
dans sa vieillesse, et dans la retraite où il comptoit
de finir ses jours. Il épousa pourtant le 12. d'
Août 1730 la Comtesse de S. Sébastien. Elle étoit
fille du Comte Cumiane, et sous le nom de Made-
moiselle de Cumiane avoit été fille d'honneur de
Madame Royale mere du Roi, dans le tems qu'au
lieu des Dames de palais mariées ou veuves, l'on
prenoît à la Cour des Demoiselles. Elle fut ensuite
mariée avec le Comte de S. Sébastien, de qui étant
veuve, elle avoit été choisie pour Dame d'honneur
de la Princesse de Sicmont. Cette Comtesse avoit non
seulement de la naissance et de la figure, mais
beaucoup d'esprit, et d'éducation, et toutes les qualités
que le Roi cherchoit : il ne se trompa que sur

340. l'article de l'ambition que la Dame ne sut que trop dissimuler. Elle avoit environ cinquante ans lorsque le Roi l'épousa : le mariage ne fut rendu public qu'après l'abdication.

CLXIII.
Dispositions
pour exécuter
son dessein.

Comme il avoit trop d'esprit et de bon sens pour ne pas faire les choses en règle, il vouloit d'autant plus que celle qu'il méditoit eut toute l'empreinte de sang froid et de la réflexion. Il voulut être instruit exactement de quelle manière s'y étoient pris les autres Princes qui avoient abdicqué. Il n'eut pas besoin de déceler son secret pour s'éclaircir. L'abdication toute récente de Philippe V lui donnoit un prétexte de s'informer de ce qu'il vouloit savoir. Il donna ordre au Sénateur Reiberti de faire un mémoire de toutes les abdications célèbres, et il n'eut pas de peine à relever celle qui avoit plus de conformité à ses circonstances, et qu'il choisit par modèle. Ce fut celle de Charles V qu'on lit dans l'histoire de cet Empereur écrite par Grégoire Leti. Cependant il remplaça toutes les charges de l'Etat. Au département des affaires étrangères il avoit destiné le Marquis du Bourg,

341.

dont nous avons parlé ci-devant. Comme il avoit
séparé la Secrétairie de la guerre de celle d'état,
il conféra celle-ci au Marquis d'Ormée, qu'il
avoit envoyé pour la seconde fois à Rome, où il
se trouva à la mort de Benoit XIII. et au tems
de l'abdication de son maître. Quelques jours
avant l'exécution de son projet, Victor Amédée
jugea à propos d'en prévenir son fils unique, à qui
il alloit remettre la Couronne. Charles Emmanuel
surprit de cette proposition inattendue, fit tout ce
qu'il put pour retirer son Pere de cette résolution,
se jeta même à genoux pour le prier de modérer
au moins le dessein qu'il avoit fait, et de se
borner plutôt à lui donner la Lieutenantance générale
de l'Etat, s'il vouloit absolument se décharger
de ce fardeau pour se reposer, se réservant le droit
de reprendre les rênes du gouvernement lorsqu'il
le trouveroit à propos. Je pourrois probablement,
lui répondit le Roi, désapprouver quelque fois ce
que vous feriez: je veux m'en démettre tout-
à-fait, et n'y plus penser dorénavant.

Il fit assembler à Rivoli le 3. de Septembre

Muratori
ad an. 1730.

CIXIV.
Abdication

les Chevaliers de l'ordre, les Ministres d'Etat, le Grand Chancelier, le Premier Président, et tous les Grands, sans que personne, hors le Prince de Piémont, et le Marquis du Bourg Secrétaire d'état, sût ce qu'on alloit faire dans ce conseil extraordinaire. Lorsque tout ce monde fut assemblé, et que le Roi eut fait signe pour qu'on se tint en silence, le Marquis du Bourg lut l'acte par lequel le Roi déclaroit qu'il quittoit le trône, et renonçoit toute l'autorité et pouvoir souverain à Charles Emanuel Prince de Piémont son fils unique, ordonnant à chaque sujet de lui obéir comme à son propre Roi. Cet acte étoit conçu presque dans les mêmes termes qu'on lit dans l'acte de cession que fit Charles V à Philippe II parce qu'on y annonçoit les mêmes motifs qui avoient porté l'un et l'autre Prince à se démettre des soins du gouvernement, c'est-à-dire l'âge avancé, les indispositions corporelles, et le désir de mettre un intervalle entre les occupations mondaines et la mort : enfin la capacité, et l'âge propre aux affaires du Prince qui alloit être chargé du faix

de la souveraineté. La lecture de cet acte surprit tous ceux qui n'étoient point prévenus. On vit fondre en larmes presque tout le monde; le Roi Victor seul se montra ferme, et fit paroître à cette occasion le même esprit, et son affabilité ordinaire, adressant la parole tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ceux qui s'étoient rendus à Rivoli même pour curiosité, leur témoigna avec des expressions gracieuses sa bienveillance. Après qu'on eut admis à baiser la main aux deux Rois la plus part des personnes qui se trouvoient dans la grande chambre où on avoit lu l'acte, on entra dans le cabinet, et l'on y fit entrer par ordre le Corps des Chevaliers de l'Annonciade, les Ministres, les premiers Présidents, aux quels le vieux Roi fit séparément des courtes et vives exhortations pour les raffermir dans leur fidélité et leur zèle par le service de leur Souverain. Il entra après cela dans la chambre de la Princesse de Piémont, qu'il déclara Reine, et lui présentant la Comtesse de Saint Sébastien, lui dit: je vous présente ma fille une Dame qui se sacrifie

Sett.^e del R.

Ronca in bibl.

Crevenna T. 8.

pag. 334.

pour moi ; je vous prie d'avoir des égards pour elle et pour sa famille . On descendit après cela à la benediction dans l'Eglise des Capucins . Le Prêtre qui lisoit les prieres, lorsqu'il fut à ce verset, où l'on prie pour le salut du Roi, *Domine salvum fac Regem &c.*, il s'arrêta, ne sachant de quel des deux Rois il devoit prononcer le nom . Le Roi Victor avec sa présence d'esprit, et sa vivacité ordinaire prononça lui tout haut *Carolus Emanuele*, et le nouveau Roi insista pour qu'on continuât de dire, comme auparavant *Victorium Amedeum* . Cette contestation amoureuse renouvela dans ceux qui se trouvoient présens, les mouvemens de tendresse qu'on avoit éprouvé dans la salle et dans le cabinet .

CLXV.
Victor Amédée
se retire à
Chambery.

Le Roi Victor ne voulut pour son entretien qu'une pension de cinquante mille écus . Il demanda au nouveau Roi cent mille écus pour acheter le marquisat de Spigne au nom de sa nouvelle Epouse, qui dès lors s'appella Marquise de Spigne au lieu de Comtesse de Saint Sébastien . On se sépara quelques jours après l'acte de l'abdication . Victor Amédée partit pour Chambery qu'il avoit choisi

348.

pour sa retraite, et la Marquise le suivit. Charles Emanuel, qui fut incessamment proclamé Roi dans toutes les Provinces s'en retourna à Turin pour vaquer aux affaires. Il ne laissa pourtant pas passer beaucoup de mois sans aller rendre visite à son Pere, soit pour lui donner des marques de son respect, et de tendresse, soit pour le consulter sur quelque sujet que ce fut. Il y retourna dans le mois d'Août avec la Reine son Epouse, et la Cour. Cette rencontre de la Reine avec la femme du vieux Roi, reveilla l'ambition de la Marquise de Spigne. Il y eut entre les personnes des deux Cours quelques tracasseries qui causèrent de la froideur, et ensuite de la méfiance. On a dit qu'une personne attachée au Roi Charles lui rapporta des discours qu'il disoit avoir par hazard entendu faire à la Marquise de Spigne, qui tâchoit de persuader à l'Ex Roi de reprendre sans délai le gouvernement, et de surprendre pour cela la personne même du jeune Roi, et faire sauter la tête à son ministre favori. D'autres ont raconté que le Roi Charles fut averti des mauvaises insinuations de la Marquise,

CLXVI.

Il paroit aspirer
à reprendre le
gouvernement.

et de l'effet qu'elles paroissent faire sur l'esprit de son mari, par le moyen d'un paysan qui lui porta un billet dans un panier de fruit qu'il voulut lui présenter en personne. Quoiqu'il en soit, le Roi Charles trouva bon de quitter Chambéry plutôt qu'il n'avoit pensé : il repassa les Alpes se détournant du chemin ordinaire. Lorsque il fut à Rivoli, il y trouva son Père qui quitta aussi tout à coup Chambéry pour revenir en Piémont. On ne sait ce qui se passa à cette nouvelle entrevue, quoiqu'on ait dit que les deux Rois se séparèrent avec un air triste et pensif. Charles Emmanuel vint à Turin, et Victor et Médée à Montcalier qu'on lui avoit déjà préparé dès qu'il témoigna qu'il ne se trouvoit pas assez bien à Chambéry. Tout le monde alla lui rendre ses devoirs : les Grands, les Officiers, les Dames mêmes alloient lui faire sa cour, puisque le Roi régnant l'agréoit. On n'eut pas de peine à s'apercevoir que son esprit étoit agité, et qu'il souhaitoit de se mêler des affaires. Il ne dissimuloit pas même qu'il désapprouvoit la conduite du Roi son fils.

347.
En même tems la Marquise de Espagne laissoit entrevoir
des prétentions qu'on n'auroit pu satisfaire sans
exposer l'honneur de LL. MM. régnantes, et le
bon ordre. L'un et l'autre donnoit bien à craindre
qu'ils ne pensassent à remonter sur le trône. -
Quelques démarches peu mesurées ne laisserent pres-
que plus lieu d'en douter. Victor Amédée appelloit
à Moncalier et invitoit à souper avec lui tantôt le
Marquis du Bourg, tantôt le Marquis d'Ormée -
tous deux ministres d'Etat, tantôt le Baron de
Saint Remy Gouverneur de la Citadelle. L'on dit
qu'il demanda aux deux premiers séparément l'
acte de son abdication, et qu'ils s'en excusèrent
tous les deux le mieux qu'ils purent; qu'il tâcha
ensuite d'engager le Baron de S.^t Remy de l'
introduire dans la Citadelle, où il espéroit de se
faire reconnoître de la garnison, mais que le -
Baron se tira avec adresse de l'embarras. Je doute
si ces anecdotes sont assez avérées; mais par tous les *Anecdotes de*
rapports qu'on fit au Roi Charles Emanuel de telles l'abdication
démarches, il fut persuadé qu'il falloit ou se *Storia dell'*
démettre du gouvernement, ou exposer l'Etat à des *anno 1731.*

CLXVII.

On prend des
mesures pour
s'assurer
de lui.

divisions fâcheuses, et peut-être à des guerres civiles, si l'on ne prévenoit le danger par quelque résolution vigoureuse. Quand à lui il paroïssoit disposé à rendre la Couronne à celui, de qui il l'avoit reçue, mais il ne vouloit point se porter à une action de si grande conséquence pour l'Etat sans l'avis de son Conseil. Il appella donc dans son Cabinet le Grand Chancelier, l'Archevêque, les Ministres d'Etat, le premier Président de Senat, et il demanda leur avis. Ils le remercièrent tous par une révérence profonde de l'honneur qu'il leur faisoit, mais aucun n'osoit parler. Tandis que les autres se regardoient en silence, l'Archevêque Gattinara qui étoit un vieillard vénérable accoutumé de prêcher in promptu, et parler avec la liberté que lui donnoit son caractère, prit la parole, et avec un discours qu'on auroit cru médité, exhorta le Roi à rester sur le trône. Il dit en substance que le Roi Victor ayant librement abdiqué la Couronne par les motifs qu'il déclara alors, et n'ayant aucune raison de se retracter, ni de désapprouver l'administration de S. M. Regnante, ni par conséquent de se repentir

349.
ce changement n'étoit que l'effet de l'ambition
de sa nouvelle épouse, qui bruloit d'envie d'être
déclarée Reine. Tous ceux qui étoient présents se
laissèrent entendre qu'ils étoient de l'avis du Prélat
qui avoit parlé, et que S. M. exposerait le bien de
l'Etat, et la tranquillité publique à des dangers
évidents, en descendant du trône pour y laisser
remonter son Père. On a dit que la Reine Elisabeth
qui n'étoit pas bien aise de voir sa Dame d'honneur
devenir en quelque façon sa maîtresse pria
le Roi son mari de lui épargner ce désagrément.
Une personne instruite des affaires de ce tems-là
tant de la Cour de Vienne, que de celle de Turin,
m'a assuré que l'on consulta le Prince Eugène
sur le parti qu'on devoit prendre à l'égard de
l'Ex-Roi, et que le Prince qui avoit cependant
tant d'estime et de respect pour Victor Amédée
fut d'avis qu'on dût s'assurer de lui. Peut-être
le Ministre qui dicta l'information pour avoir le
sentiment d'Eugène, chargea trop le pinceau pour
représenter le changement du vieux Roi, et le
caractère de son Epouse. Mais de tous ceux qui

purent influencer dans une délibération aussi délicate, aucun n'y eut plus de part que le Marquis d'Ormeé. Ce Ministre que Victor Amédée avoit élevé aux premières charges étoit à Rome pour la seconde fois dans le tems de l'abdication. Il retourna dans le commencement du nouveau règne, et entra si rapidement dans les graces de Charles Emmanuel qu'il en eut toute la faveur et la confiance. On ne sait si le Marquis pensoit au fond de son coeur que l'intérêt de l'état exigeât qu'il fut gouverné par le fils plutôt que par le Père, ou si l'envie d'être auprès de Charles Emmanuel ce qu'étoit le Cardinal Fleury auprès de Louis XV l'emporta. Fin, et habile comme il étoit, il sut mettre en jeu les passions qui pouvoient suspendre les mouvemens de tendresse et de respect du fils vers son Père. Enfin il fut résolu, qu'on s'assureroit de la personne du Roi Victor. Charles Emmanuel les larmes aux yeux, et tout en tremblant signa l'ordre. Dès que l'arrêt fut signé, le même ministre, qui avoit plus de part à cette résolution, sût prendre toutes les mesures pour qu'on ne manquât point

l'exécution. On avoit d'abord renforcé la garnison^{381.}
de Turin, on fit marcher différens corps de Cavalerie
qui étoient à Chivas, à Carmagnole, et à Carignan.
Un Corps ne savoit rien de l'autre, et ils ignoroient
tous également à quoi ils étoient destinés jusqu'à ce
qu'à un demi lieu de Moncalier ils ouvrirent
des paquets qu'ils ne devroient ouvrir qu'à l'endroit
marqué. L'ordre portoit de se poster tout près
du Château de Moncalier, et d'obéir aux Officiers
Généraux qui devoient s'assurer de la personne
de l'Ex Roi. Ces Officiers étoient quatre Colonels,
le Baron de Plonay, le Comte de la Perouse, le
Comte Berton, et le Comte Solar. La nuit du 28
au 29 de Septembre le Château de Moncalier fut
environné de ces différens Corps de troupes qui s'y
étoient rendus. On entra dans la chambre du
Roi, on se saisit de son épée, on l'éveilla, on
lui déclara l'ordre qu'on avoit du Roi son fils
de le conduire au Château de Rivoli. Ce Prince
qui avoit résisté à la France lorsqu'elle étoit au
faîte de sa grandeur, dût obéir à des Officiers, que
lui même avoit élevés. Il se laissa envelopper dans

Storia dell'
anno 1730.

ses couvertures, ne voulant point se habiller ; cependant le courage, et la vigueur de son ame ne l'abandonnèrent point dans cette occasion . Il essaya de haranguer la troupe qui entourait le carrosse où il fut contraint de monter avec les quatre Généraux . Comme on ne pouvoit l'empêcher de parler, parce qu'on avoit un ordre rigoureux de ne lui faire aucune violence, et que d'ailleurs on s'aperçut que ses paroles alloient ébranler les soldats, l'Officier qui commandoit la troupe fit battre la caisse, et prévint ainsi l'effet que pouvoit faire le discours d'un Prince qu'on étoit si accoutumé de respecter, et d'obéir . Le Marquis d'Ormée s'étoit secrètement rendu à Moncalier pour être prêt à donner des ordres au nom du Roi à tout événement .

Lorsque le Roi prisonnier fut parti, le Ministre fit arrêter la Marquise de Spigne . On l'envoya la même nuit dans un Couvent de Religieuses à Carignan, et le lendemain on la conduisit au Château de Cere . Les parens plus proches de cette Dame, ses directeurs et ses amis plus intimes furent aussi arrêtés, et gardés jusqu'à ce qu'on ne douta plus

383.

qu'ils pussent intriguer. Le Père Abbé Andormille
Confesseur du vieux Roi, le Chevalier Sanfranchi
Secrétaire de ses commendemens, le Marquis de
Rivarol pour qui ce Prince avoit toujours marqué
beaucoup d'amitié, eurent le même sort. On les
crut tous intéressés dans l'affaire, mais on n'eut
pas de peine à s'assurer qu'ils n'avoient eu aucune
part dans les dernières résolutions de l'Ex Roi, et
de son Epouse, et ils furent tous peu de tems après
mis en liberté. Un événement si extraordinaire
dont le bruit remplit d'abord toute l'Europe,
donna lieu à bien de discours et de murmures.
Le Roi de France petit fils de Victor Amédée
interceda d'abord pour sa liberté, et toutes les cours
furent empressées de savoir la cause de cet arrêt;
Le Cabinet de Turin dont le Marquis d'Ormeé
étoit l'ame envoya à tous les Ambassadeurs et
ministres qui résidoient en différentes cours les
instructions, qu'on jugea convenables, et on fit
répondre une espèce de manifeste pour justifier
la conduite du Roi Charles Emanuel, de sorte que
cet événement ne changea rien aux affaires du dehors.

La maladie
et la mort
1732.

Cependant Victor Amédée étoit gardé fort - étroitement, et d'abord sans aucune compagnie, et sans aucune consolation, pas même de nouvelles publiques. A quelque demande qu'il fit, ses gardes, et ses domestiques avoient ordre de ne répondre que par une profonde révérence, ce qu'on avoit réglé - pour ne point lui échauffer l'imagination. On pourvut à son entretien avec toute la magnificence convenable, mais dans le commencement on veilla de fort près sur toutes ses actions. Dès qu'on le vit plus tranquille, on lui laissa voir plusieurs personnes avec liberté de lui parler : on fit revenir la Comtesse de S. Sébastien pour lui faire compagnie dès qu'il témoigna de la désirer. Soit qu'il trouvât l'air de Rivoli trop subtil pour son âge, et son tempéramment affaibli, et qu'il souhaitât d'être transféré à Moncalier, ou que par d'autres raisons on trouvât cet endroit meilleur, on le transféra une nuit avec bonne garde, et sans bruit ; on avoit eu le tems de barrer les portes, les fenêtres, et fermer les avenues. Ce changement d'air ne lui produisit point l'effet que le vieux Roi avoit peut-être

358.
espéré. Ses indispositions augmentoient de jour
en jour, et une profonde mélancolie le minoit
sensiblement. Lorsqu'il sentit approcher sa fin,
il témoigna quelque désir de voir le Roi son fils.
Charles Emmanuel à qui on le rapporta, avoit déjà
mandé son Carrosse pour se rendre à Moncalier;
mais on lui représenta, que cette visite pouvoit
altérer sa santé, et que dans l'état où se trouvoit
le vieux Roi, elle n'auroit fait peut-être qu'
accélérer sa mort. On a dit assez communement
que le Marquis d'Ormée craignant les suites de
cette entrevue des deux Rois, se mit aux genoux
de la Reine, et la pria de détourner le Roi son
mar de cette visite. Charles Emmanuel cédant aux
remonstrances des Courtisans et aux prières de la
Reine ne vit plus son Pere, qui mourut le mois
d'Octobre avec de grandes marques de religion et
de piété. Son Corps fut transféré avec beaucoup
de pompe à l'Eglise de Supergue, où il resta en
dépôt dans une chapelle dans un tombeau de briques
couvert d'un grand tapis de velours noir jusqu'
à ce que Victor Amédée III son petit-fils -

heureusement régnant, lui fit faire par les frères
Colins Sculpteurs célèbres un mausolée magnifique,
qui fut placé dans la grande voute au dessous de
l'Eglise. L'Epitaphe est conçu en ces termes.

Vict. Amédeo. II.

Regi. Sardiniae. I

Opt. Fel. Aug.

Triumphatori. Invicto

Ob. Insignes. Virtutes

Domi. Forisque

Gloriosissimo

A. MDCCCLXXIV.

Vixit ann. LXVI. mens. V. d. XVII.

Obiit pr. Kal. Nov. MDCCXXXII.

CLXIX.
Son éloge.

Ce Prince n'étoit pas d'une grande taille, mais
il avoit le portement noble et fier, le visage beau
avec un air majestueux, et imposant, les yeux
extrêmement vifs, et le regard plein d'une péné-
tration, et d'une sagacité surprenante, il connoissoit
presqu'à coup d'œil le fond de ceux qu'il voyoit.
Il étoit de constitution assez bonne, quoiqu'il ait
été sujet à des maladies dans sa jeunesse: mais

l'exercice et un sage régime. l'avoit mis en état de soutenir les fatigues de campagne, et une application presque continuelle aux affaires.

Moyennant cela on peut dire qu'il avoit... toutes les qualités requises à un grand Général. Car peu de Princes Souverains furent aussi habiles que lui dans le commandement des armées, et en toutes les opérations de la guerre. Il étoit brave et courageux n'épargnant point sa personne, ni ménageant sa vie dans les plus grands dangers. Il fut même... blâmé pour sa bravoure, qui lui fit trop facilement hazarder des batailles dans ses premières campagnes. Actif, prévoyant, et capable d'imaginer toutes sortes de stratagèmes pour éluder les ennemis, entretenir les troupes, soutenir des sièges, et secourir les places.

Il passoit aussi pour le plus grand politique de son tems, connoissant parfaitement bien les vues, et les intérêts des autres Puissances, comme ceux de ses propres états. Il fut blâmé et excusé tout-à-la-fois de ses fréquents changemens d'alliance. Mais les affaires d'Europe changèrent aussi tant de fois pendant son règne, qu'il lui fallloit prendre tantôt

S. Philippe
mem. T. 1.
p. 107.

un parti, tantôt l'autre pour n'être point réduit à la merci des voisins plus puissans que lui. Peu de Souverains en pareilles circonstances n'en auroient fait autant. Cette politique dit un Auteur Espagnol très-estimé ne peut être blâmée que de ceux, qui ne savent pas que les Princes ne doivent confier leur sûreté à personne. Victor Amédée fut d'abord dévoué à la France par habitude : la fierté et la hauteur de Louvois, et l'ambition sans bornes de Louis XIV l'obligèrent à se ranger du parti des alliés d'Augsbourg. La hauteur des Commissaires Impériaux, les tergiversations des Généraux Espagnols sous le gouvernement Autrichien, l'indisposèrent, tandis que Louis XIV qui se repentit de l'avoir mecontenté lui faisoit des propositions honnêtes, qu'il trouva bon d'accepter ; mais dès qu'il vit la moitié de l'Europe prête à passer sous la domination d'une seule famille après la mort de Charles II Roi d'Espagne, il fit paroître quelque penchant vers les hauts alliés : une résolution précipitée de la Cour de Versailles, et la violence insultante faite à ses troupes, achevèrent de le

déterminer. Il continua alors avec une fermeté^{289.}
qui étonna l'Europe, dans le parti qu'il avoit
embrassé; et se contenta des avantages que la
Grande Bretagne, et les autres alliés lui procu-
rèrent en reconnoissance de son attachement à
la cause commune.

Les acquisitions qu'il fit à cette occasion par
le traité d'Utrecht quoique considérables, n'
excédèrent pas pourtant les services qu'il avoit rendus
à ses alliés, ni les droits qu'il avoit à une partie
de la succession d'Espagne. Cependant il acquit les
anciens états de sa maison par le recouvrement de
Signerol, la possession d'une partie du Montferrat,
l'acquisition d'Alexandrie, et de la Lunelline,
il en recula les bornes, et renforça les barrières
du côté des Alpes par la prise et la cession qu'
il obtint d'Occilles, et de Fenestrelles: enfin il
en augmenta l'éclat, et la grandeur par une couronne
royale qu'il y porta avec la possession assurée de
la Sardaigne.

Il eut un talent admirable pour l'économie:
capable des plus grands projets, il pouvoit s'appliquer

360. aux plus petits détails. Il fit des réglemens sages pour avoir sur un pied considérable soit des troupes d'ordonnance, soit des nationales, et des milices, et il ne dédaigna point de s'informer exactement de la qualité et de la quantité de drap et de pain qu'il falloit pour habiller ou pour nourrir aux moindres frais possible chaque soldat.

Le système des finances prit sous lui une nouvelle forme, il augmenta presque du double ses revenus sans qu'on pût dire que les peuples fussent accablés par des impôts. Il régla les dépenses qu'il falloit faire pour les bâtimens, pour les réparations nécessaires, et l'augmentation de forteresses, et places d'armes, pour l'entretien de sa maison, et tout ce que peut demander l'administration économique, en sorte qu'il faisoit moins de dépense qu'en auroit fait tout autre Prince.

Il veilloit d'ailleurs avec une attention exacte pour prévenir le pillage des Surintendans, et il n'entreprenoit d'édifices qu'il n'eut mis en concurrence par une espèce d'enchere ceux qui vouloient s'en charger. Cette sollicitation qui anime l'industrie,

et l'émulation des sujets au profit des finances, le^{361.}
mit lui et ses successeurs en état de faire de
grands ouvrages, et de ménager leurs trésors sans
appauvrir, ni même décourager les Entrepreneurs.

Les guerres qu'il soutint pendant trente ans
continuels ne lui ont pas laissé beaucoup de tems de
s'occuper d'autres bâtimens que des fortifications;
mais ceux qu'il entreprit prouvent son goût pour
la magnificence, comme la maison et l'Eglise de
Supergue, et le palais qui sert à l'Université,
le Château de Rivoli qu'il commença depuis que
l'ancien avoit été brûlé par les François.

Les démêlés qu'il eut avec la Cour de Rome
pour des affaires de juridiction ecclésiastique,
quelque coup de vigueur qu'il autorisa à cet
égard dans ses Officiers de justice, et les ministres,
le changement qu'il fit dans les écoles, dont il ôta
la direction aux Jesuites, firent crier contre lui
les personnes intéressées : cependant Victor Amédée
aimoit sincèrement, et respectoit la religion : il
estimoit et protégeoit les Ecclésiastiques vertueux,
et fit autant qu'aucun autre Prince des plus zélés

pour l'avancement de la foi, et de la piété dans les états. Sans compter les Eglises qu'il fit bâtir dans les vallées des Vandois, et les pensions qu'il établit pour l'entretien des Curés, afin de ramener sans violence les Vandois à la Religion Catholique et Romaine, on sait assez par le rapport non suspect des personnes qui vivoient de son tems à la Cour, le cas qu'il faisoit du Pere Valfré Philippin, de l'Abbé Caruccio Evêque de la Métropolitaine, et du S. Vaquette missionnaire, tous trois personnages vénérables, qui dans leurs entretiens particuliers, et dans l'exercice de leurs fonctions, ne ménageoient ni ses faiblesses, ni les personnes qu'il favorisoit le plus.

Il n'étoit pas fort lettré, ni savant, mais il protégeoit les lettres et les savants, parce que son bon sens et son expérience, et la connoissance des affaires l'avoient persuadé que sans lettres et sans sciences l'Etat ne pouvoit fleurir, et sans l'attachement des savans et des auteurs renommés, il ne pouvoit avoir de l'éclat. Cela le portoit à avoir de longs entretiens avec les Professeurs de

363.
l'Université, soit pour être instruit de ce qu'il ne savoit pas, soit pour faire voir qu'il estimoit ces sortes de personnes. J'ai connu plusieurs personnes qui étudioient à l'Université dans les premières années de sa restauration, et qui eurent l'honneur d'être interrogées sur leurs études avec beaucoup d'affabilité, et des tours d'esprit surprenants. Ses réparties et ses propos sortoient d'un esprit profond que connoissoit les hommes et le monde. Dignes d'un Souverain elles avoient plus de sens et de justesse que de plaisanterie. J'en ai ouï rapporter un grand nombre : nous nous contenterons ici d'une seule qui se répandit dans toute l'Europe. Lorsqu'il accompagna à Alexandrie le Roi Philippe V. son beau fils, étant avec lui à la fenêtre, et entendant les acclamations du peuple ; j'entends bien des faussets dit-il, je voudrois entendre des basses. Il se laissoit aller quelque fois à des vivacités, qui venoient de la promptitude de son esprit, et de sa pénétration, qui le rendoient impatient envers ceux, qui travailloient avec lui ; mais il en revenoit bientôt ; et tâchoit de réparer

Mem. du Duc
de Noailles.

364. cela par des traits de bienfaisance, et de libéralité aussi prompts et imprévus qu'étoient ses premiers mouvemens d'impatience. Quelques faiblesses qu'il eut dans sa jeunesse pour des personnes qui lui plaisoient trop, ne le portèrent jamais à aucune espèce d'injustice, pas même à des partialités préjudiciables au bien public.

CLXX. Victor Amédée épousa à l'âge de dix-huit
Ses mariages, ans Anne d'Orléans Fille de Philippe Duc d'Orléans frere du Roi Louis XIV, et de Henriette d'Angleterre. Cette Princesse avoit un esprit solide et un coeur extrêmement bon et compatissant. Elle aimoit son mari avec une affection incomparable, le servoit comme auroit fait une simple gouvernante lorsqu'il étoit incommode. On peut s'imaginer avec quel regret elle dût être éloignée de lui par les voyages et les campagnes, surtout l'an 1706, qu'Elle dut se retirer à Gènes, et que le Duc étoit si vivement poursuivi par les ennemis, et passoit des semaines, et des mois entiers dans des montagnes désastreuses. Elle eut pourtant la satisfaction de se trouver à d'autres voyages

plus agréables. Elle se trouva avec son Epoux à Alexandrie, quand le Roi d'Espagne leur beau fils y passa en revenant de Naples. Elle suivit le Roi son mari en Sicile, où l'un et l'autre ont été couronnés avec beaucoup de pompe. C'est dommage que les guerres, qui durèrent presque tout le temps qu'elle recut depuis son mariage ne lui ayant point permis de laisser beaucoup de monumens de sapienté comme elle souhaitoit de faire en bâtissant des Eglises, et faisant d'autres oeuvres de cette nature. La consolation qu'elle éprouva en mariant deux de ses filles, l'une avec un héritier présomptif de la Couronne de France, et l'autre avec un très-puissant Roi, fut malheureusement contrepesée par la douleur que lui causa la mort prématurée de l'une et de l'autre. Elle mourut l'an 17... On lui fit des funérailles magnifiques en France, en Espagne, à Turin ce fut le Pere Tonti fameux Prédicateur, qui prononça son oraison funèbre. Nous avons remarqué que c'est du chef de cette Reine, que nos Princes ont acquis le droit à la succession du trône de la Grande Bretagne.

366. Victor Amédée épousa en secondes nœces la
Comtesse de Novarine de Saint Sébastien née Cumiani,
qui n'eut point d'autres titres après son mariage
que celui de Marquise de Spigne. On ne sait
point que le Roi ait eu d'enfans de ce mariage.

CLXXI. D'Anne d'Orléans le Roi Victor en eut
Ses enfans. plusieurs, dont l'aînée fut Marie Adélaïde née
le 6. Décembre 1688. Elle avoit la figure très-
jolie, et un esprit aussi agréable qu'on puisse l'
imaginer. Rien ne manqua à son éducation pour
la perfectionner, et faire briller ses qualités naturelles.
Elle fut mariée à l'âge de 14. ans à Louis Duc
de Bourgogne, l'aîné du Dauphin petit fils de
Louis XIV, et héritier présomptif de sa Couronne.
Le Duc de Noailles fut destiné à la recevoir,
et l'épouser l'an 1698. Cependant comme elle
étoit tout-à-fait trop jeune, on différa encore
un an entier l'accomplissement total du mariage.
Les fêtes qu'on fit en France à l'occasion de
son arrivée, et de ses nœces n'avoient eu aucun
exemple. Mais l'amour que son époux, et le
Roi son grand pere, et toute la Nation lui

Simier hist.
de Louis XIV.

portèrent en eut encore moins. Madame de Maintenon
 déjà femme du Roi, fut destinée à continuer de
 l'instruire, et l'on sait que cette Dame célèbre
 consulta les plus beaux esprits, et les plus sensés ^{Lett. de Mad.^e}
 de la Cour sur les lectures qu'elle pourroit proposer ^{de Maintenon}
 à la jeune Princesse. Mais semblable à son Pere, ^{ap. Millot.}
 Adélaïde brilla toujours davantage par son esprit
 naturel, que par tout ce, qu'elle put acquérir;
 elle faisoit les délices de toute la Cour dans le
 tems même qu'une guerre des plus opiniâtres,
 et des plus fieres, sembloit aller détruire la
 France et la Savoie, et que Louis XIV. regardoit
 le Pere d'Adélaïde comme le plus déterminé
 de ses ennemis. Elle fut déclarée Dauphine
 l'an 1711 après la mort de Louis Dauphin son
 beau-père. Elle étoit à la veille d'atteindre
 au comble de la grandeur et du contentement
 par la paix qui ramena l'amitié et la bonne
 correspondance entre son Pere et la maison de
 France, et de voir le royaume délivré des maux,
 qui l'avoient accablé pendant dix ans continuel,
 et enfin de monter avec son mari sur le trône,

lorsqu'une maladie presque inévitable, et qu'on n'osoit encore prévenir, lui annonça la fin de ses jours à la fleur de son âge. Jamais la mort ne dût paroître plus cruelle, ni personne de son état et de son rang la reçut peut-être avec plus de résignation. Elle dit à une de ses confidentes dans les derniers momens de sa vie. Dieu merci j'ai eu la satisfaction de plaire à mon Epoux, à mon Roi, et à une Nation par laquelle je paroïssois devoir régner un jour. Je reconnois cela de la bonté de Dieu, mais je lui suis encore plus redevable de l'indifférence que je sens pour les grandeurs de ce monde. Avec ces sentimens elle finit de vivre le 12. fevrier 1712. Le Dauphin son mari, qui ne la quitta point tandis qu'il put rester près de son lit, fut pris de la même maladie, et accablé d'une telle douleur lorsqu'il sut que la Dauphine étoit morte, qu'il en mourut lui aussi quelques jours après, de sorte qu'ils furent portés au tombeau dans un seul convoi. A peine la France se souvenoit qu'on eut regretté davantage aucun de ses Princes.

Les funérailles furent accompagnées des larmes les ^{369.}
plus vraies, et suivies des éloges les plus sincères.

Marie Louise Gabrielle étoit plus jeune d'un an que la Duchesse de Bourgogne. Elle étoit née à Turin le 17. Septembre 1687. Elle eut sans doute une éducation également noble et accomplie, si on devoit juger par la suite, on diroit qu'elle avoit moins d'enjouement, mais plus de sérieux dans sa conduite. Peut-être les circonstances dans lesquelles elle se trouva, très-différentes de celles de sa Soeur, l'accoutumèrent trop vite aux affaires, et à des occupations peu ordinaires aux personnes de son âge. Au reste elle étoit d'une taille charmante quoique petite, elle avoit le teint fort beau, les yeux vifs et doux, pleine d'esprit et de raison à l'âge le plus tendre, c'est-à-dire à treize ans, lorsqu'elle fut mariée à Philippe V Roi d'Espagne. Le Duc de Castel Rodriguez qui étoit venu en faire la demande, fut destiné aussi à l'accompagner en Espagne. Le Prince Emanuel Philibert de Carignan par procuration de S. M. C. l'épousa à Turin

370. le 11. Septembre 1701. Elle partit pour Nice où le Cardinal Archinto Legat a latere vint la complimenter au nom du Pape.

Mem. du Duc
de Noailles
par Millot
T. 1. p. 381.
et seq.

Une des plus grandes Dames de l'Europe brigua l'honneur de la servir : c'étoit Marianne de la Tremouille Princesse des Ursins, qui étoit alors très-connue, et qui le fut infiniment davantage dans la suite. Cette Princesse sortie d'une maison des plus illustres de France, avoit épousé en premières noces le Prince de Taleiran de Chalais, qui avoit dû se retirer en Espagne à cause d'un duel ; elle épousa en secondes noces le Prince des Ursins Duc de Bracciano. Veuve pour la seconde fois elle vivoit à Rome avec toute la magnificence des personnes les plus distinguées, lorsque le Roi Louis XIV. la destina pour Camerera Major de la Reine d'Espagne qu'elle alla attendre à Villefranche pour l'accompagner en Espagne.

Au premier pas qu'elle fit hors des états de son Pere, elle s'aperçut qu'on cherchoit à l'assujettir en même tems qu'on souhaitoit

qu'elle fut en état de commander. La Cour de 371.
France et Madame des Ursins furent aisément d'
accord pour écarter de la Reine d'Espagne toutes
les Dames et femmes de Chambre Piémontaises qui
l'avoient accompagnée et servie jusqu'alors. Cela
n'auroit rien de surprenant de nos jours; mais
ce n'étoit point encore une étiquette établie au
commencement de ce siècle. Le Roi partit de
Madrid pour aller la recevoir en Catalogne. La
tendresse qu'elle conçut pour cet auguste Epoux
fit bientôt passer les regrets qu'elle avoit éprouvé
en se séparant de toutes les personnes qu'elle venoit
de quitter. Mais elle étoit à peine arrivée en
Espagne, et commençoit à goûter les douceurs du
mariage, que le Roi son Epoux fut obligé de
l'abandonner pour aller se présenter à Naples, et
à Milan, et se mettre à la tête de son armée.
en Lombardie. Il auroit été très-dangereux de
ne point laisser la Reine en Espagne; sa présence
y étoit nécessaire pour conserver ce royaume, son
autorité pour présider aux affaires. La Cour de
France jalouse du crédit de la Reine ne pouvoit

S. Phil. I. 99.
118.

Ottieri I.
lib. 4.

1701. 1702.

Mem. du Duc
de Noailles
T. 1. 890.

1702.

pourtant s'en passer. On n'auroit point voulu qu'elle se fit tant aimer des Espagnols, et on n'auroit rien fait sans l'amour du Peuple, et des Grands, qu'elle se concilia. Louis XIV craignant toujours que la Reine fut gouvernée par les conseils de son Pere, n'auroit point voulu qu'on la déclarât Régente : cependant ayant été forcé de passer par-là, il fut charmé de la maniere dont elle se comporta dans des conjonctures aussi critiques. Elle présida avec beaucoup de dignité et de succès aux états d'Aragon : on les avoit convoqués pour en tirer l'argent qu'ils ne vouloient point donner sans la confirmation de leurs privilèges qu'on n'étoit point de tout empressé de confirmer. Cependant les Etats dont la Reine avoient gagné les coeurs, ne firent aucune démarche préjudiciable, et firent à la Reine un présent personnel de cent mille écus pour son usage. La Reine les envoya sur le champ à son mari en Italie. Ce désintéressement singulier qu'elle ne démentit jamais (car elle n'étoit occupée que de la gloire du Roi son Epoux et du bien de ses Peuples)

Quincy VII.
346.

augmenta l'estime que la Nation avoit, et charma^{373.}
le Roi de France. En quittant Saragosse, où ^{Millet 11.7.}
se tenoient les Etats, ou Cortes d'Aragon, la
Reine alla à Madrid pour présider à la Junte
qu'on avoit établie pour le gouvernement toute
composée de Ministres et de Grands d'Espagne,
sans qu'aucun François y entrât. Cependant il
falloit que tout s'y arretât conformément aux
instructions qu'on envoyoit de Versailles, sans ^{Ibid. 28.}
choquer les Espagnols, fort délicats sur ce point.
Elle étonnoit tous ces Grands Seigneurs par une
application, et un amour au travail dont peu de
ministres étoient capables. Ceux-ci qui s'entre-
tenoient volontiers avec la Reine, tenoient souvent
de longs discours hors des affaires qu'on traitoit,
où se perdoient en digressions. La Reine qui ne
vouloit point les interrompre de peur de les offenser,
et qui étoit souvent ennuyée de ces discours inutiles,
prenoît son ouvrage, en disant d'un air fort-gra-
cieux; puisqu'on ne parle point d'affaires, j'—
emploierois ce tems à travailler. Les Ministres et
les autres Seigneurs comprirent le mot, et sans se ^{Ibid. 27.}

374. facher se corrigèrent des longueurs inutiles de leurs discours.

Le Roi Philippe retourna au bout d'un an en Espagne, mais sa présence ne fit qu'accroître les applications de la Reine son Epouse aux affaires. Louis XIV avec toute la prévention qu'on a naturellement pour ses propres enfans, ou, ce qui est la même chose pour un petit fils, avec toute la jalousie qu'il avoit à cet égard pour Victor Amédée Pere de la Reine d'Espagne, convint sans difficulté que la Reine gouvernât le Roi. On espéroit bien que par le moyen d'Ambassadeurs habiles on auroit insinué à la Reine même les idées, et les desseins des Cabinets de Versailles. Cela étoit bien loin de diminuer son application : il falloit prendre son tems pour prévenir et affermir le Roi Philippe : il falloit subir les conseils des Ambassadeurs, qui venoient toujours remplis de confiance de la dominer. Elle ne pouvoit se dispenser d'écouter Madame des Ursins trop accoutumée à lui donner des conseils, et qui d'ailleurs n'étoient pas toujours d'accord avec les autres François, qui étoient chargés

des instructions de Louis XIV., mais il falloit surtout ^{378.}
ménager les Grands d'Espagne toujours jaloux des
François, qui paroissoient à Madrid. En peu de
mois elle eut à soutenir l'honneur du Roi, et l'
intérêt de la Monarchie, tantôt avec M. de Louville,
tantôt avec le Cardinal et l'Abbé d'Étrées, tantôt
avec M. Orry, avec Rivas, avec le Comte Marcin,
le Duc de Grammont, le Jésuite Daubenton, lesquels
en qualité d'Ambassadeurs, de Ministres, ou d'
hommes du Roi de France, qui avoient tous pour
but de gouverner toutes choses à leur gré, ne man-
quoient pas de faire passer le Roi pour faible, ^{Millot II. 100. 103.}
paresseux et timide, lorsqu'il écoutoit d'autres
conseils que les leurs, et la Reine comme hautaine,
parce qu'elle ne se prêtoit point à leurs chimères,
et à leurs intérêts, ou qu'elle ne leur accordoit
point les entrées libres à toute heure chez elle dans
son Cabinet, ou dans celui du Roi, ou qu'elle ne
les faisoit point rester seuls au despache. Les
brouilleries des François entr'eux, les persécutions ^{Millot. 72.}
qu'ils firent à la Princesse des Ursins, la jalousie
du Cardinal Portocarrero, et du Président de Castille,

les prétendus griefs de la Cour de France, les instructions inconstantes de Louis XIV. auroient fait tourner la tête à une personne de quarante ans. Quinon étoit content de quelque ministre Espagnol, ou François, c'étoit alors que la cabale ou la méfiance le faisoient éloigner des affaires, ou rappeler en France. Louis XIV. vouloit qu'on suivit aveuglement ses avis. Comme il prétendoit tout savoir, et qu'il étoit souvent trompé dans les affaires de son propre royaume, il l'étoit d'autant plus dans les affaires d'Espagne, où il ne pouvoit rien voir par lui même; ainsi le Roi et la Reine étoient toujours inquiétés par ses lettres. Mais la Reine conserva toujours le même sang froid, le même esprit, la même fermeté, la même prudence, et la même confiance du Roi son mari, que la plus part de ces gens-là travailloient à lui ôter, et se fit voir de jour en jour plus capable de manier les affaires les plus graves et les plus épineuses.

Il étoit naturel que l'on supposât d'abord que la prudence et le crédit de la Reine fut le fruit des instructions de la Princesse des Ursins. On ne sauroit douter que l'expérience d'une femme d'esprit, qui

377.
avoit passé cinquante ans dans le plus grand monde,
à Paris, à Madrid, et à Rome, n'ait beaucoup
contribué à l'instruction d'une jeune Princesse, qui
sortoit pour ainsi dire du berceau. Mais Madame
des Ursins fut elle-même étonnée du succès. On
auroit de la peine à croire, si l'histoire la plus
authentique ne nous l'assuroit point, qu'une personne
si jeune put se former aussitôt aux affaires les
plus graves. Louise Gabrielle ne fit jamais paroître
plus de conduite, plus de prudence, et plus de fermeté,
que dans le tems que Madame des Ursins fut éloignée
de sa Cour. Comme elle voyoit sa propre gloire -
intéressée dans les imputations qu'on fit à sa Dame
d'honneur, et dans sa démission, elle en soutint la
cause à la Cour de France, par ses remontrances
aux Ambassadeurs, et par ses lettres à Louis XIV,
de sorte que ce Roi revint de son erreur, et conçut
une plus grande idée de la Reine, et lui accorda le
retour de sa grande Maîtresse.

1704.

1705.

Le Duc de Grammont vieux militaire, et politique
expérimenté, qui remplaça le Cardinal et l'Abbé d'
Étrées dans l'Ambassade d'Espagne, croyoit sans

Ibid. 206.

213. T. II.

17. 38.

doute de gouverner la Monarchie tout à fait au gré de la Cour de Versailles. Il fut extrêmement étonné après quelque audience qu'il eut de la Reine. Non seulement il dut changer de sentiment à l'égard de cette Princesse qu'il croyoit de gouverner en enfant; mais il adopta en partie les maximes qu'il apprit d'elle même à l'égard des affaires d'Espagne, et ne fit pas difficulté d'avouer son changement.

Enfin de tant de Ministres que Louis XIV envoya en Espagne pour régler les affaires de son petit fils, il n'y en eut pas un seul qui n'ait été surpris, et même humilié lorsqu'il se compromit avec la Reine. Louis XIV à soixante ans de règne changea d'avis plusieurs fois d'après les remontrances de Gabrielle, et il est très-certain que ce grand Roi, dont les désastres dans ses dernières années ne purent abattre l'esprit, montra moins de courage et moins de fermeté, que cette Princesse à vingt ans. Que seroit devenu Philippe V, ou qui regneroit aujourd'hui en Espagne, si ce Roi eut cédé aux instances de son grand Pere, qui forcé par les hauts alliés lors des premières conférences de Hollande, lui conseilloit de

1710.

Millet III.

78.

379.
quitter le trône'. Cependant les Ecrivains François
ne cessent de dire que Philippe V doux, facile,
scrupuleux, n'avoit de résolution et d'ame qu'
autant qu'il en recevoit de la Reine, maîtresse
absolue de son coeur et de son esprit. Millot III.
178.

Pendant les campagnes du Roi en Catalogne, Quincy VII.
et les tribulations de son règne, elle contribua beaucoup 346. et 347.
à rassurer les esprits, à maintenir le bon ordre dans
le gouvernement, à animer le zèle et la fidélité
des Peuples et des Soldats à qui elle donnoit tout
ce qui étoit destiné à son usage, même nécessaire.
Les événements de la guerre l'obligèrent deux fois
d'abandonner son palais, et la Capitale du royaume
pour mener en quelque manière une vie errante
dans les Provinces. Tout cela joint à la trahison
de quelques ministres de sa cour, et à la révolte
des Provinces et des royaumes entiers dépendants
de la monarchie d'Espagne, causa à cette Princesse
des afflictions sensibles qu'elle avoit soin de cacher
au Public par une fermeté et une grandeur d'ame
étonnante, ce qui contribua beaucoup à lui procurer
une santé languissante. Depuis qu'elle accoucha de

D. Ferdinand, elle ne se porta jamais bien; le mal augmentoit même de jour en jour: la nuit du 14. au 15. de février elle fut attaquée d'une si grande oppression de poitrine, qu'on craignoit pour sa vie.

Limier hist.
de Louis XIV.
T. VII. p. 104.

Les consultations des Médecins de Madrid, et du célèbre Helvetius Hollandois, qu'on fit partir exprès de Paris furent sans effet. On n'osoit lui dire nettement qu'il n'y avoit plus rien à espérer, et il ne paroissoit pas juste de lui laisser ignorer son état.

Mem. de J.^{re}
Phil. T. II.
1714.

Le Roi unissant l'amour à la pitié, prit un milieu; il lui proposa de recevoir les sacrements par dévotion, et communia lui-même. La Reine qui étoit fort pieuse, non seulement le fit volontiers, mais comprenant aussi ce qu'on avoit voulu lui dissimuler, reçut depuis lors plusieurs fois la pénitence et l'Eucharistie, et mourut avec une résignation vraiment Chrétienne à l'âge de vingt cinq ans le 14. février 1714. un an après qu'elle vit son trône affermi, et la succession assurée aux enfans qu'elle laissoit. Elle fut regrettée de toute l'Europe, mais beaucoup plus sensiblement des Espagnols, qui perdoient une Reine si estimable.

Quincy ubi sup.

par son esprit, par sa piété, par ses autres éminentes vertus. Le Roi son mari, qui lui étoit si fortement attaché, en fut inconsolable. Peu de têtes couronnées ont mérité à plus de titres l'admiration des contemporains, et la vénération de la postérité.

Des enfans mâles l'aîné fut Victor Amédée Prince de Piémont. Il avoit toute la vivacité et l'esprit de son Père, qui aussi le chérissoit extrêmement. Il fut élevé avec beaucoup de soins pour qu'il fut formé aux affaires, et au gouvernement. Pour l'accoutumer aux exercices, aux travaux, et à l'art de la guerre son Père lui conduisoit avec lui à faire campagne lorsque le Prince n'avoit encore que douze ans. Ce fut l'an 1711. à l'occasion de la campagne que Victor Amédée reprit le commandement de l'armée en Dauphiné. Deux ans après le Roi allant en Sicile pour le couronnement laissa au Prince de Piémont la Lieutenance générale des états de Piémont et de Savoie, et il donna toutes les preuves qu'on pouvoit attendre à l'âge de quinze ans, d'une grande capacité pour

382. le gouvernement. Mais un an après le 21. mars
1718 la mort l'enleva à la Nation, qui en avoit
conçu de grandes espérances, et au Père, qui crut
en mourir lui même de douleur.

Quatre autres enfans deux fils, et deux
filles moururent au berceau. Charles Emanuel III.
de ce nom, dont l'histoire va suivre celle-ci,
fut le seul qui survécut à son Père et à sa Mère.

Index

	<u>Pag.</u>
1666. I. Naissance de Victor Amedée	1.
II. Son éducation	2.
III. Régence de la Duchesse sa mère pendant sa minorité	4.
IV. Ambassade à cette occasion	6.
1677. V. Traité de mariage du Duc de Savoie avec l'Infante héritière présomptive de Portugal	8.
1681. VI. Soulèvement de la province de Mondovì	13.
VII. Casal vendu au Roi de France	15.
1682. VIII. Incidens qui empêchent l'accomplissement du mariage avec l'Infante de Portugal	18.
IX. Fin de la Régence	24.
1684. X. Le Duc épouse Anne d'Orléans	28.
XI. Guerre contre les Vandois	29.
1686. XII. Ligue d'Augsbourg	33.
1687. XIII. Victor Amedée va à Venise	35.
1688. XIV. Demandes de la Cour de France	37.
1689. XV. Entreprise des Vandois	37.
1690. XVI. Traité pour l'acquisition de quelques fiefs Impériaux	41.
XVII. Patience du Duc à l'égard des ministres de France	42.

XVIII Catinat demande du secours pour attaquer les	
Vaudois	43.
XIX. Nouvelles demandes des François	44.
XX. Entrevue du Marquis Ferrero et de l'Abbé de	
Ferrue avec M. ^r de Catinat	45.
XXI. Prise de Cavours	55.
XXII. Bataille de Staffarde	58.
XXIII. Prise de Luse, et invasion de la Savoie par	
les François	61.
1691. XXIV. Attaque de Veillane	63.
XXV. Retour des Officiers de trois régimens qui	
étoient en Flandre	64.
XXVI. Reddition de la Ville de Nice	68.
XXVII. Prise de trois forts de Villefranche, de Montalban	
et de Saint Hospice	71.
XXVIII. Malheur qui cause la perte du Château de Nice . .	72.
XXIX. Oneille sauvée	74.
XXX. Veillane prise	74.
XXXI. Rivoli brûlé	75.
XXXII. Sentimens généreux de Victor Amédée	75.
XXXIII. Les Duchesses de Savoie se retirent à Verceil . . .	76.
1692. XXXIV. Prise de Carmagnole	77.

	XXXV. Siège de Coni	78.
	XXXVI. Levée de ce siège	81.
	XXXVII. Divers mouvemens de Catinat	82.
	XXXVIII. Electeur de Bavière à Turin	83.
	XXXIX. Secours d'Allemagne rendu inutile par l' ambition du Comte Caraffa	84.
	XL. Générosité charitable de S. A. R.	86.
	XLI. Carmagnole recouvrée	86.
	XLII. Le Duc va à Milan et tâche en vain d' envoyer du secours en Savoie	88.
	XLIII. Catinat prend Montmeillan	91.
	XLIV. Nouvelle tentative du Roi de France pour s'attacher le Duc de Savoie	94.
	XLV. Le Duc entre en Dauphiné et prend Embrun	96.
	XLVI. Les François cherchent à exciter une révolte à Mondovì	100.
1693.	XLVII. Le Duc est encore malade	103.
	XLVIII. Il attaque Signerol et prend Sainte Brigitte	104.
	XLIX. Il perd la bataille d'Orbassan	106.
	L. Il empêche cependant les ennemis de prendre quartier en Piemont	109.
1694.	LI. Il bloque Casal	110.

1698.	LII. Attaque et prise de cette place	112.
	LIII. Négociations de Catinat : voyage de Victor Amédée	115.
1696.	LIV. Traité d'alliance avec Louis XIV. acquisition de Dignérol et autres articles	118.
	LV. Siège de Valence et traité de Vigevano	121.
	LVI. Adélaïde de Savoie Duchesse de Bourgogne	122.
	LVII. Soins pour l'intérieur de l'état	123.
1697 } 1699 }	LVIII. La Duchesse de Savoie accouche de deux Princes	124.
	LIX. Prétentions de plusieurs Princes à la succession d'Espagne	128.
	LX. Mort de Charles II.	129.
1700.	LXI. Le Duc d'Anjou lui succède	130.
1701.	LXII. Le nouveau Roi d'Espagne Philippe V épouse Louise Gabrielle de Savoie	131.
	LXIII. Guerre en Lombardie	132.
	LXIV. Combat de Chiari	134.
1702.	LXV. Villeroi est fait prisonnier et remplacé par le Duc de Vendôme	138.
	LXVI. Entrevue du Duc et des Duchesses de Savoie avec Philippe V.	139.
	LXVII. Le Roi d'Espagne commande l'armée des deux Couronnes en Lombardie	140.

	LXVIII. Avances faits de la part de l'Empereur au Duc de Savoie	141.
	LXIX. Violence qu'on fait aux troupes de Savoie	148.
	LXX. Rupture éclatante	147.
1704.	LXXI. Négociations pour aggrer la Savoie	150.
	LXXII. Premiers succès des ennemis	154.
	LXXIII. M. de Vendôme assiege et prend Verceil	155.
	LXXIV. Le Duc de la Feuillade s'empare de la vallée d'Aoste	157.
	LXXV. Tentative pour reprendre Verceil	159.
	LXXVI. Prise d'Ivrée par les ennemis	160.
	LXXVII. Long siège de Verruc	163.
1705.	LXXVIII. Château de Nice et Montmeillan démolis	171.
	LXXIX. Fermeté du Duc	171.
	LXXX. On se dispose au siège de Turin	172.
1706.	LXXXI. Campement des ennemis	176.
	LXXXII. Offres du Roi de France que le Duc refuse	179.
	LXXXIII. Motifs pressans qu'avait la France d'appaiser le Duc	180.
	LXXXIV. La Feuillade tâche d'investir la Ville	182.
	LXXXV. Les Duchesses de Savoie et les Princes et Princesses de Carignan sortent de Turin avec une partie des Magistrats	183.

LXXXVI. Le Duc en sort aussi	184.
LXXXVII. Le Duc de la Feuillade le poursuit vainement	184.
LXXXVIII. Commencemens du Marquis d'Ormea	185.
LXXXIX. La Cour se retire à Gènes	186.
XC. Victor à Mondovì et à Coni	186.
XC1. Combat entre Saluces et Barge et passe à Luzerne .	187.
XCII. Bravade de M. ^r de la Feuillade	187.
XCIII. On poursuit vivement le siège de Turin	188.
XCIV. Activité du Duc pour le secourir	189.
XCV. Difficultés des secours étrangers	191.
XCVI. Marche du Prince Eugene	192.
XCVII. Le Duc d'Orléans remplace le Duc de Vendôme . .	193.
XCVIII. Attaque générale de la place, et défense vigoureuse	193.
XCIX. Arrivée du secours	195.
C. Disposition pour attaquer les ennemis	196.
C1. Gros convoi qu'on enlève aux François	197.
CII. Le Duc d'Orléans arrive sous Turin . Conseil de guerre qu'il tient	199.
CIII. Le Duc et le Prince de Savoie attaquent les retranchemens des François	203.
CIV. Combat opiniâtre	208.
CV. Levée du siège	212.

	CVI. Retraite des ennemis	213.
	CVII. Conquête de la Lombardie	216.
1707.	CVIII. Acquisition d'Alexandrie et d'autres terres que fait le Duc	219.
	CIX. Expédition de Provence	220.
	CX. Siége de Toulon manqué	221.
	CXI. Effets de cette expédition	224.
	CXII. Conquête de Naples par les Impériaux	226.
1708.	CXIII. Expédition en Dauphiné	227.
	CXIV. Attaque de Briançon manqué	229.
	CXV. Situation de Fenestrelles	230.
	CXVI. Prise d'Exilles et de la Serouse	230.
	CXVII. Les Barbets de S. ^t Martin retournent à l'obéissance du Duc	232.
	CXVIII. Prise de Fenestrelles	233.
	CXIX. Le Dape implore la protection du Duc	235.
1709.	CXX. Négociations du Marquis de Torcy	237.
	CXXI. Pourquoi le Duc de Savoie ne sortit point en campagne l'an 1709.	238.
	CXXII. Sujet de mécontentement à l'égard des fiefs Impériaux	240.
	CXXIII. Médiation de l'Angleterre et de la Hollande pour ce différent entre les deux Cours de Vienne et de Turin	244.

	CXXIV. Le Duc est satisfait en partie	245.
1711.	CXXV. Il se dispose à faire campagne	246.
	CXXVI. Opérations de cette campagne	247.
	CXXVII. Maladie du Duc	251.
	CXXVIII. Effets que produisit cette campagne	252.
	CXXIX. Entrevue du Duc et de l'Archiduc Charles près de Savie	252.
	CXXX. Démêlés avec la Cour de Rome	254.
	CXXXI. Changement du ministère en Angleterre	262.
	CXXXII. Le Marquis du Bourg passe de la Haye à Londres	265.
	CXXXIII. Incident qui avance le traité de paix	266.
	CXXXIV. Dispositions favorables au Duc de Savoie dans les conférences de la Haye	268.
	CXXXV. Négociations secrètes et articles préliminaires	270.
	CXXXVI. Préliminaires de paix entre la France et l' Angleterre dans lesquels le Duc de Savoie est compris	272.
	CXXXVII. Vains efforts des Etats Généraux, et de la Cour de Vienne pour en détourner l'Angleterre	273.
	CXXXVIII. Chûte du Duc de Marlborough	275.
1712.	CXXXIX. Congrès d' Utrecht	275.

	CXL.	Nouvelle difficulté qu'apporte à la conclusion de la paix la mort du Duc de Bourgogne	278.
	CXLI.	Réflexions sur la Sicile	280.
	CXLII.	Traité d'Utrecht et de Rastad	282.
	CXLIII.	Victor Amédée est déclaré Roi de Sicile	283.
	CXLIV.	Son voyage et son couronnement à Palerme	283.
	CXLV.	Contestation pour la monarchie spirituelle. Ce qu'elle étoit	286.
1714.	CXLVI.	Ambassades et traitemens Royaux	290.
	CXLVII.	Retour du Roi en Piémont. Mort de son fils aîné et de ses deux filles	292.
1718.	CXLVIII.	Invasion de la Sicile par les Espagnols . . .	299.
	CXLIX.	Intérêts des principales Puissances dans ce tems-là	302.
	CL.	Accession à la quadruple alliance	304.
	CLI.	Digression sur la Sardaigne que le Roi accepte en échange de la Sicile	308.
	CLII.	Il songe à des établissemens littéraires . . .	309.
	CLIII.	Etat des lettres et des sciences en Piémont au commencement du siècle	310.
1720.	CLIV.	Retablisement de l'Université	312.
	CLV.	Édit pour le Domaine. Origine de ce droit . .	313.

CLVI. Règlement pour le commerce	" 316.
CLVII. Concordat avec Benoît XIII.	" 317.
CLVIII. Nouveaux soins pour les études publiques	" 323.
CLIX. Nouveau code de loix	" 329.
CLX. Changemens dans le Ministère	" 333.
CLXI. Changemens des Cabinets de l'Europe depuis la quadruple alliance	" 334.
CLXII. Le Roi est dégoûté des affaires et pense à la retraite	" 338.
CLXIII. Dispositions pour exécuter son dessein	" 340.
CLXIV. Abdication	" 341.
CLXV. Victor Amédée se retire à Chambéry	" 344.
CLXVI. Il paroit aspirer à reprendre le gouvernement	" 346.
CLXVII. On prend des mesures pour s'assurer de lui	" 348.
CLXVIII. Sa maladie et sa mort	" 354.
CLXIX. Son éloge	" 356.
CLXX. Ses mariages	" 364.
CLXXI. Ses enfans	" 366.



